NOUVEAU THEATRE ITALIEN

Tome Quatriéme.

Tome IV.

Naufrage au Port-à-l'Anglois, Comedie Françoise.

Amans ignorans, Comedie Françoise.

Arlequin poli par l'Amour, Comed. Françoise.

Arlequin sauvage, Comedie Françoise.

Belphegor, Comedie Françoise.

LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN:

OU

RECUEIL GENERAL DES COMEDIES.

Representées par les COMEDIENS ITALIENS Ordinaires du Roy.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée des Pieces nouvelles, des Argumens de plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comedies representées depuis le rétablissement des Comediens Italiens.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE NAUFRAGE AU PORT-A-L'ANGLOIS OU LES NOUVELLES DEBARQUE'ES.

COMEDIE.



A PARIS.
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Acteurs du Prologue,

FLAMINIA, } Toutes deux en robe de Chambre.
SILVIA, }

TRAFIQUET, Courtier du Parnasse.

ARLEQUIN.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA.

Signora Silvia, vous êtes réveuse. Il me paroît que vous avez quelque embarras dans l'esprit. D'où vient cela?

SILVIA.

Nous allons parler françois ; cela me fait trembler.

FLAMINIA

Pourquoy, trembler ? Ce que nous allons jouer n'est pas difficile. C'est une petite Piece légere, où il n'y a point de caracteres trop marquez : où nous ne representons que ce que nous sommes à peu près, des Italiennes nouvelles débarquées. Ou nos fautes de prononciation même nous feront honneur. On croira qu'elles sont faites exprès.

SILVIA.

Tout cela ne me rassure point.

FLAMINIA.

Mais quand il s'agiroit de mieux parler, n'avons-nous pas déja pleinement éprouvé l'indulgence que le Public a pour nous ? Et quelque réputation qu'ayent les François de favoriser les Etrangers, nous étions nous imaginé que cela allât si loin ?

SILVIA.

Il est vray, cela passe notre esperance. Mais Signora Flaminia, songez-vous bien que la Piece que nous allons jouer, quoy que toute Italienne dans sa forme, est presque toute écrite en François : & que l'on se peut douter que ce n'est pas un Etranger qui l'a faite ?

FLAMINIA.

Hé bien ! Quelle conséquence en tirez-vous ?

SILVIA.

Qu'elle peut bien tomber. Croyez-vous que la faveur qu'on nous fait, s'étende jusques sur les Auteurs François qui travaillent pour nous ? Cela n'est pas bien sûr au moins.

FLAMINIA.

Si les Auteurs de ce Pays-ci se font siffler, tant-pis pour eux : cela ne nous regarde point.

SILVIA.

Eh comment distinguer si l'on en veut à l'Auteur ou à l'Acteur ? Les siflets ont-ils des étiquets ?

FLAMINIA.

Allez allez, il faut esperer que les Auteurs partageront avec nous l'indulgence qu'on a pour les Etrangers. Ne le sont-ils pas sur notre Theatre ? Ils sont bien pis, ils sont en pays inconnu.

SILVIA.

Qu'appellez-vous, en Pays inconnu ? On a déja tant fait de Pieces Françoises pour les Comediens Italiens.

FLAMINIA.

Oüi, pour des Italiens naturalisez en France depuis plus de trente ans ; & qui avoient d'excellentes Actrices Françoises. Nous ne sommes pas dans ce cas-là.

SILVIA.

Ce que vous dites-là, au lieu de me rassurer, redouble encore ma fiévre.

FLAMINIA.

Ho bien. Voila celui qui a donné la Piece à mon mary, qu'il vous rassure lui-même. Monsieur Trafiquet, approchez s'il vous plaît, mettez un peu l'esprit de Mademoiselle en repos sur le succès de votre Ouvrage.

SCENE II.

TRAFIQUET, FLAMINIA, SILVIA.

TRAFIQUET.

De mon Ouvrage, Madame? Permettez moy de vous dire que vous vous trompez.

FLAMINIA.

Comment? N'êtes vous pas l'Auteur de la Piece Françoise que vous nous avez donnée.

TRAFIQUET.

Moy Auteur? Et Auteur François encore! premierement, je ne suis point François, Madame; j'en suis peut-être fâché; mais encore moins Auteur, & j'en suis, je vous jure, bien-aise.

SILVIA.

Il est vray qu'il a l'accent un peu baroc aussi-bien que nous. Mais, Monsieur, pourquoy vous applaudissez-vous tant de n'être point Auteur François?

TRAFIQUET.

Parce que c'est le plus téméraire & le plus malheureux de tous les métiers.

FLAMINIA.

Et moy, je trouve qu'il fait honneur à ceux qui le font bien : Les François se connoissent en bonnes choses.

TRAFIQUET.

D'accord. Ils ont même le goût plus fin que jamais ; mais ils sont rassasiez de bonnes choses.

FLAMINIA.

Ne dites point cela, ce qui est bon paroît toûjours bon.

TRAFIQUET.

Plus ou moins, selon l'esprit qu'on a. Le Public ressemble à present à un Convive qui est sur la fin d'un repas. Il y a long-temps que le repas dure. Quand il se mit à table au commencement du Siecle passé, il se contentoit des plus grosses viandes. On luy a servi depuis les mets les plus friands, & en abondance, dont il s'est rempli avec volupté. Il en a jusqu'au nœud de la gorge. Et quand on luy en offriroit encore de pareils, ce qui n'est presque pas possible, je ne sçai s'il en feroit touché. L'apperit lui manque, vous dis-je.

FLAMINIA.

Que lui faut-il donc à present pour le ragoûter ?

TRAFIQUET.

Il lui faut des liqueurs violentes, des mets d'un goût extraordinaire & bizarre, de ces drogues que l'on vend à la Foire, du Pitrepitre, de la Mortadelle, de la Poutargue : Ou bien de ces choses legeres que l'on donne au dessert, pour ne point charger l'estomach, & pour amuser seulement : des cornêts, par exemple, ou de la crême foüettée ; & c'est de ce genre-ci qu'est la Piece que je vous donne.

FLAMINIA.

Mais, Monsieur, si vous n'en êtes pas l'Auteur, oserois-je vous demander quel est l'interêt qui vous porte à nous la produire.

TRAFIQUET.

Je suis Courtier du Parnasse, Madame, pour vous servir. J'agiotte du papier comique.

SILVIA.

Avez-vous bien du débit de ce papier-là ?

TRAFIQUET

A vous dire le vray, pas beaucoup. J'ay pourtant négocié il n'y a pas longtemps un Acte à un Auteur de la Foire, j'avois aussi agioté auparavant quelques Pieces à un Comedien de Campagne, qui pour quelque escomte me les prend à ses risques.

FLAMINIA.

Et ces Messieurs-là, que font-ils de ce que vous leur negociez ?

TRAFIQUET,

Ce que font les bons Horlogers de Paris des montres de Genêve, ils gravent leurs noms dessus & les vendent comme s'ils les avoient faites.

FLAMINIA.

Ho bien, quelque chose que vous disiez, apportez-nous de bonnes Pieces, nous vous payerons bien le courtage.

TRAFIQUET.

Oh ! de bonnes Pieces? En trouve-t'on comme on veut de bonnes Pieces ? Croyez vous que d'habiles gens veulent risquer leur réputation sur votre Théatre ?

FLAMINIA.

Et nous; nous n'en voulons point donner de méchantes.

TRAFIQUET.

Il faut au moins en risquer de médiocres, si vous en voulez donner de nouvelles ; Car, voyez-vous, travailler à present pour votre Theatre, c'est entamer le commerce du Missisipy. Ne croyez pas qu'on y envoye d'abord de riches étoffes, ni force jouaillerie.

De la quinquaille, oüi. Quelque Rassade, des cizeaux, des couteaux, de petits miroirs.

FLAMINIA.

Quoy! vous prétendez que nous offrions en cePays-ci de ces gueuseries là ?

TRAFIQUET.

Il faut bien le faire, quand on n'a que cela, ou fermer la boutique.

SILVIA.

Oui! Attendez-vous-y. Nous presenterons à un Parterre éclairé, de petits couteaux, de petits miroirs ; Et que nous donnera-t-il de retour ? De petits sifflets, Monsieur, de petits sifflets. Oh je ne veux point de ce commerce-là.

FLAMINIA.

Mademoiselle. Peut-être qu'un Parterre éclairé n'attend pas ici d'abord des choses parfaites, & nous tiendra compte du zele qui nous fait risquer notre temps, nos soins & nos frais.

TRAFIQUET.

Bon, bon, croyez-vous qu'on vous demande tant de choses ? Faites-vous entendre seulement, & ne dites rien de trop plat ni de trop usé, variez vos scenes, amusez par quelque spectacle, par quelques divertissemens bien mis

en musique, & sur tout, mettez bien votre Arlequin dans son jeu, en voila assez jusques à ce qu'il sçache parler François.



SCENE III.

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA, TRAFIQUET.

Cette Scene est en Italien, hors les derniers mots qu'Arlequin dit en François.

ARLEQUIN.

A Quoy diable vous amusez-vous donc vous autres ? On vous attend pour commencer, & au lieu de vous habiller, vous restez à jaser, à caqueter comme des poules. Cocococoquedaque. Cocococoquedaque.

FLAMINIA.

Apprenez à parler François, vous, & ne vous amusez pas à jaser toûjours en Italien auprés de votre femme.

Le reste de la Scene se fait en impromptu. Arlequin les chasse comme on chasse des Poules, en leur disant :

ARLEQUIN.

Allez vous habiller, caqueteuses, au Poulailler, au Poulailler, cocococoquedaque.

SCENE IV.

ARLEQUIN, TRAFIQUET.

Cette Scene est en Italien, & finit en François comme la précedente.

ARLEQUIN.

ET vous, Monsieur, que faites-vous ici ?

TRAFIQUET.

J'attends qu'on me paye le courtage de ma Piece.

ARLEQUIN *en le rossant.*

Ah ! le courtage de votre Piece ? Tenez le voila.

TRAFIQUET.

Est-ce-là la monnoye dont vous payez

ARLEQUIN.

Ne la trouvez-vous pas de poids ?

TRAFIQUET

Elle est de mauvais augure pour la Piece, garre les sifflets.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Non, Messieurs, ne tirez rien, tout est payé.

Fin du Prologue.

Acteurs de la Piece.

LELIO, Négociant & Banquier, ci-devant établi à Rome.

FLAMINIA, Fille aînée de Lelio.

SILVIA, Fille cadete de Lelio.

PASQUELLA, vieille Gouvernante des Filles de Lelio.

TRINQUEMBERG, Comte Allemand, Amant de Flaminia.

LE CHEVALIER DE LA BASTIDE, Gentilhomme Provençal, Officier, Amant de Silvia.

CECILIA LOMBARDINI, veuve d'un Banquier Italien établi à Paris.

TONTINE, fille d'Opera de Campagne.

PANTALON, Hôte du Port-à-l'Anglois.

VIOLETTE, Servante de Lelio.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

UN GARÇON de Cabaret.

Personnages des Entractes dont quelques-uns sont Acteurs.

Troupe de Paysans & de Paysannes.
Un Charlatan Chinois & sa Troupe.
Troupe de Bateliers & de Lavandieres.
Deux Cochers yvres.



LE NAUFRAGE AU PORT-A-L'ANGLOIS, OU LES NOUVELLES DE BARQUE'ES

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

TONTINE, *tenant un Livre de Musique,* LE CHEVALIER DE LA BASTIDE *au fond du Theatre.*

Voicy la charmante retraite
De la felicité parfaite,
Voici l'heureux séjour.
Des Jeux & de l'Amour.

Voici, voici la veritable description du Lieu où nous sommes, du Port-à-l'Anglois.

LE CHEVALIER.

Eh ! Mademoiselle Tontine, je vous croyois encore endormie.

TONTINE.

Endormie ? eſt-ce que les lits de ce Pays-ci ſont faits pour dormir ? Je n'ai de ma vie été ſi mal couchée. Franchement, voilà une promenade qui ne me plaît guere, ſauf le repect que je dois à la Compagnie. Votre veuve Italienne, la Signora Cecilia, nous emmenne à la Campagne ſans nous dire en quel lieu. C'eſt, dit-elle, un myſtere. Nous eſſuyons preſqu'en partant un orage effroyable, qui dure le reſte du jour & toute la nuit : & pour nous achever de peindre, nous couchons mal à notre aiſe. Oh quelle chienne de partie !

LE CHEVALIER.

Comment ? l'Hôte & l'Hôteſſe vous ont cedé leur lit.

TONTINE.

Nous étions trois dedans, la veuve, ſa vieille Tante & moy. Par le chaud & par l'orage qui ont duré toute la nuit, peut-on clore l'œil. Je me ſuis levée par charité, pour les laiſſer un peu plus au large. Elles commencent à s'endormir.

LE CHEVALIER.

Et que faites-vous donc ainſi ſeulette ?

TONTINE.

Je repete Armide que vous m'avez vû

vû joüer en votre Pays, à Marſeille Et vous, Monſieur le Chevalier, comment avez-vous paſſé la nuit?

LE CHEVALIER.

A perdre mon argent au Piquet contre notre Allemand, Monſu lé Comte dé Trinquimberg.

TONTINE.

Voila ce qui vous éveille. Et luy? Il dort, je gage?

LE CHEVALIER.

La fortune le berce. A propos, qui ſont donc les gens qui avoient fait rafle de tous les lits hier?

TONTINE

L'Hôte m'a tout conté. C'eſt un gros Négociant Italien, qui va à Paris pour liquider des Comptes avec la veuve de ſon correſpondant mort depuis un an ou environ; & qui y mene toute ſa Famille pour s'yétablir. Ils ſortoient du Coche-d'Eau qui vient d'Auxerre. L'orage l'ayant fait échoüer ici prés, le mauvais temps les a obligez, auſſi-bien que nous, de reſter au Port-à-l'Anglois.

LE CHEVALIER.

A-t-il femme jolie cet homme-là?

TONTINE.

Non, il eſt veuf. Il n'a que deux filles fort aimables & fort vives; mais

malgré cela fort timides. Le monde les effarouche. Le moyen que cela soit autrement ? Elles sortent des prisons bourgeoises de Rome.

LE CHEVALIER.

Il en est une blonde, non pas ?

TONTINE.

Oüi, la cadette. L'avez-vous vûë ?

LE CHEVALIER.

J'ordonnois hier le souper dans la cuisine, elle y descendit un moment ; j'en fus charmé, ébloüi. En joüant cette nuit, je ne voyois qu'elle dans mes cartes.

TONTINE.

C'est àdire qu'elle vous a fait perdre votre argent contre Monsieur le Comte, & gagner le penchant qu'il a pour les Italiennes.

LE CHEVALIER.

Je l'avouë : je grille de la revoir & de lui parler. Il faut nous joindre à sa compagnie.

TONTINE.

Cela sera difficile.

LE CHEVALIER.

Pourquoy pas ? Nous parlons Italien Trinquimberg & moy.

TONTINE.

Ce n'est pas-là la difficulté, elle par-

lent François elles, leur Mere étoit Françoise; mais elles ont un Pere plus jaloux de leur conduite qu'un mary.

LE CHEVALIER.

Nous sçait-il ici le Pere?

TONTINE.

Non apparemment; car on dit qu'il va sortir pour faire un tour à Paris.

LE CHEVALIER.

Hé bien, pendant son absence nous approcherons des Filles.

TONTINE.

Il n'y a pas moyen vous dis-je. Il reste auprés d'elles un Dragon surveillant, une vieille Doüegne, un Argus en coëffe.

LE CHEVALIER.

Oh laissons faire l'Hôte! Il n'y a qu'à le mettre dans nos interêts, il trouvera bien le moyen d'écarter la vieille.

TONTINE.

Mais, tout de bon, est ce une envie qui vous presse si fort, que celle de parler à votre blonde?

LE CHEVALIER.

Ma chere Tontine, je suis enchanté vous dis-je, je péris, je meurs.

TONTINE.

Attendez. J'imagine un moyen de les

attirer ici, & je veux vous faire prendre une figure sous laquelle vous les effaroucherez moins ; retirons-nous. Je vois de leurs gens qui entrent dans le jardin. Qu'on ne nous voye point, de crainte d'empêcher le départ du pere.

SCENE II. *Italienne.*

ARLEQUIN *seul.*

O Quelle tempête ! Quel ravage ! Quelle désolation ! Le tonnerre étoit si épouvantable, que le Soleil s'est caché de peur, & la pluye si horrible que la riviere de Seine en est encore toute trempée. Le Ciel ressembloit à un jeu de Paume. Le Coche - d'Eau étonné du bruit, aveuglé par l'obscurité, s'est brisé l'omoplatte contre un autre bateau aussi étourdi que lui, & tous deux se seroient noyez, si le vent charitable ne les avoit poussez à terre de toute sa force. Le pauvre Arlequin seroit mort en pleine eau, lui, qui dans son vin n'en peut pas seulement souffrir une goutte. Mais beni soit l'orage qui nous fait échoüer près d'un bon Cabaret,

où la Cave eſt bien garnie, la Cuiſine encore mieux : il vaut mieux ſe noyer ici. Les balots, les marchandiſes, les hardes du ſieur Lelio mon maître, tout eſt gâté ; mais que m'importe ? C'eſt bien fait, il le mérite bien, & j'en ſuis bien-aiſe. C'eſt un bourru, un extravagant, qui eſt ſi jaloux de ſes Filles & de Violette leur Suivante, qu'on n'oſe pas ſeulement les regarder. O ! ma chere Violette. Tu es une belle treille, une vigne délicieuſe, chargée d'un fruit qui me tente. Je ſuis, moy, un paſſant, un voyageur affamé & alteré, & Lelio eſt un Meſſier impitoyable, qui, quand je veux cueillir ſeulement un petit grapillon, me vient dire d'un ton cruel : retire - toy de-là marault, je te donneray cinquante baſtonnades & je te feray mettre en priſon. hoimé ! Euh le brutal ! Mais Violette m'a promis de me venir trouver ici ce matin en ſecret .... je crois même que je la vois déja paroître.



SCENE III. *Italienne.*

ARLEQUIN, VIOLETTE, *tremblans de crainte d'être apperçûs.*

VIOLETTE.

HE' bon-jour mon cher Arlequin. Comment as-tu passé la nuit?

ARLEQUIN.

Je ne sçay, car je dormois, je ne t'en sçaurois ri n dire. Et toy?

VIOLETTE.

Pour moi, je ne sçais si j'ai dormi, car je n'ai fait que réver toute la nuit, & quand on réve, on ne sçait ce qu'on fait non plus.

ARLEQUIN.

Et tu révois à moi sans doute?

VIOLETTE.

Non. Je révois à ce gros garçon Patissier qui étoit ton Rival à Rome.

ARLEQUIN.

Ah! ingrate, traditrice. Pourquoi ne réve-tu-pas à moi.

VIOLETTE.

On ne sçait ce qu'on fait, te di-e quand on réve.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'il te faisoit, ce Garçon Patissier?

VIOLETTE.

Il me faisoit tenir une Lettre à Lyon, dans laquelle il disoit qu'il venoit s'établir à Paris pour m'épouser.

ARLEQUIN.

Fy. Cela ne me plait point; tu fais là des songes cornus; mais Lelio va partir, nous aurons le loisir d'examiner cela tout à notre aise.

VIOLETTE.

Il veut t'emmener à Paris, le Sieur Lelio.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai pas envie de l'y suivre moi ..... hoimé voilà le Messier.

SCENE IV. *Italienne.*

LELIO *les surprenant*, PANTALON, ARLEQUIN, VIOLETTE.

LELIO.

QUoi je vous trouverai toûjours ensemble? C'est avoir envie de

bon matin de jaser : je croi que cet ap- petit-là vous éveille. Allons vîte, ren- trez ; vous, retournez auprès de mes filles & ne les quittez pas. Demeure là toi, tu va me suivre à Paris. Signor Pantalon je laisse ma famille dans votre Hôtellerie, parce que je l'y crois en sureté.

PANTALON.

Ah! Monsieur, vous ne pouvez mieux faire, ce lieu-ci est un azile pour le beau sexe. Il y vient de Paris exprès pour y être en sureté.

LELIO.

Oüi. Je vois que cet endroit-ci est solitaire. Ne permettez pas je vous prie que mes Filles parlent à personne ; & sur tout ne donnez guere de vin à Pasquella leur Gouvernante, car elle aime un peu à boire ; quand une vieille a bû, elle s'endort, & pendant qu'une Gouvernante dort, on peut tout mettre à la renverse dans le gouvernement.

PANTALON.

Cela est dangereux pour des Filles. *à parte* Oïbo il donne sa bourse à garder aux voleurs.

LELIO.

Je vais à Paris faire sçavoir nôtre arrivée, à la Sgra. Cecilia Lombardini,

la

la veuve de mon Correſpondant. Elle nous a preparé un logement & pourroit être en peine de nous, car elle nous attendoit hier au ſoir : de-là, je paſſerai à la Doüane pour mes marchandiſes, & je reviendrai inceſſamment. Arlequin, mon cheval eſt-il prêt.

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur. Il vous attend, & ne veut point partir ſans vous de crainte de s'ennuyer.

LELIO.

De crainte de s'ennuyer? Comment ſçais tu cela?

ARLEQUIN.

C'eſt que je ſçai que les chevaux aiment à aller de compagnie. Ne vais-je pas vous ſuivre, Monſieur?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ah que je ſuis aiſe! je vais voir la grande ville de Paris, la plus belle du monde après Bergame ma Patrie. Je verrai le Louvre, les Thuilleries, le Luxembourg, le Pont-neuf, la Samaritaine, l'Horloge du Marché-Neuf, la ruë de la Huchette. Oh que de belles choſes!

Arlequin ſautant de joye tombe, feint

d'être blessé, & crie de toute sa force qu'i a la jambe cassée. Lelio après s'être assur qu'elle ne l'est pas, le recommande à Pantalon, & part.

SCENE V. *Italienne.*

PANTALON, ARLEQUIN

PANTALON

PAtience mon enfant, patience. Puis que l'os n'est pas rompu, ce ne ser rien que cela. Hola ho garçon. Qu'on apporte du feu dans un réchaud, de l'huile dans une sauciere & du vin dan un demi-septier pour lui faire un cataplasme.

ARLEQUIN.

Non non, du vin dans une pinte, ca je suis fort blessé.

PANTALON.

Il n'en faut pas tant pour un remede, &c.

Ici les Acteurs disent à l'impromptu ce qu'il jugent à propos, & font des lazis à leur fantaisie. Pendant que Pantalon le dos tourné est occupé à visiter le mal d'Arlequin, celui-ci boit le vin que l'on a

apporté. Pantalon le cherche inutilement pour le remede, & gronde le Garçon qui en rapporte d'autre à l'instant accompagné de Violette éplorée. Pantalon se baisse de rechef pour défaire la jarretiere d'Arlequin; mais ayant le visage tourné vers lui, le prétendu blessé lui donne des coups de pied dans le dos pour l'obliger à se tourner plus favorablement, pour le dessein qu'il a de boire le vin que l'on a rapporté. Il y réussit. Pantalon se tourne & se plaint à Violette des coups de pied qu'il a reçûs. Et pendant leur contestation Arlequin vide encore le demi-septier. Pantalon se trouvant encore trompé comme la premiere fois, fait sentir au Parterre qu'il s'apperçoit de la fourberie, cependant il querelle le Garçon encore plus fort. Mais le tirant à quartier, lui commande de remplir d'eau le demi-septier. Arlequin, à qui l'on donne beau, retourne pour la troisieme fois au pot, & se trouvant attrappé, donne de ses deux pieds dans le dos de Pantalon, de dépit lui jette l'eau au visage, & se releve subitement en se mocquant de lui, & disant je suis guerri.

PANTALON.

Tu est bien-tôt gueri mon enfant comment cela s'est-il fait si vîte?

ARLEQUIN.

J'ay pris le remede en dedans. *Il dé clare ensuite la cause de sa feinte : c'eto pour ne pas suivre Lelio & rester avec Vio lette sa Maîtresse en liberté. Pantalon e rit & lui dit qu'il est dans un lieu où le Amans ont leurs coudées franches. Arlequi prenant Violette sous le bras, l'emmene e lui disant :*
Allons raisonner de nos amours tout notre aise.

VIOLETTE.

Sauvons-nous, car je voi venir n Maîtresses qui pourroient m'arêter.

SCENE. VI. *Françoise.*

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

MA sœur, il signor Padre est pa ti, Pasquella est encore endo mie, nous voilà en liberté. Ne pou rions-nous point voir la Compagn qui est ici. Je croi que ce sont d Amans.

FLAMINIA.

A quoy le jugez-vous?

SILVIA.

A ce que ce sont de jeunes homm

de bonne mine, jen vis un hier au soir en passant dans la cuisine, qui me parut fort bien fait. Ils sont avec des personnes fort aimables, selon ce que l'Hôte m'en a dit. Si ce ne sont des Amans, ç'en devroit être, ce me semble.

FLAMINIA.

Vous voudriez que celui que vous avez vû fût le vôtre, je gage.

SILVIA.

Vous gagneriez, je croy.

FLAMINIA

Je voudrois bien les voir aussi, mais de loin.

SILVIA.

Pourquoi de loin?

FLAMINIA.

Pour examiner leurs manieres, & voir comment on s'y prend en France quand on fait l'amour.

SILVIA.

Oh vous, qui êtes une sçavante, vous ne regardés les Amans que comme des Livres, vous n'aimez que la contemplation, que les reflexions.

FLAMINIA.

Je l'avouë, je serois curieuse de sçavoir si les differens portraits que l'on fait dans les Livres des amans de chaque Nation, sont ressemblans.

SILVIA.

Comment ? Eſt-ce que pour faire l'amour on ne s'y prend pas en tout Pays de la même maniere.

FLAMINIA.

Faire l'amour, en tout Pays, c'eſt marquer à ce qu'on aime le déſir qu'on a de lui plaire. Ce déſir a par-tout la même fin : mais dans les manieres d'exprimer ce même deſir, dans ſes dégrez, dans le temps de ſes accès, dans leur durée, il y a partout des differences.

SILVIA.

Expliquez-moy donc ces differences, je vous prie.

FLAMINIA.

Selon les idées que je me ſuis faites, de ce que j'ay recueilli de côté & d'autre, l'amour en France me paroît un jeu, un amuſement. En Eſpagne, une folie. En Italie, une fureur, une maladie. En Allemagne, un remede.

SILVIA.

Voilà déja bien des choſes que je ne ſçavois pas.

FLAMINIA.

L'Eſpagnol a l'amour dans la tête, dans l'imagination. L'Italien, dans le cœur & dans le fiel. L'Allemand, dans l'eſtomach & dans le foye. Le François,

un peu par-tout, il tient de tous les autres.

SILVIA.

Ce dernier-ci me paroît le plus drôle.

FLAMINIA.

L'amour en Italie occupe dès le matin, c'est la pricinpale affaire. En France on y donne l'après-midy, les momens destinez aux jeux ou à l'oisiveté. En Espagne, on y employe le soir & la nuit: c'est le temps du mistere, des avantures, des chimeres, des visions.

SILVIA.

Mais selon vous, un Allemand n'aime gueres; & cependant, vous aimiez tant à Rome le Signor Comte de Trinquemberg qui étoit Allemand.

FLAMINIA.

C'est que j'en voulois faire un Mary du Comte de Trinquemberg, & qu'il vouloit s'établir en France. Or un Allemand Francisé est au point que je souhaite. Il prend ici avec le temps ses degrez de politesse, & quelquefois même de galanterie. Il n'a ni les caprices de l'Espagnol, ni la jalousie de l'Italien, ni la volubilité du François, & conserve toûjours sa constance Allemande. Il n'aime ni trop ni trop peu. Enfin, il est Mary raisonnable.

SILVIA.

N'en pourroit-on point trouver un qui eut le bon de tous les quatre.

FLAMINIA.

Oüida, cela se pourra trouver avec la pierre philosophale.

SILVIA.

Vous riez.

FLAMINIA.

Ha, ha, voici apparemment quelque Fête de Village. Voyons cela.

SCENE VII.

Une Trouppe de Paysans & de Paysannes, ornés de fleurs & de rubans s'avancent en dansant, Tontine & le Chevalier habillez de même sont à leur tête. Le Chevalier porte une Corbeille pleine de bouques. Une Paysanne chante.

AH que tu rends le cœur gay
Jeune saison des fleurettes!
Ah que tu rend le cœur gay
Gentil joly mois de May!

Le Chœur repete les mêmes vers.

La Païſanne.

Aux timides amourettes
Nos bois offrent des cachettes,
Où rien ne doit les troubler ;
L'Amour invite à fouler
Les renaiſſantes herbettes.

Le Chœur.

Ah que tu rends, &c.

La Païſanne.

Les Oyſeaux dans ces retraites
Mêlent à leur chanſonnettes,
De plus doux amuſemens :
A nos timides Amans,
Ils font des leçons ſecrettes.

Le Chœur.

Ah que tu rends, &c.

Tontine.

Quand vous nous trouvez ſeulettes,
Si nous faiſons les folettes,
Bergers n'en abuſez pas,
Menagez mieux nos appas,
Ou tout du moins nos cornettes.

Le Chœur.

Ah que tu rends, &c.

On danſe.

FLAMINIA.

Ma bonne, où allez vous donc tous si joyeusement?

TONTINE.

J'allons, à l'occasion du premier jour de May, porter un bouquet à la Dame de notre Village, qui s'appelle Jacqueline.

FLAMINIA.

Où est-il ce bouquet ?

TONTINE.

C'est Lucas que vla qui le porte.

FLAMINIA.

Pourquoi n'est-ce pas vous ? Cela conviendroit mieux.

TONTINE.

Vla ce qui vous trompe, Madame; car pour ce qui est d'encas de bouquet pour une Dame, il est plus agreiable quand c'est un mâle qui le presente.

SILVIA.

Ma sœur, je trouve qu'il a de l'air du jeune homme que je vis hier au soir dans la Cuisine.

TONTINE.

Dame, c'est un compere qui a vû le loup, au moins, que Lucas. Il étoit de la Milice. Il a fait la guerre dans la Province de l'Italise. Il jargonne de l'Itaglien par cœur encore mieux que du François.

FLAMINIA.

Eſt-il vray, Lucas que vous ſçavez de l'Italien?

LE CHEVALIER.

Signora, j'en ſçay un poco, qualchepoco, Madame, à ſon ſervice, al ſuo ſervitiale.

FLAMINIA *en riant.*

Oh Lucas, voila de vilain Italien : ce mot-là eſt impropre.

LE CHEVALIER.

Meſdemoiſelles, quand on voit de belles perſonnes comme vous, on eſt tellement diſtrait par l'admiration, tellement émû, qu'on ne ſonge pas à ce qu'on dit.

FLAMINIA.

Comment! Il répare ſa faute par une galanterie! En ce Païs-ci tout le monde a de l'eſprit & de la politeſſe juſqu'aux Païſans.

LE CHEVALIER.

Je vous prie d'agréer ces fleurs pour chaſſer la mauvaiſe odeur du mot que j'ay mal dit.

SILVIA.

Voyez comme il tourne joliment la choſe! Mais Lucas, ſi vous donnez le bouquet à ma ſœur, qu'aura la Dame du Village.

LE CHEVALIER.

En voici encore un pour elle.

SILVIA

Ha ha, vous en avez plusieurs?

LE CHEVALIER.

Peut-on manquer de fleurs auprè de vous, Mademoiselle, elles naissen sous vos pas.

FLAMINIA.

Oüais, oüais! Quels Païsans sont-ceux ci? Voilà du meilleur Italien & du plus galand. Comment pourrons-nou soutenir la conversation des Gens d'im portance, si Lucas nous démonte? cela me fait trembler par avance.

SILVIA.

Ce bouquet-là est vraiment fort bier entendu. Voyons l'autre, est-il auss beau?

LE CHEVALIER.

Je vous prie, Mademoiselle, de l'agréer aussi, il est à vous.

SILVIA.

Mais je ne suis pas la Dame du Village non plus, moy.

LE CHEVALIER.

Non, Mademoiselle, vous estes plus pour moy. vous êtes la mienne.

SILVIA.

Comment donc cela, Lucas?

LE CHEVALIER.

Si vous ne l'êtes,vous lui ressemblez au moins si fort, que je croi la voir en vous. J'y trouve son air, sa taille, elle est belle, blonde & Italienne comme vous.

SILVIA.

Voilà un heureux hazard.

TONTINE.

Oui, Mademoiselle, c'est le hazard qui fait que par bonne fortune il trouve l'occasion d'avoir l'honneur de vous dire çà. Mais c'est une histoire que çà. Lucas, dit un peu ton histoire à ses Madames-là : écoutez-là, car c'est une drole d'histoire que la sienne.

LE CHEVALIER.

Mon histoire est, que le premier jour que j'arrivay en Italie, je trouvay le soir dans une Hôtellerie comme celle-ci, une blonde si belle, si brillante, & qui vous ressembloit si fort, que j'en devins subitement amoureux tout ce qu'on peut l'être, que j'en fis ma Dame, à l'instant, & juray dès-lors que je n'en aurois d'autre de ma vie.

TONTINE.

Ho çà sera comme il le dit, car je le connois.

FLAMINIA.

Ma sœur ; encore une fois, par les Gens du Village, jugez de ceux de la Ville & de la Cour. Comment y tenir, neuves & timides comme nous sommes ?

TONTINE.

Il est vray, Mademoiselle, que les Messieurs de la Ville & de la Cour avont plus d'esprit que nos Païsans, mais ils n'avont pas l'amiquié si frame.

PASQUELLA *dans la Maison.*

Signora Flaminia, Signora Silvia, dove sete?

FLAMINIA.

Ah voilà Pasquella éveillée, j'en suis au désespoir. Retirez-vous mes enfans, j'entends nôtre Gouvernante qui nous appelle. Elle gronderoit si elle nous trouvoit parlant à des hommes.

LE CHEVALIER.

Maudite soit la vieille.

SILVIA.

Adieu Lucas. Je vous remercie de votre bouquet, il me plaît fort, mais je vous dis, tout-à-fait.

SCENE VIII.

PASQUELLA, FLAMINIA, SILVIA.

PASQUELLA.

Quoy vous voila déja échappées; On a bien de la peine à retenir ces oyseaux-là dans leur cage. Et quand ils en sont dehors une fois, garre le chat.

FLAMINIA.

Cela est étrange, il ne nous sera pas permis de prendre l'air. Ho nous sommes en France une fois, en Pais de franchise, où l'on n'est point esclave des sottes maximes d'Italie.

PASQUELLA.

Qu'est-ce à dire, des sottes maximes d'Italie?

FLAMINIA.

Oüi, des sottes maximes d'Italie, je le repete. Je ne sçaurois retenir ma colere quand je songe combien elles sont injure à notre sexe: car je soutiens que ce n'est que dans un pays de liberté comme celui-ci, qu'une fille peut se vanter d'avoir véritablement de la vertu.

PASQUELLA

Comment donc? Eſt-ce que les fil les en Italie n'en ont point?

FLAMINIA.

Qand elles en auroient cent fois plus quelle gloire leur en revient-il? Ont-elles le mérite d'avoir conſervé leu honneur, quand on en donne le ſoin d'autres qu'à elles?

PASQUELLA.

On fait peut-être bien de ne s'y pas trop fier.

FLAMINIA.

Pourquoy donc fait-on bien de ne ſi pas trop fier? Eſt il quelqu'un que cela touche de plus près, & les croit-on aſſez dépourvuës de jugement pour n'en pas connoître le prix? vraiement ſi elles ne le connoiſſoient, les précautions ſeroient bien inutiles. Ce n'eſt jamais l'ocaſion qui manque: & cette défiance ne ſert qu'à préparer des excuſes à celles qui ne ſont pas ſages: & des excuſes très-légitimes.

PASQUELLA.

Très-légitimes! Pouvez-vous dire cela?

SILVIA.

Aſſurément, ma ſœur à raiſon. Une fille peut dire: Vous ne me l'avez pas donné à garder, moy, je ne m'en ſuis

ſuis pas miſe en peine. Eſtoit-ce mon affaire ?

PASQUELLA.

Continuez, voila de bonne morale.

FLAMINIA.

Mais auſſi, comment veut-on que nous apprenions la langue ſi nous ne parlons à perſonne? Je veux la ſçavoir abſolument, je ſuis laſſe de baragoüiner.

PASQUELLA.

Apprenez là dans les livres, vous en avez tant.

FLAMINIA.

Les Livres donnent ils l'accent ? Voilà de plaiſans Maîtres de langue que des muets ou des morts.

SILVIA.

On retient bien mieux ce que diſent les vivans.

PASQUELLA.

Oui. Il faut laiſſer approcher de vous des Amans tout vivans pour vous inſtruire. Cela vous accommoderoit, n'eſt ce pas ?

SILVIA.

Eſt-ce qu'il n'y a que des Amans qui ayent l'uſage de la parole ?.

FLAMINIA.

Et quand cela ſeroit, il faut bien

parler à des Amans, si l'on veut trouver des Maris. Et ce n'est que pendant qu'ils sont Amans qu'on peut leur parler ; car quand une fois ils sont devenu maris, tout est dit, à moins qu'ils ne grondent.

PASQUELLA.

Rentrez, rentrez causeuses ; vous n'avez pas besoin d'apprendre tant de langues, vous n'en avez déja que trop d'une.

SCENE IX. *Italienne.*

ARLEQUIN *&* VIOLETTE *arrivent se tenant par dessous le bras*, PASQUELLA.

PASQUELLA.

HA ha! vous voilà tous deux bien d'accord ce me semble ? Vient-il de vous donner des leçons de la langue Françoise? Montez la haut garçonniere.

ARLEQUIN.

A qui en a cette vieille carogne-là ? Violette n'est pas sous votre jurisdiction, c'est moy qui la garde contre les Garçons Pâtissiers & tous autres

PASQUELLA.

Retire-toy d'ici petit roquet. Cela n'eſt pas plus haut que ma jambe, & cela veut faire l'entendu, &c.

La querelle s'échauffe & finit par des coups. Pantalon qui accourt au bruit en reçoit la meilleure partie, & l'Acte finit.

Fin du Premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Italienne.

LE CHEVALIER, PANTALON.

LE CHEVALIER.

JE vous avouë, mon cher Pantalon, que plus je voy cette blonde, plus mon amour augmente pour elle : je sens que je l'aimeray toute ma vie. Ne pourriez-vous point trouver le moyen de me faire paroître devant elle sous ma forme ordinaire?

PANTALON.

Cela ne sera pas aisé.

LE CHEVALIER.

Ah! Si vous ne me soulagez, je croi que je mourray de chagrin.

PANTALON.

Vous seriez le premier Amant qui seroit mort de chagrin au Port à l'An-

glois. Il faut faire enſorte que vous en rechapiez. Je me ſouviens que le Seigneur Lelio ma recommandé en partant, de ne gueres donner de vin à la vieille; cela me fait juger qu'elle aime à boire. Sçavez vous ce que je vais faire pour votre ſervice? Je vais l'enyvrer, c'eſt le moyen de nous débaraſſer d'elle. Les filles par-là ſeront en liberté & vous pourrez en approcher plus facilement. Retirez-vous. Je voy leur Laquais que je vais employer à cela.

SCENE II. *Italienne.*

ARLEQUIN, PANTALON.

PANTALON.

HE bien, mon Garçon, te voila bien guery de ta jambe.

ARLEQUIN.

Le remede que j'ay pris eſt excellent.

PANTALON.

Je veux qu'il te guériſſe encore d'une autre incommodité.

ARLEQUIN.

Volontiers. Je gagnerois une maladie exprès pour prendre un tel remede.

PANTALON.

Tu aime Violette ?

ARLEQUIN.

Autant que le remede, on ne peut pas plus dire.

PANTALON.

Et tu eſt bien affligé de voir Paſquella t'incommoder dans tes amours?

ARLEQUIN.

Diable! cette incommodité-là eſt pire que celle de ma jambe.

PANTALON.

Hè bien, avec le même remede je t'en gueriray.

ARLEQUIN.

J'en prendrai tant qu'il faudra, vous n'avez qu'à dire.

PANTALON.

Ce n'eſt pas aſſez que tu en prennes: il faut lui en faire auſſi prendre à elle & beaucoup même: pendant l'opération de la Medecine, elle dormira & laiſſera tout le monde en liberté.

ARLEQUIN.

Oh la grande puiſſance de l'Orviettan!

PANTALON.

Je fourniray de l'Orviettan juſques à la guériſon parfaite.

On entend Paſquella dans les couliſſes.

PANTALON.

J'entends Pasquella, retire-toy. Attends, écoute encore un mot.

Il lui parle à l'oreille.

SCENE III. *Italienne.*

PANTALON, PASQUELLA, *tenant un petit pot de roquille à la main.*

PASQUELLA.

SEigneur Pantalon, vos Gens se mocquent-ils de moy, de ne me donner que plein ce pot-là de vin pour déjeuner?

PANTALON.

Madame, on ma défendu de vous en donner davantage.

PASQUELLA.

Qui vous a fait une si sotte défense?

PANTALON.

Le même qui vous a fait défense de laisser parler aux hommes ses filles & leur Servante.

PASQUELLA.

Mais à mon âge, il faut boire du vin, c'est ce qui soutient.

PANTALON.

Mais à l'âge de ſes filles, il faut jaſer un peu ; ſans cela, il n'y a pas moyen de vivre.

PASQUELLA.

Ce n'eſt pas de même : Il y a du danger pour elles à les laiſſer trop parler aux hommes.

PANTALON.

Monſieur leur Pere dit de même, qu'il y a du danger pour elles à vous laiſſer trop boire de vin.

PASQUELLA.

Monſieur Lelio ne ſçait ce qu'il dit & il a tort.

PANTALON.

Cela eſt vray, il a tort dans toutes les défenſes qu'il nous a faites à tous: mais je ſuis raiſonnable moy, & je vous donnerai du vin tant que vous voudrez, à condition que vous vous racommoderez, Arlequin & vous en buvant enſemble, car dans ma maiſon, j'aime la paix & la joye.

PASQUELLA.

He bien ſoit. Quand on eſt vieille, on ne ſe racommode plus avec les hommes qu'en bûvant.

PANTALON.

Je veux que Violette en ſoit auſſi.

PANTALON.

Je veux que Violette en ſoit auſſi. Signora Violetta approchez. Il faut boire avec Madame Paſquella & ſe reconcilier.

SCENE IV. *Italienne.*

PANTALON, PASQUELLA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

VIOLETTE.

Volontiers, Seigneur Hôte, voilà Arlequin qui apporte de quoy faire la paix.

Arlequin paroît tenant des verres à ſa main, & portant une bandouliere de bouteilles de vin qu'il appelle un Traité de Paix. Chaque bouteille, dit il, eſt un article qu'il faut vuider pour la conclure. On ne peut écrire cette Scene que les Acteurs forment ſur le champ à leur fantaiſie. On s'égaye de plus en plus, & Paſquella en beuvant & en dançant, chante les couplets ſuivans.

Chi non beve vita breve godera,
Ch'il bon vino che divino viver fa
In salute Gioventute nonsdegnio
Ma vechieza ch'e lapreza fa glo glo
Se nel core porti amore trinca su
Lac rudele fui di mele col glu glu
L'impotente si resente sol cosi
Ed oblia gagliardina col gli gli
Su versa su col glo glo glo glo glo
Col glo glo non duṙ de no
Da me ne gui col gli gli col glu glu é col glo.



SCENE V.

PANTALON, FLAMINIA, SILVIA.

Pantalon en Italien, les Filles en François.

FLAMINIA.

O! Caro Signor Pantalon! Que vous avés bien fait de nous délivrer de Pasquella! Je ne sçaurois assez vous témoigner combien je vous en ay obligation.

SILVIA.

Et moy, tenez, je vous baiserois volontiers.

PANTALON.

Gardés ce baiser-là pour celui qui ma prié d'enyver la vieille, & qui veut malgré moy m'en payer les frais.

SILVIA.

Qui est-ce donc qui est si genereux & qui nous a fait un si bon tour?

PANTALON.

C'est ce Gentilhomme Provençal que vous vites hier dans la cuisine, & qui est amoureux de vous à la folie.

SILVIA.

Ma sœur je suis fachée qu'il ne vous ait pas vue la premiere, c'est vous qu'il auroit aimée, mais ce n'est pas ma faute.

FLAMINIA.

La, la, ne vous excusez point, je ne vous porte point envie; vous sçavez que j'ay le cœur engagé ailleurs.

SILVIA.

Seigneur Pantalon, ne pourrions-nous point le voir de loin, lui & sa Compagnie.

PANTALON.

De loin, Non. Les Gens ne viennent point ici pour se voir de loin ; mais pour de prés, tant que vous voudrez.

FLAMINIA.

Ho! Non, non, Seigneur Pantalon, de loin, s'il vous plait, Je suis trop timide pour approcher des hommes en ce Pays. Je ne connois pas encore leurs manieres. On dit qu'ils sont si galands si spirituels. Cela me fait peur : je serois tout d'un coup déconcertée, on me prendroit pour une beste.

SILVIA.

Eh! Pourquoy, ma sœur. pour une beste? vous avez tant d'esprit.

FLAMINIA.

Oui, oui, tant d'esprit : quand j'en aurois ; ce n'est pas assez que de l'esprit il faut avoir de l'usage du monde, c'est ce qui donne de la hardiesse. Tenez quand j'aproche d'un homme bien fait de bonne mine, du bel air, je ne sçai ce que devient mon esprit.

PANTALON.

Eh allons, allons, courage. Que craignez-vous ? Celui-là n'est pas fait autrement que les autres.

FLAMINIA.

Nous n'avons jamais vû le monde qu'à travers des jalousies, que sçay-je moy comment les autres sont faits ?

SILVIA.

Nous ne l'apprendrons jamais de loin Allons ma sœur, un peu de hardiesse.

FLAMINIA.

Depuis que j'ay entendu raisonner le Paysan de tantôt, je tremble encore davantage.

SILVIA

Cela devroit-il vous intimider ? Il y a des Païsans qui ont quelquefois plus d'esprit que leur Seigneur.

FLAMINIA.

Vous faites la résoluë, vous manquerez de courage la premiere.

SILVIA.

Ah ! ma sœur, vous avez raison. Le voilà qui vient, je sens que tout le corps me tremble.

FLAMINIA.

Voilà cette fille hardie !

SILVIA.

C'est à vous à le recevoir, une fois vous etes l'aînée.

FLAMINIA.

C'est vous qu'il aime. Cela vous regarde plus que moy.

SILVIA.

Mais je ne sçay pas comme vous pa[...]
cœur les Amans de quatre Nations.

SCENE. VI. *Françoise.*

LE CHEVALIER, LES DEUX SOEURS.

Les filles embaraßées font des réverences timides. Le Chevalier s'avance doucement, & leur dit.

LE CHEVALIER.

IL ne feroit pas honnête, Mesdames, de laisser ici seules deux aussi aimables personnes que vous. Ce feroit vous donner une idée peu avantageuse de notre Nation.

FLAMINIA. *embarrassée.*

Ah! Monsieur, point du tout ....
Vous êtes trop obligeant, & ....

LE CHEVALIER.

Si je prends la liberté d'approcher de vous, je vous prie d'être persuadée que c'est avec tout le respect que vous meritez.

FLAMINIA.

Vous nous faites bien de l'honneur,

Monsieur, nous ne meritons pas tant de respect.... Bon. Je dis d'abord une sottise. Je ne sçai où j'en suis. Retirons-nous ma sœur. Monsieur, nous sommes vos trés-humbles servantes.

Elles font encore des réverences, & se retirent toutes honteuses. Aprés qu'elles sont retirees, Silvia revient encore faire une reverence, en disant :

Monsieur, je suis vôtre très-humble servante, je vous suis fort obligée.

LE CHEVALIER *courant aprés elle.*

Mademoiselle, Mademoiselle.

SCENE VII.

PANTALON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! mon cher Pantalon, je suis au desespoir.

PANTALON.

Mais vrayment voilà une chose qui m'étonne. De jeunes filles fuir un homme fait comme vous. Je n'ay pas coutume de voir cela ici. On voit bien que ces Demoiselles-là sont Etrangeres.

SCENE VIII.

TONTINE, PANTALON, LE CHEVALIER.

TONTINE.

HE bien Monsieur le Chevalier, votre entreprise n'a pas eu un bon succès. J'examinois la chose de loin, j'ay vû les oiseaux s'envoler.

LE CHEVALIER.

Je m'étonne qu'ils soient si farouches dans une cage où on les apprivoise si aisément.

TONTINE.

C'est ce qui vous trompe, on les y amene tout apprivoisez.

PANTALON.

C'est timidité, mauvaise honte; car je suis sûr qu'elles ne demanderoient pas mieux que de rester.

TONTINE.

Je le crois: il ne s'agit que de leur en fournir un prétexte honnête.

LE CHEVALIER.

Pour moy, je suis au bout de mon Rollet.

TONTINE.

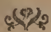
Consolez-vous, j'ay trouvé un autre moyen de les attirer & de les faire rester.

LE CHEVALIER.

Quel est il?

TONTINE.

Il vient d'arriver ici un Operateur Chinois, ou soy-disant tel, suivi d'une troupe de Baladins. Il va à une Foire qui se tient ici près. Je l'ay prié de nous étaler ses ingrediens, & de commencer par un petit divertissement. La curiosité fera descendre nos Demoiselles. Eloignez-vous pour un moment. Vous paroîtrez quand l'Operateur toussera. J'en ay concerté la maniere avec lui. Cela pourra les mettre en train de rire, & petit à petit nous les accoûtumerons à quitter la Chambre. Voilà l'Operateur qui paroît déja. Decampez.



SCENE IX.

UN OPERATEUR *Chinois & sa suite*, PANTALON, TONTINE, LES DEUX SOEURS, ARLEQUIN & VIOLETTE *arrivent bien-tôt aprés.*

L'Operateur est dans un Char fermé avec sa femme. Le Char est tiré par les Gens de sa suite. Le Char s'ouvre & devient une Boutique de Charlatan. La femme descend, un homme de sa suite chante.

Grands & petits, jeunes & vieux,
Acourez hâtez-vous, venez tous en ces lieux
Admirer d'un Docteur la science divine.
Sans défendre l'amour, sans vous priver du vin
Il vous guerira de chagrin.
De tous les maux, c'est couper la racine.

On danse.

L'OPERATRICE.

Pour nous voir de prés
Quittés vos retraites.
Accourés Fillettes,
A fort peu de frais.
Nous vendons des attraits.

Embonpoint, jeunesse,
Des roses, des lis,
Vermillon exquis,
Blanc de toute espece,
On en vend chez nous,
Mettez y la presse :
C'est par notre adresse
Qu'on a des Epoux.

On Danse.

L'OPERATEUR.

Allegrezza è finita. De la joye & de la santé. Voilà Messieurs ce que vous apporte du bout du Monde le Docteur le plus lettré de tous les Lettré de la Chine, l'Empereur de l'Empire des Empiriques. Gardez-vous bien, illustre Assemblée, de juger mal de ma science, par mon accent & par mon baragouin. Il est permis à un Medecin étranger de parler mal la langue Françoise ; & ne croiez pas qu'elle guérisse de rien, puisqu'en France même, les Medecins ne s'attachent qu'à parler bon grec & bon latin, & sont trés-souvent, aussi bien que moy, des ignorans en bon François. Vous devez au contraire bien augurer d'un Medecin qui vient de loin puisque la Rubarbe, le Sené, la Casse,

le Gayac, le Bezoard, & les meilleures drogues de la Medecine viennent comme moy des extrêmitez de la Terre. Mais parlons de mes remedes.

Voici Messieurs une Quinte essence celeste qui suffit à guérir toutes les maladies. C'est un Elixir tiré des rayons du Soleil concassez avec des cailloux de Champagne & passez par l'alambic. Voici l'antidotte universel. La source de la joye & de la vie.

Voici le secret avec lequel l'Aurore rendit la vie à Tithon son vieil Epoux. Venus, au Poëte Phaon, & Medée au bon homme Æson son pere. Le même secret, dis-je, avec lequel Esculape, à la priere de Diane, rendit la vie à Hippolitre.

Quel est l'usage de mon Elixir ? Il est aussi facile que salutaire.

Versez une seule goutte de cet Electuaire dans une bouteille pleine de vin de Pomar ou d'Auvillé. Avallez par jour cinq ou six de ces gouttes infusées & incorporrées dans les liqueurs susdites: vous sentirez naître dans votre ame cette joye qui fait la santé, & qui augmentant & se perfectionnant de plus en plus, à la fin devient amour, autre source de la vie.

Alors toutes les obstructions que cau-

se le chagrin se dissippent. Le sang & les esprits circulent dans le corps en liberté, & en écartent toutes les maladies; mais quand elles s'en sont emparées, venez à moy, Messieurs, toute la Terre a fait l'experience de mes remedes C'est par eux que j'ai guéry plusieurs fois la Sicile de la fiévre ardente qui s'allume dans ses entrailles & qui lui cause ses frissons & ses tremblemens; c'est par eux, dis-je, que j'ay guéri le Nil de ses cataractes. Comme c'est par mes préservatifs que j'entretiens le bon temperamment des Pyramides d'Egypte, qui les fait rester depuis si long-temps sur Terre.

Par mes remedes, je guéris les maux de têtes des Maris jaloux, les vertiges des Coquettes, les coliques venteuses du cerveau & les étourdissemens des petits - Maitres; l'hydropisie d'argent des Maltotiers; la dissenterie de la bourse des joueurs, la faim canine & les appetits desordonnez des Gens de plume, les dégoûts & les nausées du mariage.

Pantalon, Violette & Arlequin sont aussi venus entendre le Charlatan. Arlequin fait des lazis d'admiration à chaque periode, & s'approchant de trop prés, re-

çoit quelque coups par les gesticulations soudaines & violentes de l'Operateur, lequel continue.

L'OPERATEUR.

Mais si j'ay des remedes admirables, j'ay de plus des secrets prodigieux & sur tout, utiles au beau sexe. J'ay un Opiate qui rend le teint d'une Dame plus blanc que l'albâtre,& qui lui donne de l'embonpoint & de la gorge autant qu'elle en souhaitte.

FLAMINIA.

Ah ma sœur le beau secret!

L'OPERATEUR.

J'ai une poudre de simpathie qui attire des Amans aux filles, & qui de ces Amans fait des Maris.

SILVIA.

O ce secret-là ne se peut assez payer!

L'OPERATEUR.

Mais, j'ay encore une poudre plus admirable que toutes celle-là, Messieurs; Et c'est-là le plus beau de tous mes secrets. J'ay, dis-je, une poudre qui a la vertu d'augmenter l'argent à ceux qui en ont, & d'en faire venir à ceux qui n'en ont point.

ARLEQUIN.

Oh je veux avoir de cette poudre

quand je devrois vendre ma chemiſe.

FLAMINIA.

Monſieur. Combien vendez-vous l'Opiate pour l'embonpoint?

L'OPERATEUR.

J'en fais preſent aux Belles, qui comme vous en ont beſoin.

FLAMINIA.

Je vous remercie. Et moi je vous fais preſent de cet écu là. Eſt-ce aſſez.

L'OPERATEUR.

Plus qu'il ne faut, Mademoiſelle.

FLAMINIA.

Apprenez m'en l'uſage, & le regime qu'il faut obſerver.

L'OPERATEUR.

La premiere choſe qu'il faut faire pour acquerir de l'embonpoint, c'eſt de ne ſe pas ſoucier d'en avoir. Le regime enſuite eſt de bien boire & bien manger, éviter tout chagrin, ne ſe point coucher trop tard, & dormir la graſſe matinée. Mais ce qui eſt encore plus neceſſaire pour une fille de vôtre âge, c'eſt de prendre au plûtôt un bon mari. Tenez, voyez ſi l'embonpoint & la gorge manquent à ma femme. Quand je l'ay priſe, elle étoit étique, & aujourd'huy elle ne l'eſt plus.

FLAMINIA.

Comment le pren-t'on cet Opiate ?

L'OPERATEUR.

Le soir on délaye gros comme la tête d'un épingle de cet Opiate dans un bon bouillon, un copieux consommé nourissant & rafraîchissant, on avalle le tout, & puis une heure après

FLAMINIA.

Une heure aprés. Hé bie ?

L'OPERATEUR.

Une heure aprés on s'endort jusqu'au lendemain matin. Et à six heures on avalle encore un bouillon pareil, & une heure aprés

FLAMINIA.

He bien donc ? Une heure aprés.

L'OPERATEUR.

Une heure aprés on s'endort de rechet, & l'on continuë à dormir jusqu'à onze heures ou midy. Alors on se leve pour continuer le regime.

ARLEQUIN

L'Opérateur ne songe pas qu'il y met trop de façons.

FLAMINIA.

Et quand on n'a point de mary ?

L'OPERATEUR.

Par un autre secret de mon art, je connois que vous n'en manquerez pas long-

long-temps, & j'en repons corps pour corps.

FLAMINIA.

Voilà un homme admirable.

ARLEQUIN.

Signor Operatore, quanto vendete la polvere qui fait venir de l'argent?

L'OPERATEUR.

Plus on la paye, & plus il en vient.

ARLEQUIN.

Mais je n'ay pour tout vaillant qu'une piece de vingt cinq sols.

L'OPERATEUR.

Tenez, la voila, je ne prends pas garde à vous. Il faut la prendre comme du tabac. Voyez comme je fais,

ARLEQUIN.

Mais en fait-elle venir bien-tôt?

L'OPERATEUR.

Sur le champ. Il est déja venu, j'en suis sûr.

ARLEQUIN.

Mais je n'en ay pas encore pris.

L'OPERATEUR.

J'en ay pris moy, c'est le principal.

Arlequin prend plusieurs fois de la poudre, fouille dans ses poches & les vuide sur un des cotez du Theatre, pendant que Silvia parle à l'Operateur.

SILVIA.

Et la poudre de simpathie qui attir
les Amans, combien vaut-elle ?

L'OPERATEUR.

Ce qu'il vous plaira, Mademoisell
Tenez la voila. On la prend comme
viens de prendre l'autre. Essayez-la
vous en verrez l'effet tout à l'heure.

SILVIA.

Tenez voilà aussi un Ecu, quo
qu'à vous dire le vray j'aye peu d'es
perance en votre poudre. Essayons pa
curiosité.

*Silvia prend de la poudre. L'Opérate
touffe. Le Chevalier paroit, les deu
Sœurs en paroissent d'abord effrayées
mais Flaminia se remettant de sa fraye
lui dit :*

FLAMINIA.

Comment! C'est le Lucas de tantô
Ha ha, Monsieur, vous sçavez tous c
jolis tours-là. Jé vois bien que vous êt
trop fin pour nous. Retirons-nous m
sœur. Monsieur je suis votre trés-hum
ble servante.

SILVIA.

Et moy aussi Monsieur, à Lucas &
vous. *à parte*

Ohime!

SCENE X.

LES DEUX SOEURS *se retirent, les autres restent.*

ARLEQUIN *parlant toûjours Italien.*

MAis puisqu'il est déja venu un Amant à cette Demoiselle-là, les secrets de l'Opérateur sont bons. Je m'étonne que l'argent ne me soit pas encore venu à moy.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Mademoiselle, Tontine, vostre adresse n'a fait qu'empirer l'affaire.

TONTINE.

Nous allons tout à l'heure y chercher du remede. En attendant, pour vous consoler & nous divertir, voyons comment finira l'affaire de ces gens-ci.

ARLEQUIN.

Seigneur Opérateur ; j'ay beau fouiller, il ne m'est point encore venu d'argent.

L'OPERATEUR.

Il m'en est venu à moy. J'ay dit que ma poudre en faisoit venir, & je n'ay pas menti.

ARLEQUIN.

Mais, à moy, à moy.

L'OPERATEUR.

A vous? Elle vous en fera venir quan vous la vendrez à un autre comme vous l'ay venduë, & si vous voulez par dessus le marché, je vous tireray encore une dent ou deux.

ARLEQUIN *à patre*,.

Ha ha le Charlattan ma joué un tou de son métier. Tâchons à le lui rendre Seigneur Opérateur vous êtes trop ge nereux; en récompense je veux vou donner gratis une autre poudre encor plus admirable que la vôtre & qui pro duit des effets que je ne vous puis ex primer. Tenez, prenez-en un peu, vous en aurez sur le champ l'expérience.

L'OPERATEUR.

Mais expliquez-moi quelque peu ses effets.

ARLEQUIN.

Cela gâteroit tout. Il est de l'essence du secret que l'on ignore l'effet de la poudre avant que de la prendre.

L'OPERATEUR.

Hé bien? La voilà prise. Que m'en reviendra-t-il de bon.

ARLEQUIN.

Il vous reviendra cinquante basto-

nades que je vais vous donner tout à l'heure.

L'Opérateur se sauve dans son Char, Arlequin l'y suit. Le Char se ferme & la suite de l'Operateur les entraine tous deux enfermés & crians de toute leur force.



SCENE XI.

LE CHEVALIER, PANTALON, TONTINE. *Pantalon parle en Italien, les autres en François.*

TONTINE.

JE me suis bien doutée que la Comedie finiroit sérieusement. Ça, songeons à quelqu'autre expédient.

LE CHEVALIER.

Je reprendrois inutilement l'habit de Païsan, puisqu'on m'a reconnu.

TONTINE.

Joüez quelque personnage qui vous déguise mieux, & qui effarouche moins que celui d'homme d'épée. Monsieur Pantalon, ne pourrions-nous point

trouver ici un manteau noir. Franch ment, je ne sçai plus où j'en suis : vous avouë que ces filles-là m'éto nent, car elles ont l'air vif & spiritue Comment sont-elles si sottes?

PANTALON.

Je vous l'ai déja dit, c'est par u excès de timidité. Elles craignent d paroître ridicules devant vous autr François, qui êtes, à ce qu'elles disen trop fins, trop polis & trop galand pour elles.

TONTINE.

Trop polis & trop galands? Hé mai il me semble qu'elles ont tort d'accu ser à présent les François de ces pau vretez-là. Ils se défont tous les jour des manieres du temps passé. No autres virtuoses, il y a plus de qu rante ans que nous traivaillons à les corriger, & nous y avons tantôt réü

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'on vit à présent pl sans façons que jamais.

TONTINE.

Je voy bien qu'il faut que je les in truits moi-même de la réforme qu nous avons faite en France. Elles n'a ront pas peur de moi, peut-être?

LE CHEVALIER.

Je ne croy pas : & si vous vous en mêlez, elles seront en bonne main.

TONTINE.

Signor Pantalon, allez leur dire que je les demande,& que Monsieur le Chevalier n'est plus ici.

PANTALON.

Elles se mefieroient de moi, elles sçavent que je suis dans ses interêts.

TONTINE.

Ah voilà leur laquais qui fera mieux la chose. Instruisez-le vous-même, vous qui sçavez sa langue.

SCENE XII.

ARLEQUIN, LE CHEVALIER, TONTINE, PANTALON.

ARLEQUIN.

Que maudit soit le Charlatan ! Ce fourbe là ! Qui après avoir attrapé mon argent, m'attrape aussi moi-même dans son Char comme dans une [illegible] !

LE CHEVALIER.

Console-toy, mon garçon, l'Opéra-

teur ne t'a pas trompé. Le secret v[a] opérer, tiens voilà deux écus qu'il t[e] fait venir de ma part & que je te donn[e] de bon cœur.

ARLEQUIN.

Ha ha ! Vous avez raison, sa poudr[e] est meilleure que je ne pensois, je sui[s] d'avis d'en prendre encore une prise.

LE CHEVALIER.

Hé bien il a opéré derechef, & voil[à] encore un écu qui te vient ; mais avan[t] qu d'en prendre davantage, va dir[e] à tes Maîtresses qu'il y a ici-bas une Dame qui les demande.

ARLEQUIN.

Volontiers, Monsieur, vous êtes un galand homme aussi-bien que l'Opérateur, vous me rendez tous deux la joye.

Il accable le Chevalier de caresses avant que de partir.

TONTINE.

Monsieur Pantalon, recevez-les quand elles descendront. Je les joindr[ai] dans un moment. Eloignons-nous tou[s] deux.

SCENE XIII.

SCENE XIII.

PANTALON *seul.*

VOilà un drôle de Garçon que cet Arlequin, je voudrois l'avoir à mon service, il entretiendroit la joye dans mon Cabaret. Il faut que je prie Mademoiselle Tontine de lui persuader de s'engager avec moi, elle y réüssira mieux que personne.

SCENE XIV.

PANTALON *en Italien*, LES DEUX SOEURS *en François.*

FLAMINIA.

SEigneur Pantalon, où est donc cette Dame qui nous demande ?

PANTALON.

Elle se promene là-bas, & va vous joindre ici tout à l'heure.

SILVIA

Et cet Amant qui m'est apparu, n'est-il plus dans le jardin ?

PANTALON.

Non, Mademoiselle.

SILVIA.

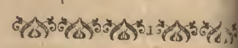
N'y reviendra-t-il point ?

PANTALON.

Non, Mademoiselle, il craint trop de vous incommoder.

SILVIA.

Tant pis.



SCENE XV.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

MA sœur, je ne vous compren[d] pas. Vous avez de l'esprit, de l[a] lecture, vous sçavez tout, & cependant vous êtes plus timide que moi qu[i] ne sçais rien, d'où vient cela ?

FLAMINIA.

C'est que plus on a de lumieres, mieux on connoît ses fautes, & plutôt on rougit de les avoir faites.

SILVIA

Mais qui est-ce qui vous les fait faire, ces fautes ?

FLAMINIA.

La feule crainte de les faire : cela fuffit pour ôter la liberté de l'efprit, & ce n'eft que l'habitude de converfer avec le monde poli qui guérit de cette crainte.

SILVIA.

Eh pourquoi donc le fuyez-vous le monde poli? Eft-ce le moyen d'acquerir de la hardieffe? Et fi, dans le fonds, croyez-vous que les hommes examinent nos fautes de fi près? Allez, allez, ce n'eft pas l'efprit qu'ils cherchent le plus en nous.

FLAMINIA.

Je le fçai bien; mais quand on n'a guéres que cela, on eft bien aife qu'il paroiffe.

SILVIA.

Ne vous plaignez pas, vous ne manquez pas encore d'agrément, & je voudrois avoir vos traits.

FLAMINIA.

Patience, patience, quand l'embonpoint me fera revenu, comme l'Opérateur me l'a promis, je ne ferai plus fi timide.

SILVIA.

Ho, je n'ai que faire d'efprit moi, j'ai de l'embonpoint.

FLAMINIA.

Sans le départ du Comte de Tria quemberg que j'aimois, j'en aurois en core plus que vous, mais il hausse baisse selon la joie ou le chagrin qu nous cause l'amour, & l'embonpoi est le Thermometre du cœur d'u fille.

SILVIA.

J'avois bien entendu dire que l'amo faisoit venir de l'esprit, mais je sçavois pas qu'il fit en aller l'embo point. Ah cela m'afflige ! je sens que vais le perdre.

FLAMINIA.

Hé bien. Si vous craignez que l'a mour ne vous maigrisse, n'en pren point.

SILVIA.

Est-ce nous qui le prenons ? C'e lui qui nous prend. Voyez comme a pris cette vieille & riche Tante q nous avons vûë en passant à Milan, je m'en étonne moins depuis que j vû ce Gentilhomme qui cherche t à nous parler ici. Car il me semb qu'il a beaucoup d'air de notre nouv Oncle.

FLAMINIA.

Il est vrai. Quand je me le rappelle,

je trouve qu'à l'âge près, ce jeune homme-ci lui ressemble beaucoup, il a même son accent.

SILVIA.

Si notre vieille Tante n'a pû s'empêcher d'aimer, m'en défendrai-je mieux à mon âge. Tenez, je croi qu'on maigrit encore plus en s'efforçant de lui résister.

FLAMINIA.

Vous avez peut être raison.... Mais voici, je croi, la Dame qui nous demande.

SCENE XVI.

TONTINE, LES DEUX SOEURS.

TONTINE.

J'Apprends, Mesdemoiselles, que vous êtes seules en ce lieu. Il est presque désert. Le séjour de la Campagne est ennuyeux quand on y manque de compagnie. Je prends la liberté de vous venir offrir la nôtre, si elle ne vous est pas désagréable.

FLAMINIA.

Vous nous faites honneur, Madame;

mais des étrangéres comme nous, q[illegible]
d'ailleurs n'ont jamais vû le monde, n[illegible]
pourroient que vous être à charge.

TONTINE.

Ne craignez point cela. Je suis i[illegible] avec une jeune veuve qui chante fo[illegible] bien, & avec une tante, femme âgée, mais de bonne humeur, deux Cavaliers trés-sages nous y accompagnent. Nous sommes tous de bonnes gens, & sans cérémonie.

FLAMINIA.

Ces Messieurs sont vos époux sa[illegible] doute, à vous & à la Tante.

TONTINE.

Nos Epoux? Ils ne sont pas seulemen[illegible] nos Amans. Non, Mademoiselle, ils ne sont que nos Amis.

FLAMINIA.

Quoi? Des Personnes de votre sexe, jeunes & aimables, se promennent i[illegible] librement à l'écart avec de simples Amis.

TONTINE.

En votre Pays on en feroit aussi-t[illegible] des Amans peut-être?

FLAMINIA.

Ce qui m'étonne en cela, ce n'est que la liberté qu'ont ici les Dames.

TONTINE.

C'eſt ici l'uſage : les Dames y font ces parties avec des Amis ou des Amans, bien plûtôt qu'avec des Maris, cela eſt moins Bourgeois.

SILVIA.

Ah ma ſœur l'heureuſe Nation !

TONTINE.

Permettez donc que nos Meſſieurs approchent de vous, ils ſçavent votre langue, nos Dames nous vont joindre, elles s'habillent, au moins la veuve, car la Tante eſt encore fatiguée.

FLAMINIA.

Je vous prie derechef de nous en diſpenſer. Quoi que je n'aye pas vû le monde, je connois les François, j'ay lû leurs hiſtoriettes.

TONTINE.

N'eſperez pas les trouver tels que vous les avez vûs dans les Romans, les choſes ſont un peu changées.

FLAMINIA.

Je croy que l'Amour aura perfectionné chez eux de plus en plus la galanterie.

TONTINE.

On voit bien que vous venez de loin. Il s'agit bien à preſent ici de galanterie ! Il y a long-temps que l'Amour

ne se mêle plus de les perfectionner. Au contraire, ce sont eux qui ont perfectionné l'Amour.

FLAMINIA.

Expliquez-moi donc je vous prie comment cela s'est fait.

TONTINE.

Cela s'est fait en retranchant de l'amour ce qu'il avoit d'inutile & d'incommode. En abolissant cette politesse surannée que vous nommez galanterie. Elle estoit devenuë à charge. On l'a renvoyée aux Espagnols & aux Maures d'Afrique d'où elle étoit venuë, avec ses fêtes galantes, ses Tournois & ses Carrouzels. Tout cela s'en est retourné de compagnie.

FLAMINIA.

Voilà un changement qui m'étonne.

TONTINE.

Oui, Mademoiselle, on a banni ces longs préludes de petits soins & de services frivoles. : ces sentimens de fidelle Pasteur : cette timidité rustique que l'on faisoit passer pour respect : enfin toutes les formalitez romanesques. Et se picquer à présent d'être galand, c'est vouloir passer pour Gaulois.

FLAMINIA.

Et qu'à-t-on mis à la place de ce qu'on

TONTINE.

Des plaisirs solides & de bons sens. On a réuni ceux de l'amour & de la table ; on y a joint une conversation libre, familiere, enjouée : on dîne aux flambeaux en des réduits discrets : on fait des promenades secrettes aux environs de Paris en des lieux pareils à celui où nous sommes. L'Amour est passé des bords du Lign n & du Pays de Forest, dans ceux de Bourgogne & de Champagne. Avouez qu'il a fait un joly voyage.

FLAMINA.

Mais, n'a-t il rien perdu de sa délicatesse en ces Païs-là ?

TONTINE.

C'est gagner, que d'en perdre. La belle perfection pour lui que d'être délicat & fluet comme il étoit autrefois! Il n'avoit presque plus de corps. Aux Païs dont je vous parle, il a repris chair : il se fortifie tous les jours: l'enjouement lui revient : il ne demande plus qu'à rire.

SILVIA.

Ah! ma sœur le joly Garçon ! il y a du plaisir à le connoître en ce Païs ci, puisqu'il y est de si bonne humeur.

TONTINE.

C'estoit un plaisant amusement pour luy chez nos Peres, que de voir ces cercles d'Amans & d'Amantes, occupez à former de belles conversations, à soutenir des Theses sur la délicatesse, qui faisoient bailler cet enfant.

FLAMINIA.

Franchement, je croi que cela étoit un peu ennuyeux.

TONTINE.

Il s'est guéri sur tout de la colique venteuse du bel esprit, de la migraine que lui causoient les jolis Vers, les galands Madrigaux ; les tendres Elegies dont il avoit la teste chargée. Il n'y est resté tout au plus que des Vaudevilles gaillards ou des Chansons à boire.

SILVIA.

Cela est bien plus joli que des élegies, on le retient tout d'un coup sans se faire mal à l'esprit.

TONTINE.

Tenez. La plûpart de nos Gens ont si peur que la maladie du bel esprit ne les reprenne, que pour en éloigner l'air, ils ne s'occupent depuis long-tems que de Contes de Fées, de Bilboquets, ou tout au plus de Logogrifes.

FLAMINIA.

Voilà l'Amour bien changé, je ne le reconnois plus. Il me semble pourtant qu'il avoit autrefois une tendre mélancolie qui ne déplaisoit pas.

TONTINE.

Elle lui venoit de langueur, d'inanition : on ne le nourrissoit de rien.

SILVIA.

Oh ma sœur, vous avez beau dire voilà une heureuse réforme : vive l'amour en ce Pais-ci. Je croy que les Italiennes avec qui vous estes s'y plaisent bien.

TONTINE.

Elles n'en sortiroient pas pour être Reines de la Chine.

FLAMINIA.

Oserois-je vous demander qui sont les hommes qui vous accompagnent?

TONTINE.

L'un est un Gentilhomme de Provence, qui depuis la paix, cherche à vendre une Compagnie qu'e lui a laissé son Oncle en se mariant à Milan avec une vieille Italienne fort riche.

SILVIA.

Comment s'appelle l'Oncle ?

SCENE XVII.

LES DEUX SOEURS, TONTINE, LE COMTE DE TRINQUEMBERQ LE CHEVALIER DE LA BASTIDE.

LE COMTE.

Montamzelle Flaminia ! Oh l'être point vous que che voye prêsentement. L'estre ein sonche ! Ein refferie ! Moy dormir encore touchours.

FLAMINIA.

En croirai-je mes yeux ? Est-ce vous Seigneur Comte.

LE COMTE.

O cara Flaminia ! Puisque le fortune fait trouver nous ensemplement par ein ponne hazard, che l'espere que vous souffre point la séparation entre nous chamais davantage.

FLAMINIA.

Je fais plus que de l'esperer; l'amour que je sens m'en assure. Il est plus fort que tous les obstacles que l'on peut lui opposer.

LE CHEVALIER.

Quoi Seigneur Comte, c'eſt-là veritablement la Signora Flaminia, pour qui vous n'avez point ceſſé de ſoupirer depuis votre retour d'Italie?

LE COMTE.

Monſir la Paſtide, mon fitele ami, il être point ein mortel plus contentement que moy toutaſteure. Chel ſens mon coeuir que il nache dans le choie par tceus ſon tete. O mia cara Montamzele Flaminia!

SILVIA

Et vous, Monſieur le Chevalier de la Baſtide, ſçavez-vous bien que vous eſtes notre Couſin, & que j'en ſuis bien aiſe.

LE CHEVALIER.

Ah! charmante blonde que me dites vous, vous me rendez encore plus heureux qu'il ne croit l'être.

TONTINE.

Je voi bien que vous avez tout quatre bien des choſes à vous dire. Croyez-moy, on éclaircit mieux les affaires en particulier. Promenez-vous tête à tête dans les allées de ce Jardin, & moy, je vais faire un autre petit tête à tête avec notre Hôte pour ordonner notre dîné; car je croy que nons ne ferons pas deux tables.

FLAMINIA.

Non ſans doute. Oli que le Signor Padre ſera ſurpris à ſon retour.

TONTINE.

Allez-donc, partez, voici juſtement Pantalon qui vient.

SCENE XVIII.

PANTALON, TONTINE.

TONTINE.

CA, notre Hôte. Nous allons tous dîner enſemble, qu'avez-vous à nous donner?

PANTALON.

Ce qu'il vous plaira, Mademoiſelle, on ne manque de rien ici.

TONTINE.

Il nous faut une grande matelotte d'abord, c'eſt ici le plat d'honneur ; mais ample, copieuſe.

PANTALON.

Nous la ferons telle que vous ſouhaiterez.

TONTINE.

N'allez pas nous donner de vos ma-

telottes à l'Espagnole, où il y a moins de poisson que d'oignon.

PANTALON.

Vous en serez contente assurément.

TONTINE.

Ces Amans-ci, sont des Amans qui mangent, ils n'ont que cela à faire ici, faites-leur bonne chere.

PANTALON.

La meilleure que je pourrai.

TONTINE

Pour moi, je meurs, je n'ai encore rien pris de la matinée. Quand je suis chez moi, je prends de mon Thé.

PANTALON.

Eh que n'avez-vous parlé, Mademoiselle, on vous en auroit fait.

TONTINE.

Oui du Thé à l'eau ou au lait, mais je fais infuser le mien dans du ratafia, & j'en prends tous les matins trois ou quatre bonnes tasses, cela soutient en rafraîchissant. Qu'avez-vous à nous donner en gras?

PANTALON.

Venez vous même à la Cuisine, vous choisirez. Mais, par parenthese, vous allez tous dîner ensemble, voilà donc vos Italiennes apprivoisées.

TONTINE.

Nos Italiennes apprivoisées ? Vous étonnez-vous de cela ? Non, dans toute l'Isle de Cythere, il n'y a point de Port plus favorable que le Port-à-l'Anglois. Y a-t-on jamais vu aborder des Amours, qui n'y soient arrivez à bon port ? Allons, allons, à la Cuisine.



DERNIER

DERNIER ACTE.

SCENE PREMIERE.

PANTALON, TONTINE.

TONTINE.

MOnſieur Pantalon. Votre maiſon porte bonheur à tout le monde. Voilà encore nos quatre Italiennesqui ſe trouvent anciennes amies. Elles ſe cherchoient ailleurs toutes quatre, & ſe ſont ici rencontrées par un heureux hazard.

PANTALON.

Quoi la veuve & ſa Tante ſont amies des Filles.

TONTINE.

Amies intimes, & connoiſſent les Amans, & les vont ſervir de toute leur force.

PANTALON.

Cela me fait plaiſir. De mon natu-

rel, j'aime à voir tout le monde content.

TONTINE.

Si votre naturel eſt de faire plaiſir, le mien n'eſt pas d'être cruelle.

PANTALON.

Faites-moi donc la grace dont je vous ai prié. Je voi Arlequin qui s'avance tout à propos.

TONTINE.

Oui, mais Violette le ſuit.

PANTALON.

Tant mieux. Faites de belles promeſſes à ſon Amant, elle doit être bien aiſe de le voir heureux.

TONTINE.

C'a, tâchons donc de l'enroller à votre ſervice. Ne vous éloignez pas, je vous appellerai quand j'aurai beſoin de vous.



SCENE II.

TONTINE, ARLEQUIN, PANTALON *à part.* ARLEQUIN. PANTALON *en Italien.*

TONTINE.

MOn Garçon, je te trouve de bonne humeur, tu es allerte, serviable, tu fais plaisir à voir. Les Gens qui viennent ici ne cherchent que la joie. Tu ferois fortune, si tu voulois t'y engager. Le Seigneur Pantalon, qui est un très-bon Maître ne demanderoit pas mieux. Pour moi, je te le conseille. Quitte la livrée & prends le tablier. Deja, le métier est plus honnête, & je n'en connois guére de plus heureux.

ARLEQUIN.

Qu'a-t-on à faire dans ce métier-là?

TONTINE.

Helas! rien la plûpart du tems, que rire, chanter, boire, faire grande chere & recevoir l'argent qu'on donne pour le Maître & pour les Garçons.

ARLEQUIN.

Je croi que je m'accoûtumerai bien à cette fatigue-là.

TONTINE.

Tout au plus, mettre un couvert, servir sur table, & porter du vin quand on en demande seulement.

ARLEQUIN.

Cela ne casse point les bras.

TONTINE.

Ce Cabaret-ci ne ressemble point aux autres, où l'on veut toûjours avoir les Garçons auprès de soi. Ici, il ne faut monter que quand on vous appelle, & plûtôt à la seconde fois qu'à la premiere. Moins vous servez, moins on vous voit, & mieux on vous paye.

ARLEQUIN.

Et combien donne-t-on de gages pour rire, chanter, boire, manger & ne rien faire?

TONTINE.

Cinquante écus, sans les profits qui valent six fois autant: car on paye ici grassement les Garçons quand ils sont joyeux & discrets.

ARLEQUIN.

Tope, marché fait.

TONTINE.

Seigneur Pantalon. Voilà Arlequin

que je viens d'arrêter à votre service, donnez-lui le denier à Dieu.

PANTALON.

Ah volontiers mon Garçon! Je m'en réjouis pour l'amour de toi même.

ARLEQUIN.

Mais, attendez un moment s'il vous plaît. Je ne songeois pas que j'aime Violette, & que je ne voudrois pas la perdre. Si vous vouliez la prendre aussi, cela nous accommoderoit.

PANTALON.

Mon enfant, nous ne prenons ici de filles que le moins que nous pouvons, car elles ont trop de langue.

ARLEQUIN.

Je voi qu'elle a entendu notre marché, avant que de recevoir le denier à Dieu, je serois bien aise de sçavoir comment elle prend la chose.

Arlequin va vers Violette, qui d'abord lui fait froide mine, mais à la fin le caresse un peu comme pour le retenir, & lui dit:

VIOLETTE.

Arlequin, ressouviens toi que je t'aime.

Arlequin retourne vers Pantalon en hésitant, & en regardant de temps en temps

Violette. Selon les mines qu'elle fait, il avance ou recule. A la fin, il reçoit le denier à Dieu & revient à elle; mais elle lui tourne le dos. Il lui dit en tremblant.

ARLEQUIN.

Violette, Ne rien faire que bien boire & manger, & être bien payé. Helas! laisse-moi essayer pour un an seulement.

Violette ne se retourne point. Il reporte l'écu du denier à Dieu d'un air triste, revient à elle & en est caressé. Il approche pourtant insensiblement de Tontine qui lui dit avec emphase.

TONTINE.

Il vient ici de beaux Messieurs & de belles Dames, pour qui on apprestè de grands repas, ausquels ils ne touchent presque point, car on n'y vient que pour la commodité de la conversation seulement. Poulets, Dindons, Fricassées, Matelottes, vin à la glace, tout ce qui reste, pour les Garçons

Arlequin reprend l'écu, & va dire à Violette d'un ton piteux.

ARLEQUIN.

Le moien d'y resister. Helas! Ma chere Violette. Pour six mois seulement. Qu'est-ce que tu lis-là?

VIOLETTE.

C'est la Lettre du gros Garçon Pâtissier.

ARLEQUIN.

Quoi ce n'étoit pas en songe que tu l'as reçûë? Ah ingratte! perfide! traditrice! qu'est-ce qu'elle dit cette lettre.

VIOLETTE.

Dès que je serai arrivé à Paris, je prendrai boutique & vous épouserai, & ne vous nouriray que de petits Pâtez, de Tartelettes, de Biscuits, de Macarons & de Confitures. Ha, ha ingrat, tu veux me quitter?

ARLEQUIN.

Mais Violette, considere un peu. Poulets, Dindons, Fricassées, Matelottes, vin à la glace, cinquante écus & les profits.

VIOLETTE.

Petits Pâtez, Tartelettes, Biscuits, confitures, un gros Garçon.

ARLEQUIN.

Onime son disperato.

Arlequin reporte encore l'écu, va & vient d'un costé & de l'autre très-embarrassé, & à la fin s'écrie :

ARLEQUIN.

O pauvre Arlequin, malheureuse victime de l'amour & de la gourmandise !

TONTINE *le tirant par le bras.*

Au dessert, vin de Champagne, Pâtisserie, Fruits de toutes sortes, Rossolis, Ratafias, Fromage de Milan, & tout cela. Pour les Garçons, & quand on a fait le compte, par-dessus tout cela, encore un écu pour les Garçons. Et cela arrive sept ou huit fois par jour, & fort souvent par nuit.

ARLEQUIN.

Ah ! Je n'en puis plus. Violette, ma chere Violette, par pitié, & même pour ton interêt, laisse-moi engraisser ici seulement quatre mois. Je reviendrai à toi riche gras, potelé : je vaudrai quatre Garçons Pâtissiers.

VIOLETTE.

Et pendant ce temps-là, que fera Violette abandonnée. Non, en arrivant j'épouse le Garçon Pâtissier.

ARLEQUIN.

Ah, il n'y a pas moyen de me déterminer !

terminer ! il faut mourir dans l'embarras du choix. Ne languiſſons pas davantage, c'en eſt fait, il faut ſe tuer. Monſieur Pantalon, n'avez-vous point quelque reſte de matelotte.

PANTALON.

Pourquoi faire?

ARLEQUIN.

Pour me tuer, vous dis-je. Je l'avalerai tout d'un coup, & je m'étranglerai avec les arrêtes.

VIOLETTE.

Fy, voilà une mort gourmande, je ne te regretterois point. Je veux que tu meure d'amour ſeulement, d'amour.

ARLEQUIN

Mourir d'amour! On a perdu ce ſecret-là. Je croi même la choſe impoſſible. L'Amour eſt l'auteur de la vie, il ne ſçauroit donner la mort. Tant que j'aurai de l'amour dans le cœur, le moyen de ceſſer de vivre! Monſieur Pantalon, donnez-moi une demie-douzaine de bouteilles de vin de Champagne.

PANTALON.

Quel eſt ton deſſein?

ARLEQUIN.

De noyer l'amour dans mon cœur, afin de pouvoir mourir après ſans aucune difficulté.

PANTALON.

Je veux que tu vive pour me servir.

ARLEQUIN.

Quoi plus de pitie ! Allons, il n'y a plus à reculer : passons nous l'épée à travers le corps. Violette, trois mois seulement, je ne puis à moins, voilà mon dernier mot.

TONTINE.

Seigneur Pantalon, il faut lui sauver la vie, & prendre Violette aussi à votre service.

PANTALON.

Je le veux bien, pourvû qu'elle promette de garder les secrets du logis.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous qu'elle revele un secret en France ? Elle n'en sçait pas la langue.

TONTINE.

Allez, mes enfans, faites votre devoir, je réponds de votre fortune. Le Seigneur Pantalon est déja vieux, assez riche & sans enfans, il vous laissera son Cabaret. On aime les Etrangers en France, tu es de bonne humeur, Violette est jolie, vous attirerez tout Paris.

ARLEQUIN.

Mais si Violette attire le monde, ne

sera ce point à mes dépens?

TONTINE.

Ne crains rien. Ce n'est jamais pour l'Hôtesse qu'on vient ici, on y amene de quoi s'en passer.

SCENE III.

LA Sra. CECILIA, LES DEUX SOEURS *& leurs Amans arrivent*, ARLEQUIN *&* VIOLETTE *sortent un moment après*, TONTINE *&* LES SOEURS *en François*.

TONTINE.

Mesdemoiselles, voilà encore deux Amans qui vont faire ici fortune: ils se sont mis au service du Seigneur Pantalon.

FLAMINIA.

Quoi Violette veut nous quitter?

VIOLETTE.

Vous quitterez bien Monsieur votre Pere pour suivre le Signor Comte si on vous le permet. Adieu, nous allons prendre le tablier.

LA Sra. CECILIA.

Mesdemoiselles, je voulois vous sur-

prendre, & c'eſt vous qui m'avez ſurpriſe.

FLAMINIA.

Quel étoit donc votre deſſein, Madame?

CECILIA.

Je n'avois rien dit à Monſieur le Comte de votre voyage. Je voulois hier vous aller attendre au lieu où le Coche s'arrête à midi, & vous offrir à ſes yeux dans le temps qu'il l'eſperoit le moins, pour vous ſurprendre tous deux agréablement, le hazard & l'orage ont fait ce que je voulois faire.

FLAMINIA.

Nous vous avons toûjours obligation de votre zele & de votre deſſein.

TONTINE.

Meſdames, ſans moi, pourtant, vous ne vous ſeriez pas vûës ici.

FLAMINIA.

Il eſt vrai, nous devons beaucoup à cette Dame, elle eſt la plus obligeante du monde, & de la meilleure humeur.

CECILIA.

C'eſt de plus une virtuoſe. C'eſt elle qui me montre à chanter le François, je l'ai miſe de la partie, parce qu'elle inſpire par-tout la joie.

TONTINE.

Oui, Madame, je suis toujours en train de rire, de chanter & de faire la capriolle, c'est mon humeur & ma profession.

FLAMINIA.

Comment! Madame chante & danse de profession.

TONTINE.

Je reviens des Opera de Campagne pour vous servir. Un talent seul ne suffit pas en Campagne, il faut toûjours en avoir deux ou trois.

CECILIA.

Je n'en connois que deux.

TONTINE.

Me tromperois-je? Nous avons la danse d'abord. Ensuite la musique.... & la danse est le troisiéme, voilà mon compte.

SCENE IV.

ARLEQUIN & VIOLETTE *arrivent en tablier, Les Acteurs précedens.*

ARLEQUIN.

ET garre, garre, voilà le Messier. Le Seigneur Lelio descend de cheval ici prés.

TONTINE.

Laissez-moy le soin de le recevoir. Retirez vous tous, & ne venez que quand on vous appellera. Qu'Arlequin & Violette ne s'eloignent pas.

SCENE V.

LELIO *sur le devant du Theatre*, TONTINE, ARLEQUIN & VIOLETTE *au fond*.

LELIO *en Italien*.

IL faut avouer que je suis bien malheureux! La S. a. Cecilia Lombardini me prie plusieurs fois dans ses Lettres de lui mander précisément le jour de notre arrivée, afin, dit-elle, que tout soit prest pour nous recevoir. Je l'ai fait par deux Lettres conséeutives; & cependant, ce jour-là même elle part le matin pour s'aller promener en Campagne. Peut-on avoir moins d'attention à ce qui me regarde? Fiez-vous aprés cela à la parole d'une femme! La seule chose qui me console, c'est d'avoir trouvé ce lieu-ci, où je suis assez bien, où mes marchandises sont

à couvert, & mes filles en sureté. Prenons patience, nous retournerons demain à Paris.

Arlequin & Violette s'avancent ; l'un a la main sur l'épaule de l'autre : Ils feignent de ne pas appercevoir Lelio.

LELIO *en François.*

Ha, ha! Vous voilà dans une posture assez familiere. Vous êtes en assez bonne intelligence, à ce qu'il me paroit. Quoi je trouverai toûjours ces canailles-là ensemble? A qui est-ce que je parle donc? Estes-vous sourds?

ARLEQUIN.

Tu me promets donc de m'aimer toûjours.

VIOLETTE

Toûjours, plus jamais de Garçon Patissier.

LELIO.

Je croi qu'ils se moquent de moi. Parle donc marault, si tu me fais prendre un bâton.

ARLEQUIN *moitié Italien, moitié François.*

Ah, Monsieur, Faites nous l'honneur d'entrer chez nous. Nous avons d'excellens vins de toutes sortes, Poulets,

Pigeons, Dindons, Fricassées, Matelottes, vin à la glace, vous ne sçauriez être mieux.

LELIO.

Violette, est-ce que ce coquin-là est déjà yvre?

VIOLETTE *en Italien.*

Non, Monsieur, il parle fort juste, vous ne serez pas mieux ailleurs. Entrés, vous serez bien traité, bien servi, bien couché, beau linge, draps blancs de léssive, d'excellents lits de toutes sortes, lits à dormir, lits de repos, belle Compagnie. Vous ne manquerez de rien.

LELIO.

Je croy que mes Gens sont devenus fous.

ARLEQUIN.

Vous n'êtes pas seul apparemment, on ne vient guére ici sans Compagnie. Faites-la avancer, Monsieur, On est ici en pleine liberté, vous y en trouverez bien d'autres.

LELIO.

Qu'est-ce à dire bien d'autres? En pleine liberté?

VIOLETTE.

Oui, Monsieur. Vous allez voir arriver ici plusieurs Compagnies de Gens

biens faits, ſans ceux qui y ſont déja, de beaux Meſſieurs, de belles Dames. Il n'y a pas de Cabaret mieux achalandé que le notre, ni où l'on trouve de plus beau monde.

LELIO.

Mes enfans, eſt-ce que la cervelle vous a tourné? Ne reconnoiſſez-vous plus le Seigneur Lelio votre Maître?

VIOLETTE.

Arlequin.

ARLEQUIN.

Violette.

VIOLETTE.

Te ſouviens tu du Seigneur Lelio?

ARLEQUIN.

Qui étoit notre Maître à Rome?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN,

Qui ne laiſſoit aucune liberté à ſes filles, ni à toy-même?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Qui étoit ſi jaloux, ſi brutal, ſi ridicule?

VIOLETTE.

A peu prés.

ARLEQUIN.

Qui nous a amenez de Rome ici, où nous nous trouvons si bien ?

VIOLETTE.

Lui même.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, je m'en souviens ; mais il n'est plus notre Maître.

LELIO.

Comment ? Je ne suis plus ton Maître ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, demandez, demandez à Violette.

LELIO.

Que veut-il dire, Violette ?

VIOLETTE.

Non, Monsieur, Il est à present Garçon du Cabaret de Monsieur Pantalon.

LELIO.

Ho, ho ! Voici du changement. Et toi, n'est-tu plus à moi non plus ?

VIOLETTE.

Moi, Monsieur ? Demandez, demandez à Arlequin.

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, elle est aussi bien que moi à Monsieur Pantalon, qui est un galand homme. Qui nous laisse en pleine liberté Nous sommes déja même presque mariez.

LELIO.

O Ciel! Si ces Gens là n'ont pas perdu l'esprit, en quel lieu me suis-je fourré? Ou sont mes filles, coquine?

VIOLETTE.

Vos filles, Monsieur? Il faut demander cela à la Signora Tontine. Arlequin, appellez la Signora Tontine.

ARLEQUIN.

Signora Tontina, venez vîte, on vous demande.

LELIO.

Qui est donc cette Signora Tontine?

SCENE VI.

TONTINE *& les Acteurs précedens.*
TONTINE *&* LELIO *en François.*

TONTINE.

Monsieur Lelio, Je suis votre très-humble servante.

LELIO.

Comment, elle me connoît! Madame, je suis votre serviteur, mais ce n'est pas vous que je demande, ce sont mes filles.

TONTINE.

Vos filles, Monſieur ? La Signora Flaminia, la Signora Silvia n'eſt-ce pas.

LELIO.

Oui. elles mêmes.

TONTINE.

On vous en rendra bon compte.

LELIO.

Rendez le moi donc ? Madame. Où ſont-elles ?

TONTINE.

Elles ſont bien, Monſieur, elles ſont bien.

LELIO.

Mais encore, où ſont-elles, je vous prie ?

TONTINE.

Elles ſe promenent quelque part ici aux environs avec deux Officiers bien faits, qui ſont je crois leurs Amans.

LELIO.

Je ne raille point Madame, je veux ſçavoir où elles ſont.

TONTINE.

Et moi, Monſieur, je vous dis la pure verité.

LELIO.

Comment ? mes filles ſe promenent avec des Amans ?

TONTINE.

Pourquoi non? Il n'y a aucun peril. Ce sont de fort honnêtes Cavaliers, & c'est ici l'usage, il n'y a rien à dire à cela.

LELIO.

Mais, Madame, encore un coup, il n'est pas question ici de railler. Vous osez me dire que mes filles se promenent avec des Amans? à moi qui suis leur Pere, à moi?

TONTINE.

Oui, Monsieur, à vous même. Pourquoi non? Elles sont, je le repette, avec des Amans très-polis & très sages: & comme je vous crois un Pere très-raisonnable, j'espere qu'ils seront de votre goût, & je tiens déja vos filles presque mariées.

LELIO.

O Ciel! Qu'entends-je? En quelle maison suis-je tombé, grands Dieux, en quelle maison!

TONTINE.

Il est vrai, Monsieur, que cette maison-ci inspire furieusement les desirs du mariage.

LELIO.

Quoi! je ne la quitte qu'une matinée, & voilà déja trois filles à moitié

mariées en comptant Violette.

TONTINE.

Vrayment en une aprés-midy, il s'y fait quelquefois bien d'autres mariages.

LELIO.

Ah! Malheureux, voilà tes filles perduës. Pourquoi, pourquoi les ai je amenées en France? Que ne mariois-je au moins l'aînée en Italie au Comte de Trinquemberg qui étoit un si bon parti : j'aurois paré la moité du malheur.

VIOLETTE.

Au Comte de Trinquemberg? Quoi vous vous repentez de ne lui avoir pas donné une de vos filles?

LELIO.

Eh oui, je m'en repens! Mais trop tard par malheur.

VIOLETTE.

Signora Tontine, faites avancer le Comte de Trinquemberg.

LELIO.

Comment? Le Comte de Trinquemberg, qu'est-ce que cela signifie?

SCENE VII.

LE COMTE *arrivant. Les Acteurs précedens.*

LELIO.

MAis vrayment je crois le voir lui-même! Est-ce un enchantement? Y auroit-il ici de la forcellerie?

LE COMTE.

Monseir, quanne che' l'aprocheir de vous, che'l sente dans mon coeuir ein tremplement pen forte, il estre toute plene d'ein crand timidement; mais che'l pie de croire vous que le tendresse que che'l porte pour son fille Montamzelle Flaminia, il est aussi toute pleine de la crainte du respect que je l'ai pour son personne trés-humplemanne.

LELIO.

Oui, Monsieur, je sçai que vous estes un fort honnête homme, & que vous avez eu toûjours beaucoup de respect pour ma fille. Vous commencez à me rassurer un peu, & vous pouvez vous rassurer vous-même,

LE COMTE.

Monseir, vous refuse moy à Rome si lui donne moi son fille à Paris, che l'estre pen content de ste mariache afec ein Personnage che comme vous. Montamzelle Flaminia l'estre pen cholie, l'at une crand esprit. Moi point ridicule, point chaloux : lui sera pen fache, pen fache femme. Je croye que nous frire toutes deux ein pon menachement & vous l'avez aussi beaucoup du contentemanne, pen fort du contentemanne.

LELIO.

Nous parlerons de cela tout à l'heure ; mais où est-elle Flaminia ?

SCENE VIII.

FLAMINIA, *& les Acteurs précedens.*

FLAMINIA.

O Caro Signor Padre. Je vous prie trés-humblement de ne point séparer ce que le Ciel a voulu réunir par un coup si extraordinaire. Vous vous êtes repenti de n'avoir pas conclu notre mariage à Rome ; ne vous exposez point

point à vous repentir une seconde fois. Ma sœur a trouvé par le même coup du sort, un Amant qui lui convient. Leur amour est parvenu tout d'un coup au suprême degré : en quoi il paroit encore que le Ciel les destine l'un pour l'autre. Vous connoissez sa famille : il est même déja notre allié, permettez qu'il vous fasse la réverence.

LELIO.

Un Amant dont je connois la famille & qui est déja notre allié ? Qui est donc cet homme-là ?

FLAMINIA.

Paroissez, s'il vous plaît, Monsieur le Chevalier de la Bastide.

SCENE IX.

LE CHEVALIER DE LA BASTIDE, *& les Acteurs précédens.*

LE CHEVALIER.

MOnsieur de Lelio, abregeons la cérémonie. Je suis un Gentilhomme de Provence d'une Famille des plus illustres, vous le devez sçavoir. D'une fortune plus solide que bril-

lante. Peu de cet argent qui s'en va Terres, Bastides, Châteaux, bon patrimoine. Une Compagnie à vendre. Quauque ren sur les Vaisseaux, & le reste. J'ai acquis de plus dans le service une réputation dont je suis content. C'est assez de gloire, je veux du repos.

LELIO.

Où est-ce que ceci nous mene?

LE CHEVALIER.

J'y viens. Dans le dessein de faire un établissement, il m'apparoît cette charmante blonde Mademoiselle de Silvia. Je me sens l'aimer subitement de toute ma force, & je suis son fait. Hé donc? Que reste t-il? Dites le mot, & j'épouse.

LELIO.

Un moment de patience, Monsieur. Pourquoi ne paroît-elle point Silvia?



SCENE X.

SILVIA *& les Acteurs précédens.*

SILVIA *à genoux.*

JE vous demande pardon, mon cher Pere, de la liberté que j'ai prise de faire un choix, & de l'avoir fait si vîte. Une force superieure agit en moi à laquelle je n'ai pû résister.

LELIO.

Levez-vous, on examinera vos raisons. Eh, le moyen de garder des filles en ce Pays-ci ! Nous sommes encore à deux lieües de Paris, dans un lieu séparé des Villages & presque inhabité, ou du moins je ne voyois personne, & dès qu'il y arrive des filles, les Amans y pleuvent. Que sera-ce donc au milieu de la Ville ? Voilà comme la friponne de Pasquella vous a gardées.

ARLEQUIN.

Paix ; parlez bas de crainte de l'éveiller.

LELIO.

Comment? elle n'est pas encore levée? à plus de midi.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi elle s'est levée, nous avons fait la paix ensemble en déjeunant, & elle s'est recouchée ensuite pour dormir en paix.

LELIO.

Ah la vieille yvrognesse! vraiment je ne m'étonne plus de ce que je vois & vous voilà Monsieur Pantalon, je vous avois confié mes filles, est-ce ainsi que vous deviez les garder?

PANTALON.

Mais, Monsieur, je vous les rends, ce me semble, toutes entieres.

LELIO.

Je vous avois prié de ne point donner de vin à la vieille.

PANTALON.

Il ne faut demander que des choses raisonnables. Voulez-vous que je la laisse mourir d'inanition au milieu d'un bon Cabaret.

LELIO.

Si vous vouliez l'enyvrer, il falloit au moins remplir sa place & empêcher mes filles de parler à personne.

PANTALON.

Ces Messieurs amenent ici des Dames Italiennes fort honnêtes. Ils apprennent qu'il y a d'autres Italiennes qui y logent, peut-on refuser de les laisser parler ensemble?

LELIO.

Des Dames Italiennes?

FLAMINIA.

Oui, mon Pere, la Signora Cecilia & sa Tante qui venoient au devant de nous. Tenez en voilà déja une.

LELIO.

O Ciel! est-il possible. Ceci me paroît une avanture de Comedie.

SCENE XI.

CECILIA *& les Acteurs précédens.*

CECILIA.

O Caro Signor Lelio, à force de nous chercher, à la fin nous nous trouvons.

LELIO.

Ah, Madame! J'avoue que j'ai de la peine à vous reconnoître. Vous étiez

partie belle de Rome, mais je trouv
votre beauté tellement augmentée
qu'elle me frappe d'étonnement, &
m'inspire des mouvemens, que je ne
puis & n'ose même vous exprimer.

TONTINE.

Je vous l'ai bien dit, c'est la vertu de la maison, autant que la beauté de Madame, qui inspire ces mouvemens-là. Jugez par-là de ce que peuvent sentir vos filles. Croyez-moi, pour n'avoir plus l'embarras de les garder, mariez-les avec leurs Amans. Et pour abreger les comptes que vous avez à faire avec Madame, faites-en autant l'un & l'autre.

LELIO.

Vous lisez dans mon cœur, Madame, & je souhaitterois que la même vertu put agir dans celui de la Signora Cecilia.

CECILIA.

L'effet en seroit prompt ; mais je sens, au moins déja, que je n'y ai point de répugnance. Commencez par Mesdemoiselles vos filles, & nous pourrons après songer à nous.

LELIO.

Soit, Madame. Je fais gloire de suivre vos ordres en toutes choses.

TONTINE

Non, il n'y a pas moyen de résister aux desirs que ce lieu inspire, & je sens que je pourrai bien quelque jour m'y marier aussi. Mais à propos, il est temps de dîner, allons tous à table confirmer ces alliances. Monsieur Pantalon la matelotte est elle prete ?

PANTALON.

Elle le sera dans un quart d'heure au plûtard.

TONTINE.

Hé bien, en attendant, je vais vous servir un plat de mon métier.

CECILIA.

Vous nous ferez plaisir Mademoiselle.

TONTINE.

Mais à condition que vous m'aiderez.

CECILIA.

Volontiers.

TONTINE.

Chantons un Prologue impromptu à l'Italienne que nous nommerons *les Matelottes du Port à l'Anglois*. Nous voilà sur les bords de la Seine, vous en serez une Nymphe & moi une autre.

CECILIA.

Vous ne vous piquez pas apparem-

ment de donner du nouveau, car cela ressemblera au Prologue de Camille.

TONTINE.

Vous voulez dire au Prologue d'Alceste?

CECILIA.

Non, à celui de Camille où la Nymphe de la Seine paroît dans les Thuilleries.

TONTINE.

Eh oui, tout juste, cela est de même dans celui d'Alceste.

CECILIA.

Tant pis, ce seroit trop que de faire trois fois la Nymphe de la Seine le sujet d'un Prologue.

TONTINE.

Il est vrai qu'elle a déja paru deux fois dans les Thuilleries. Mais nous la dépaïsons en l'amenant au Port à-l'Anglois, & de plus quand nous déroberions un peu pour abonir notre ouvrage, c'est assez la mode, on doit nous le passer.

CECILIA.

Duquel allez vous dérober, du plus nouveau ou du meilleur.

TONTINE.

Dérobeons de celui de Camille, il est moins connu, on ne s'en souvient presque

presque pas ; allons, je vais commencer par-là. Vous qui avez la voix legere, vous chanterez des petits volez, & tous les airs en broderie ; car pour moi vous sçavez que je suis enrhumée.

FLAMINIA.

Mais, Madame, n'est ce point une excuse que votre rhume.

TONTINE.

Ah, Madame, cela n'est que trop vrai. C'est un malheureux vent de coulisse qui me l'a causé. Il n'y a point de rhumes plus longs & plus obstinez que ceux-là, ni qui grossissent plus la taille d'une voix. Allons, commençons. Pendant qu'on joüera l'ouverture, je vais disposer le Ballet.

Après l'ouverture, Tontine & Cecilia s'avancent chacune une rame à la main. Tontine commence par une parodie des premiers vers de Camille. Mais l'Acteur qui fait Tontine se défiant de sa voix n'a pas osé la chanter.

TONTINE *en Nymphe de la Seine.*

CHars à vîtres de bois, ornements de mes rives :
Venez, venez, peupler ce séjour plein d'attraits :

Grisettes aux yeux doux, aux vertus f
gitives,
Moitiés d'Epoux barbons & jeunes captives
Accourés & mangés en ces lieux à grand
frais.
Brochets, Tanches & Carpes vives

Habitans de ces lieux, Phaëtons de ces
Chars,
Chantés, dansés, bûvés de toutes parts.

Des Bateliers & des Lavandieres dansent avec leurs enfans.

TONTINE.

Allons, Madame, un petit coulez.

CECILIA.

Coulés, coulés mes flots, coulés jusqu'à Paris,
Murmurés en passant aux Epouses coquettes
Les plaisirs innocens qu'on goutte en ces retraites.
N'en gazouillés rien aux Maris.
Coulés, coulés, mes flots, coulés jusqu'à Paris.

On danse.

TONTINE.

Madame, pour bien faire il nous faudroit ici un petit volez. Allons courage.

CECILIA.

Volés, volés, dans ce libre séjour,

Volés Amours, c'est pour vous un azyle :
Bacchus & la Mere d'Amour
N'y laissent point de moment inutile,
On y soupire, on y boit tour à tour.
Volés dans ce libre séjour,
Volés, Amours, c'est pour vous un azyle.

Entrée de deux Cochers yvres.

CECILIA.

Un Amant, avec ce qu'il aime,
En ces lieux fait un bon repas,
Si Comus en fait un Carême,
L'Amour en fait un Mardy gras.

TONTINE.

Pour l'Epouse jeune & gentille
Qui s'échappe & fait le plongeon,
Nous Gardons la Carpe & l'Anguille,
Maris avallez le Gougeon.

On danse.

ARLEQUIN en garçon de Cabaret,
Nous servons pour vous satisfaire,
Moitié chair & moitié poisson,
Si vous faites mauvaise chere,
Pardonnez au nouveau Garçon.

Fin de la Comédie.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneu le Garde des Sceaux, une Comédie, qui a pour Titre ; *Le Naufrage au Port-à-l'Anglois, ou les Nouvelles Débarquées* : Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. À Paris ce 24 May 1718.

CHATEAUBRUN.

APPROBATION.

LU & examiné par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux. A Paris ; le 22. Novembre 1728.

DANCHET.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LES AMANS IGNORANS,

COMEDIE.

REPRESENTÉE PAR LES Comediens Italiens de Son Altesse Royale Monseigneur LE DUC D'ORLEANS. *Et depuis nommés les Comediens Italiens du Roy.*



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS
de la Comedie.

PANTALON, noble Venitien.
MARIO, fils de Pantalon, Amant de Flaminia.
LELIO, Ami de Pantalon, Pere de Flaminia.
FATIME, Amante de Mario.
FLAMINIA, Fille de Lelio.
BERTOLDO, Jardinier, Concierge de la Maison des champs de Pantalon.
ARGENTINE, seconde femme de Bertoldo.
NINA, Fille aînée de Bertoldo, Amante d'Arlequin.
GIANETTA, Fille cadette de Bertoldo.
ARLEQUIN, Chevrier dans le Village, fils de Braccolino, Laboureur, mais qui ne paroît pas.
VIOLETTE, Femme de Trivelin, Barbier du Village.
TRIVELIN, Mari de Violette.
BALORDINO, Nourrissier de Flaminia, Tabellion d'un Village prochain.
BARBANERA, Corsaire Turc.
Trouppe de Vendangeurs & de Vendangeuses.
Trouppe de Soldats Turcs.
Un Traiteur & ses Gens, Garçons d'Office, de Cuisine, Servantes & Marmittons.

La Scene est dans la Maison de Campagne de Pantalon, près de Ravenne.



LES AMANS IGNORANS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN *seul.*

IL s'agit donc de rendre cette lettre à une nouvelle habitante de ce Village, que je vois assez souvent le matin prendre le frais sous ces arbres. Mais je commence à m'ennuïer ! Il y a long-temps que je rôde ici autour sans la voir ; je ne sçai pourquoi ! Car, à la Campagne en Italie, les Femmes ont la clef des champs : ce n'est pas comme dans les Villes, où elles sont enfermées à la serrure & au cadenat.

Il eſt vrai pourtant que celle-ci eſt ſous garde d'un vieux païſan qui a encore une femme jeune & jolie à garder pour ſon propre compte ; cela le rend jaloux & de mi : mais par bonheur il eſt aujourd'hui dans l'embarras des vendanges, & ſa femme eſt d'intelligence avec moi, j'eſpere que je viendrai à bout de mon entrepriſe. Ah ! voici venir juſtement notre Argus. Maledeſta ſia la beſtia.

SCENE II.

BERTOLDO, TRIVELIN.

TRIVELIN.

TRès-humble ſerviteur au Seigneur Bertoldo ; très - digne Jardinier & Concierge du Seigneur Pantalon, & le cerveau ſans contredit le plus ſolide qui ſoit dans le territoire de Ravenne.

BERTOLDO.

Ah ! vous êtes trop courtois, Bondi al ſignor Trivelin, l'unique Medecin & le plus habile qui ſoit dans le Village.

TRIVELIN.

L'unique & le plus habile : on ne peut pas mieux conclure. Comment va votre ſanté ?

BERTOLDO.

Eh ! ne ſçavez-vous pas cela mieux que moi ? tenez, voyez.

TRIVELIN.

Voilà un ciſtolé-diaſtolé qui fait fort bien ſon devoir. Et la Signora Argentina ſa femme, comment ſe porte-t-elle ?

BERTOLDO.

Fort bien, fort bien. Ne vous mettez point tant en peine de la Ciſtola di mia Moglie.

TRIVELIN.

Signor Bertoldo, vous reſſemblez à ma femme, vous êtes de complexion un peu jalouſe.

BERTOLDO.

Votre femme n'a peut-être pas tort.

TRIVELIN.

Dites-moi du moins des nouvelles de la ſanté de Nina votre fille aînée qui eſt ſi jolie.

BERTOLDO.

Elle ſe porte à merveille.

TRIVELIN.

Son eſprit ne commence-t-il point à s'éveiller un peu ?

BERTOLDO.

L'Eſprit d'une fille ne s'éveille toûjours que trop.

TRIVELIN.

A propos, on m'a dit que la Signora

Fatima étoit indiſpoſée.

BERTOLDO.

Qui eſt la Signora Fatima ?

TRIVELIN.

Hélas ! cette fille moitié italienne & moitié turque, que l'on vous a envoyée de Veniſe depuis quelque tems.

BERTOLDO.

Qui vous a dit cela ?

TRIVELIN.

Vous-même. Ne vous ſouvenez-vous pas que l'autre jour en bûvant, vous me contâtes ſon hiſtoire ?

BERTOLDO.

Moi ?

TRIVELIN.

Vous-même. A telles enſeignes que vous me dîtes qu'elle avoit été enlevée ſur nos Côtes à l'âge de cinq ans, par le Corſaire Barbanera, qui trouva dès lors que ſa beauté promettoit beaucoup : Que ce Corſaire l'avoit fait élever à Alger auprès d'une Eſclave françoiſe enlevée comme elle, dont il avoit fait ſa femme favorite. Que l'Italienne devenuë grande, il l'envoyoit à Conſtantinople par preſent au Grand-Seigneur. Que le Capitaine Mario, fils de Pantalon s'étant emparé du Vaiſſeau qui la portoit, en étoit devenu éperdument amoureux. Qu'il l'avoit fait conduire à Veniſe en ſecret, & la cachoit à ſon pere dans le deſſein de l'épouſer.

BERTOLDO.

Moi, je vous ai dit cela ? je ne m'en souviens point

TRIVELIN.

Voilà comme souvent on oublie ce qui est échappé entre deux traiteaux.

BERTOLDO.

Mais, comment vous l'aurois-je dit, je n'en sçai pas tant moi-même ?

TRIVELIN.

Eh ! ne sçavez-vous pas ce que dit le grand Hippocrate, que le vin fait dire ce que l'on sçait & ce que l'on ne sçait pas ?

BERTOLDO.

Cela est merveilleux !

TRIVELIN.

Vous sçavez bien du moins que le Seigneur Pantalon a découvert le mystere ; & qu'ayant fait enlever en secret la fille, il vous l'a envoyée pour la faire travailler au Jardin, & lui faire bien rissoler le teint au Soleil, afin d'en dégouter son fils, en cas qu'il l'a retrouve.

BERTOLDO.

Pour cela, je ne l'ai dit qu'à ma femme, & c'est d'elle que vous le sçavez. Corpodel diavolo, je lui romperai les bras, si je la vois jamais vous parler.

TRIVELIN.

Doucement, Seigneur Bertoldo, point de jalousie. Je n'ai point vû votre femme depuis la derniere fois que je l'ai saignée ;

mais puisque cette matiere vous déplaît, parlons d'autre chose : comment va la vendange ?

BERTOLDO.

Oh ! je n'ai pas le tems de jaser. J'attens aujourd'hui le sieur Pantalon, & je vais chercher des tonneaux dont j'ai besoin.

SCENE III.

FATIME, TRIVELIN.

TRIVELIN.

BOn, pendant qu'il est embarrassé je pourrai trouver quelque moment favorable pour servir le Seigneur Mario, & pour voir Argentine. Ah ! voici justement notre demie Sultane.

FATIME.

Je suis partie d'Alger pour devenir Sultane à Constantinople, & me voilà Païsanne dans un Village d'Italie, mais aussi j'en suis partie pour devenir esclave à jamais, & me voilà libre pour toujours. Fortune, je t'en rends graces : laisse-moi ma liberté, c'est tout ce que je te demande.

TRIVELIN.

Salamalec à la bellissima Sultana la Signora Fatima.

FATIME.

Timichiamar Sultana ? ti fabir mio nome ? chi ftar ti ?

TRIVELIN

Madame, on me nomme Trivelin. Je fuis un Barbier gafcon, tranfplanté dans un village d'Italie; & m'y voilà de plus devenu Medecin, Chirurgien & Apoticaire, pour vous rendre mes tres humbles fervices.

FATIME.

Che voler di mi.

TRIVELIN.

Comme ma profeffion m'engage à foulager les infirmitez humaines, je cherche du fecours pour un malade à l'agonie qui eft chez moi. Je ne puis lui en trouver qu'auprès de vous. Ce papier vous inftruira de fa maladie.

FATIME *lit un billet.*

Quoy! le Seigneur Mario eft ici ? & depuis quand ?

TRIVELIN.

D'hier au foir.

FATIME.

Par qui a-t-il pû fçavoir que j'y étois ?

TRIVELIN.

Par moi, Mademoifelle, qui ai appris vos avantures par la femme de Bertoldo ma bonne amie, & nous avons elle & moi tout le zele poffible à vous fervir.

FATIME.

Vous avez crû tous deux m'obliger, je vous en remercie ; mais vous avez fait tout le contraire.

TRIVELIN.

Quoi ! Mademoiselle, vous haïriez un Cavalier du merite de Mario, & à qui vous avez tant d'obligation ?

FATIME.

Tu me parois homme d'esprit, & attaché à mes interêts. Je veux bien t'ouvrir mon cœur, & te marquer de la confiance pour meriter déja par-là que tu employes ton adresse à me défaire de lui.

TRIVELIN,

Vous pouvez, Mademoiselle, me compter tout à vous.

FATIME.

Non, je ne suis pas assez ingrate pour haïr Mario. Il m'a tirée d'esclavage. Il a même eu la generosité de ne me point ôter les pierreries dont on m'avoit ornée pour plaire au Grand-Seigneur : Il est riche & de qualité : Il m'aime & veut m'épouser, moi qui n'étois qu'une esclave, & qui ne suis peut-être que la fille d'un Païsan. Qu'arriveroit-il de cela ? Qu'au lieu d'être Esclave à Constantinople, je la serois à Venise. Quinze ans passez dans l'esclavage m'ont renduë la liberté si chere, que j'y sacrifierai tout, & même jusqu'à l'amour. Car je ne le nie point,

j'aime Mario, & s'il n'étoit qu'un Païsan, je l'adorerois ; mais je ſçai la contrainte où l'on tient les Femmes à Veniſe. Ce Pais-ci me plaît : tout y reſpire la joie & la liberté : j'ai de quoi mettre un Païſan à ſon aiſe en vendant mes bijoux, & je ſuis perſuadée que pour être heureuſe, je ne dois me marier qu'en bonne & franche païſannerie.

TRIVELIN.

Ce que vous dites, Mademoiſelle, eſt de fort bon ſens, mais il me ſemble qu'un amour auſſi genereux que celui de Mario mérite plus de pitié.

FATIME.

Le mien eſt-il moins genereux ? Si Mario m'offre ſa fortune n'eſt-ce pas lui en rendre autant que de la refuſer de lui, pour ne pas déranger la ſienne en le broüillant avec ſon Pere, & pour lui épargner le repentir d'avoir épouſé une Eſclave, une Païſanne. Que ſçai-je moi, qui je ſuis ?

TRIVELIN.

Qui que vous ſoyez, Mademoiſelle, croyez-moi, vous n'êtes point née pour un Païſan ; il vous faut un Epoux qui ait plus de délicateſſe.

FATIME.

Je m'étourdis là-deſſus encore en ſa faveur : d'ailleurs, j'ai été élevée dans un Païs où l'on ſe paſſe à merveille de délicateſſe, de galanterie, & de beaux ſenti-

mens, & de tous les colifichets de l'amour: on ne s'y arrête point à la ſuperficie.

TRIVELIN.

Eh ! Quel eſt l'amour que l'on connoît en Turquie & dans tout le Levant.

FATIME.

Le même qu'en ce Païs-ci. Oüi, ſi l'on y prenoit garde de près, il ſe trouveroit qu'en tout païs on aime à la Turque, c'eſt-à-dire pour l'amour de ſoi ſeulement : mais dans notre Europe, on a trouvé l'art de le diſſimuler, & de faire croire à une belle, par de jolis mots, par une ſoûmiſſion apparente, par une attention continuelle à la flatter, qu'on n'a pour but que de la rendre heureuſe ; mais je ne donne point dans ces panneaux-là.

TRIVELIN.

Quel plaiſir eſperez-vous avec un mari ſans eſprit.

FATIME.

En prendre un qui en ait trop, c'eſt ſe mettre au jeu avec un Joueur plus habile que ſoi, on en eſt toûjours la dupe. Je veux donc en choiſir un à ma fantaiſie, qui ſoit mon égal, à qui je n'aïe point trop d'obligation, de crainte qu'il ne ſe croie en droit de negliger ſes devoirs : en un mot avec qui on puiſſe être ſage.

TRIVELIN.

Il n'y a rien à dire à cela : chacun a ſon

goût, & je trouve le vôtre excellent.

FATIME.

Trivelin, vive un Amant qui ait de l'esprit & un mari qui n'en ait gueres.

TRIVELIN.

On ne peut pas mieux entendre ses interêts, mais que deviendra le pauvre Mario ? vous l'allez mettre au desespoir.

FATIME.

Non, je flatterai sa passion autant que je pourrai : mais si tu cherches son avantage & le mien ; tu l'as fait venir ici, trouve les moyens de le renvoïer.

TRIVELIN.

Faites-lui du moins un mot de réponse.

FATIME.

Tout-à-l'heure. Mais il est bon qu'on ne te voïe point ici trop souvent, car, je sçai d'Argentine que son mari est jaloux de toi.

TRIVELIN.

Cela est vrai, & Violette ma femme est aussi très-jalouse, & un peu diablesse, elle m'observe par tout. Je veux me servir d'Arlequin qui vous connoît, pour porter vos lettres. Il peut approcher de vous sans consequence. Je vais le chercher : & vous le trouverez ici.

FATIME.

Et moi je vais écrire ma lettre.

SCENE IV.

TRIVELIN *seul.*

EXaminons un peu nos interêts. Si Mario épouse Fatime, il l'emmenera pour toûjours à Venise ; & si Pantaleon découvre que j'ai servi son fils dans cette affaire, c'est un homme riche & vindicatif ; si, cela ne vaut rien. Si au contraire elle épousoit ici quelque Païsan, voilà une pratique de plus pour moi dans le Village. Une poulette égrillarde & capricieuse, qui cherche un mari bête : que sçait-on si l'on n'en pourroit point croquer pied ou aîle ? Oüi, un Païsan est mieux son fait & le mien. Allons chercher Arlequin de ce pas. Ah ! le voila.

SCENE V.

ARLEQUIN *arrive en rêvant*, TRIVELIN.

TRIVELIN.

SI Arlequin vouloit me rendre un service je n'en serois pas ingrat, mot ! Si Arlequin vouloit m'apporter au logis

une lettre que va lui donner la Signora Fatima, je lui donnerois quelque chose de bon! Il est sourd, mais je vais, je crois, l'en guerir. Je lui donnerois un beau ruban pour en faire present à Nina sa bonne amie.

ARLEQUIN.

Che cosa si dice di Nina? dové Nina dové.

TRIVELIN.

Ah, ah! le nom de Nina te réveille, tu l'attends ici je gage?

ARLEQUIN.

Signor si.

TRIVELIN.

Or ça, la Signora Fatima va venir ici te donner une lettre que tu m'apporteras, & je te donnerai de quoi faire demain à la foire un joli present à Nina; m'entends-tu?

ARLEQUIN.

A Nina?

TRIVELIN.

Oüi.

ARLEQUIN.

Un present?

TRIVELIN.

Oüi, un present qui la rendra encore plus belle.

ARLEQUIN.

La Signora Fatima me donnera le present?

TRIVELIN.

Non, elle te donnera une lettre que tu m'apporteras, & je te donnerai le present, moi, que tu donneras à Nina.

ARLEQUIN.

Oüi, je donnerai la lettre à Nina.

TRIVELIN.

Eh non ; je vois bien que tu n'entends que Nina dans tout ceci. Demeure ici seulement, la Signora Fatima y va venir qui t'expliquera le reste.

ARLEQUIN.

Oüi, j'attendrai ici Nina, car elle m'a promis d'y venir.

TRIVELIN.

A dieu : reste là, cela suffit.

SCENE VI.

ARLEQUIN *seul.*

O Nina, Nina mia cara, tu ne viens point, & je t'attends ! Où est tu ? que fais tu ? dépêche-toi donc de venir ? car je m'ennuïe ; & il n'y a rien qui cause plus d'ennui que de s'ennuïer. Comment ferai-je pour m'amuser en l'attendant ? Cherchons quelque chose qui m'occupe : Fouillons nos poches (*il en tire une rappe & du tabac.*) Ah, bon, voici avec quoi nos Dames s'amu-

ſent à preſent, comme nos meres faiſoient avec des quenouilles, mais le tabac n'y fait rien, je m'ennuïe toûjours. Ne trouverai-je point quelque autre ſecret de tuer le tems (*il tire un bilboquet & en joue.*) Voici qui vaudra peut-être mieux ; mais non, cela n'eſt bon qu'à amuſer des petits Maîtres, encore à la fin s'en ſont-ils laſſez. N'y a-t-il point ici qnelqu'un qui voulût jouer avec moi une partie de biribi ? Non, perſonne ne répond. Nina vient donc. Euh? Non, je me trompe, elle ne viendra point. Ah! malheureux que je ſuis, je meurs d'impatience. Je ſuis mort. Me voilà enterré.

Il ſe couche & fait le mort.

SCENE VII.

NINA, ARLEQUIN.

NINA.

ARlequino mio?

ARLEQUIN.

J'entends une voix qui me reſſuſcite. ô Nina mia cara eccoti ?

NINA.

Oüi me voilà, me voilà, tiens, me vois-tu ?

ARLEQUIN.

Oüi, je te vois, & je crains encore de me tromper. Eſt-tu Nina, aſſûrement?

NINA.

Il me ſemble que oüi.

ARLEQUIN.

Je crois que tu as raiſon. Vient donc que je t'embraſſe, que je te mange, que je t'avalle, quê je t'engloutiſſe.

NINA.

Bellement donc; point de folies : je ſommes dans le village, au moins; je ne ſommes pas aux champs.

ARLEQUIN.

Dans le village? Eh qu'importe?

NINA.

Si fait vrayment, ça importe, glia ici tout plein de controlleux.

ARLEQUIN.

Mais quand je rions enſemble par bonne amiquié gnia rien à controller, ça ne fait mal à perſonne



SCENE VIII.

ARLEQUIN, NINA, FATIME *à part qui les écoute.*

NINA.

C'Eſt ce qu'il me ſemble itou ; & ſi pourtant on ne trouve pas bon que les filles batifollent avec les garçons, à cauſe qu'on dit que l'honneur ne veut pas le permettre.

FATIME *à part.*

Voici une converſation qui doit être curieuſe ; écoutons.

ARLEQUIN.

L'honneur ! l'honneur ! l'honneur eſt une beſte ; car puiſque j'ai de l'amiquié pour toi, la raiſon veut que tu en aïe pour moi ; & la raiſon eſt plus raiſonnable que l'honneur.

NINA.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Je n'entens parler que de ſthonneur : qui eſt-il donc l'honneur ? apprens-le moi.

NINA.

Eh mais, je te le demande à toi-même.

ARLEQUIN.

Mais tu as plus d'eſprit que moi, car tu

sçais lire, & je ne le sçais pas moi, c'est à toi à me dire qui est l'honneur.

NINA.

Je n'en sçais pourtant rien. Mon Pere me vient par fois me sarmoner sur sthonneur. Il ne fait que me dire que je le garde, que je le garde, & il ne me dit point ce que c'est. Le moïen de le garder ?

ARLEQUIN.

Ton Pere a tort ; mais par curiosité, raisonnons un peu là-dessus. Il me souvient que ma grande-mere me disoit que l'honneur étoit une chose plus précieuse que l'or, les diamans, les passemens de soye ; si cela est, ce n'est donc pas affaire à nous autres Païsans d'avoir de l'honneur; il y auroit trop de vanité.

NINA.

Oh, je nous passerons bien de ste braverie-la

ARLEQUIN.

Et toi, qu'est-ce que tu sçais de l'honneur?

NINA.

Tout ce que j'en sçais, c'est qu'il faut que ce soit quelque chose de bien sémillant, car ma mere me disoit que quand elle étoit fille, son honneur lui faisoit plus de peine à garder que ses moutons. Oh je n'ai pas tant d'esprit que ma mere, je le perdrois.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, & moi aussi peut-être,

c'eſt pourquoi ne nous embarraſſons point de cela. Mais, Cara Nina, laiſſe-moi prendre ſeulement un petit baiſer, ſur le petit bout de tes doigts.

NINA.

Dépêche-toi donc ?

ARLEQUIN

mettant ſa main ſur ſa poitrine.

Toc, toc, toc ; ouais, glia là queuque choſe que je n'entens pas. Quand ta main me donne un soufflet ou un coup de poing, je n'en ſens rien, ça ne me fait point de mal, & quand je la baiſe ça me donne la fiévre.

NINA.

La fiévre ?

ARLEQUIN.

Oui, je ſens une certaine chaleur, un feu qui ſe promene dans ma poitrine ; & puis j'ai des envies comme un malade : quand je baiſe ta main droite, j'ai envie de baiſer l'autre. Et puis il me prend encore je ne ſçai combien d'envies.

NINA.

Eh bien ! tien, queuſi queumi : quand tu me prends la main, je ſens itou que ça me fait trimouſſer le cœur, & pis m'eſt avis que tout le corps me fourmille, tantia que ça me rend toute je ne ſçai comment.

ARLEQUIN.

Ste maladie-là eſt bouffonne.

NINA.

Oui elle eſt drôle, mais je crois que c'eſt toi qui me l'as donnée, car je ne ſens point cela avec les autres, gnia qu'avec toi que ça me prend

ARLEQUIN.

Mais Cara Nina, je te demande pardon, elle vient de toi; car quand je touche ſeulement ton fichu, auſſi-tôt, toc, toc.

NINA.

Eſt-il poſſible? eh bien, malgré ça je ne laiſſe pas d'être bien aiſe quand je te vois.

ARLEQUIN.

Et moi, j'aime mieux te voir qu'un plat de macarons.

NINA.

A cauſe de quoi?

ARLEQUIN.

A cauſe que tu as une certaine petite mine qui donne plus d'apetit; & au-deſſous de ſte petite mine, un petit col tout rond qui ragoûte davantage; & au-deſſous de ce petit col tout rond, de certaines drôleries encore toutes rondes qui.... & toi, quand tu me vois, pourquoi eſt-ce que ça te fait plaiſir.

NINA.

A cauſe que tu nas point tout ce que tu dis là que j'ai.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

NINA.

Cela veut dire, à cauſe que tu n'es pas une fille; car tient pour moi l'amiquié d'une fille n'eſt que de la piquette, ça ne ſent rien; mais quand je ſommes enſemble ſur le gaſon à jouer à de petits jeux, je ſuis ſi contente, ſi contente... & ſi nianmoins...

ARLEQUIN.

Nianmoins?

NINA.

Nianmoins je deviens par fois mélancolique. Je ne ſçais à la fin quel jeu il me faudroit.

ARLEQUIN.

Eh bien, quand les petits jeux t'ennuïent tu n'as qu'à dire, je te ferai de petits contes; nous parlerons de choſes & d'autres.

NINA.

Tu as beau me parler, queuque fois tout le long de la journée, le ſoir il me ſemble que tu ne m'as pas encore tout dit.

ARLEQUIN.

Mais dame, je dis ce que je ſçais, & comme je n'ai gueres d'eſprit, je ſens que je ne ſçais pas encore tout.

NINA.

C'eſt ce qui me ſemble auſſi. Mais toi, quand tu es auprès de moi, es-tu toûjours content? toûjours?

ARLEQUIN.

Gnia que quand ſte fievre me prend, je

voudrois avoir queuque remede pour la faire passer.

NINA.

Je m'en doutois bien. Mais d'où vient que la bonne amiquié que je nous portons nous tourmente comme ça par fois ? ça me tracasse l'esprit.

ARLEQUIN.

Oui, glia là queuque anguille sous roche.

NINA.

N'est-ce point qu'on nous auroit jetté queuque sort ? car on dit qu'il y a de méchants Bergers qui font comme ça de la sorcellerie.

ARLEQUIN.

Ohime ! tu me fais peur de la sorcellerie!

FATIME *à part.*

Est-il possible qu'à leur âge on conserve encore tant d'ignorance ?

ARLEQUIN *tremblant.*

Aïuto ! Madame je vous demande pardon, je vous prenois pour une sorciere.

NINA.

Vous m'avez itou fait souleur.

FATIME.

Remettez-vous, mes enfans. Non, vous n'êtes point ensorcelez : Il y a long-tems que je vous ecoute, j'ai entendu toute votre maladie. Là, consolez-vous, j'ai des secrets pour vous en delivrer.

NINA.

NINA.

Mais Madame, comment appelle-t-on ſte maladie là, s'il vous plaît ?

FATIME.

Je vais vous l'apprendre, mais ne vous en vantez pas. Votre maladie eſt ce qu'on appelle de l'amour.

NINA.

De l'amour ;

ARLEQUIN.

Ohime, de l'amour ;

NINA.

Qu'es-ce donc que de l'amour ;

FATIME.

L'amour eſt une maladie de l'âme qui fait la ſanté du corps, qui rend le tein plus vif, les yeux plus doux & plus brillants ; le ſang plus fluide, qui adoucit l'âcreté des humeurs, & ranimant les eſprits, répand en nous une force toute nouvelle.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai, quelquefois il me ſemble que je ſuis tout autre.

FATIME.

Cette maladie nous prend ordinairement dans la jeuneſſe, comme la rougeolle ou la petite verole, avec cette difference que l'on peut échapper de celles-ci toute ſa vie, mais que la premiere n'a jamais épargné perſonne.

NINA.

Ce n'est donc pas notre faute si je l'avons?

ARLEQUIN.

Certo. Et ce mal-là vous a-t'il pris ;

FATIME.

S'il ne m'a pris je l'attends ; car il vient plutôt ou plus tard ; selon la difference des temperamens.

NINA.

Glia déja long-tems que ça nous tient, il faut que j'aïons le temperamment hatif.

FATIME.

Tant mieux pour vous. L'amour, est une colique du cœur qui le gonfle, & lui donne des tranchées qui envoïe une fiévre à l'imagination, avec des transports au cerveau ; qui répand des éblouïssemens sur la vûë & fait voir un objet tout autrement que les autres ne le voïent. Mais je n'ai pas le temps de vous expliquer cela tout du long, ni vous de l'entendre ; car toi Nina, ta mere m'envoye te dire de lui aller parler. Va vîte, & revient ici, nous y raisonnerons du reste, je t'y attens.

NINA.

Ah, Madame, je vous en prie, car il me semble qu'à en parler seulement, cela me soulage.

FATIME.

Va, va, je te guerirai.

NINA.

Ho ! mais, Madame, je ne veux pas être guerie tout à fait au moins.

ꝯꝯꝯꝯꝯꝯꝯꝯꝯꝯꝯꝯꝯꝯ

SCENE IX.

FATIME, ARLEQUIN.

FATIME.

JE vois qu'elle aime sa maladie ; elle n'est pas si bête que je pensois. Pour Arlequin, je vais le soulager le premier; mais il faut qu'il me rende un service auparavant.

ARLEQUIN.

Si vous avez des secrets pour cela, je ferai tout ce que vous voudrez.

FATIME.

Pour te prouver que j'en ai, & de bons, c'est que je vais toute à l'heure en faire l'épreuve à tes yeux sur un homme qui a la même maladie que toi.

ARLEQUIN.

Qui est donc ce malade-là ?

FATIME.

Le Capitaine Mario, fils du Seigneur Pantalon. Tu le connois, je crois ?

ARLEQUIN.

Ho tant. Il est venu ici plusieurs fois en vendanges. Mais comment allez-vous faire?

FATIME.

Apprend d'abord que deux Amants. . . . .

ARLEQUIN.

Deux Amants! quels animaux sont-ce-là?

FATIME.

On appelle Amant & Amante les persones qui ont de l'amour.

ARLEQUIN.

Comment, je suis donc un Amant moi?

FATIME.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Cela est drôle, moi, un Amant! je n'aurois jamais crû cela.

FATIME.

Apprend, dis-je, qu'un Amant & une Amante soulagent leur amour par mille innocens moïens. Par exemple: ils s'envoïent des lettres l'un à l'autre.

ARLEQUIN.

Des lettres!

FATIME.

Et dans ces lettres, ils se donnent quelquefois des rendez vous.

ARLEQUIN.

Des rendez-vous . . . Oui j'entends.

Il compte sur ses doigts.

FATIME.

Et dans ces Lettres, ou ces rendez-vous, ils se soulagent encore en expliquant leurs sentimens.

ARLEQUIN.

Des ſentimens.

FATIME.

Quelquefois même en ſe querellant pour ſe racommoder enſuite ; & ces racommodemens-là ſont ſur-tout d'un grand ſecours.

ARLEQUIN.

Des racommodemens.

FATIME.

Oui, car dans ces racommodemens la tendreſſe redouble, on ſe lance des regards paſſionnez, on pouſſe des ſoûpirs ; une Amante même, pour ſigner la paix, y peut accorder quelques petites faveurs honnêtes.

ARLEQUIN.

Ho que d'ingrediens ! des regards, des ſoûpirs, des faveurs honnêtes.

FATIME.

Bon! il y en a bien d'autres. Je t'inſtruis de tout petit à petit.

ARLEQUIN.

Bon bon. Ah quelle joïe!

FATIME.

Tien, porte cette lettre chez Trivelin au Seigneur Mario, & obſerve bien l'effet qu'elle produira en lui. Tu lui verras baiſer la lettre avec des tranſports de joïe. . .

ARLEQUIN.

Baiſer la lettre, cela ſoulage encore?

FATIME.

On ne peut pas plus. Tu lui diras ensuite qu'il vienne ici me trouver, c'est ce qu'on appelle un rendez-vous.

ARLEQUIN.

Un rendez-vous !

FATIME.

Oui. Il y viendra déguisé en Païsan, de peur d'être connû. Le mistere même fait plaisir.

ARLEQUIN.

Le mistere encore ?

FATIME.

Oui. Tu le suivras de loin, & par ce qui se passera dans le rendez-vous, tu verras combien il sera soulagé. Va vîte.

SCENE X.

FATIME, TRIVELIN *un peu aprés.*

FATIME.

OUI, leur passion est aussi touchante, que leur ignorance est prodigieuse, & je suis jalouse du bonheur de Nina, de posseder un cœur aussi neuf que celui d'Arlequin. Voilà justement comme je voudrois un mari. Aurois-je bien le cœur de rompre une union si parfaite & si innocente ! Je

m'apperçois que je suis encore un peu Turque. Qu'y faire ? j'ai été élevée chez un Corsaire, c'est un tour du métier.

TRIVELIN.

Je viens sçavoir, Mademoiselle, si vous avez trouvé Arlequin.

FATIME.

Oui il est allé chez toi. Dis-moi je te prie de qui est-il fils, Arlequin ?

TRIVELIN.

Il est fils de Braccolino, le plus riche Laboureur du Village, mais aussi le plus avare ; puisque par ménage, il fait garder les Chèvres à son fils.

FATIME.

Je vais t'étonner. Je ne sçais si je n'ai point envie d'en faire mon mari.

TRIVELIN.

Votre Mari !

FATIME.

C'est un caprice, il est vrai, & j'avouë de bonne foi que j'y suis un peu sujette. Je trouve pourtant celui-ci fondé sur de bonnes raisons.

TRIVELIN.

Je m'en rapporte bien à vous.

FATIME.

Sçais-tu qu'il aime Nina, & qu'ils ignorent tous deux ce que c'est que d'aimer ?

TRIVELIN.

Oui, je m'en suis apperçû, & cela res-

semble assez à un vieux Roman que je lisois l'autre jour de Daphnis & de Chloë.

FATIME.

Je veux me servir de leur ignorance même pour m'emparer d'Arlequin, & il faut que tu m'aides.

TRIVELIN.

Vous aurez de la peine à lui arracher du cœur une premiere passion.

FATIME.

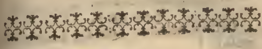
Bagatelles; quand elle est du caractere de la leur, qui est moins un effet de l'estime qu'un besoin du cœur qu'a fait naître l'âge auquel tous les objets nous affectent; si je puis le toucher comme un autre, l'habitude fera le reste; il m'aimera.

TRIVELIN.

Si vous le croïez ainsi, le succès de l'affaire ne tient à rien, car je viens d'apprendre que Pantalon arrive incessamment. Il va par sa présence vous délivrer de celle de son Fils, il est Seigneur du Village, & maître de faire réussir vos desseins. Je vais au devant de lui pour l'en informer, & par-là le combler de joïe.

FATIME.

Voici Nina qui revient; je veux pour me divertir, lire un peu dans son petit cœur.



SCENE XI.

NINA, FATIME.

FATIME.

HE bien Nina, pourquoi donc ne m'avez-vous pas dit plutôt votre maladie ?

NINA.

Dame c'est que j'étois honteuse d'en parler, je ne sçais pourquoi.

FATIME.

Là, là, ne craignez rien, expliquez-moi un peu ce que vous sentez ?

NINA.

Tenez ; Mademoiselle, vla comme ça fait. Quand je ne sommes pas ensemble Arlequin & moi, ça nous ennuïe, ça nous ennuïe à la mort. Je sommes si tristes, si tristes : & puis, quand je venons à nous revoir je sommes ben aises à la verité ; & si pourtant je ne le sommes pas, à cause que j'avons toûjours en vie de l'être d'avantage.

FATIME.

Mais que vous manque-t'il ?

NINA.

Eh je ne le sçavons pas ce qui nous manque, & vla justement ce qui fait que je ne

sommes pas assez ben aises.

FATIME.

Cela est fâcheux. Quel âge à bien votre maladie ?

NINA.

Je ne scai pas bonnement, car cela est venu petit à petit. Et dans le commencement ça étoit drôle, nous n'y songions presque pas, gnia que depuis un temps que ça nous tourmente.

FATIME.

Depuis quand à peu près ?

NINA.

Eh mais environ depuis le tems que mon Pere a voulu que je mettre un fichu.

FATIME.

Pourquoi donc l'a-t'il voulu, votre Pere ?

NINA.

Pour cacher ce qui me venoit-là.

FATIME.

Ha, ha, j'entends, oui, c'est à peu prés quand cela vient qu'une fille commence à sentir son cœur.

NINA.

Ca est vrai, & j'ai opinion que le cœur m'est enflé quand & quand, car je le sens mieux. Mais donc, pour revenir à ce fichû, il fait endéver Arlequin, qui ne veut pas que je le mette.

FATIME.

Comment faites-vous donc, pour con-

tenter votre Pere & votre Amant!

NINA.

Quand je ne ſuis pas devant mon Pere, je le tortille.

FATIME.

Mais vous ne ſcavez peut être pas qu'en le tortillant, vous augmentez ſa maladie.

NINA.

Helas je crois qu'oui, car il eſt toûjours à ſe tourmenter à l'entour. Diantre ſoit le fichû, je crains qu'il ne lui faſſe perdre l'eſprit, vaut mieux que je l'ôte tout à fait.

FATIME.

Ce ſera encore pis.

NINA.

Mais comment donc faire?

FATIME.

Il faut vous marier, ma fille, voilà le meilleur remede à votre maladie.

NINA.

Ho non, Mademoiſelle, je vous remercie, je ne veux point être mariée.

FATIME.

Pourquoi donc, ne voulez-vous point être mariée?

NINA.

C'eſt que le mariage ne me plaît pas.

FATIME.

Le connoiſſez vous aſſez pour en juger?

NINA.

Pas autrement. Tout ce que j'en ſçai,

c'eſt que quand les gens ſont mariez il leur vient de la famille, mais je ne ſcai où ils la prennent, queuque fois ça m'embaraſſe.

FATIME.

Ce n'eſt peut-être pas cela qui vous dégoûte du mariage ?

NINA.

Ho non, glia autre choſe.

FATIME.

He quoi à peu près.

NINA.

C'eſt que j'ai pris garde que quand ces garçons & ces filles ſont une fois dans le mariage, ils changeont d'himeur. Ils ne ſe donnont plus de coups de poing, ils ne ſe faiſont plus de niches : enfin, ils ne riont plus de ſi bon cœur qu'auparavant.

FATIME.

Vous devez juger delà qu'ils ſont ſoulagez, & que comme l'amour ne les tourmente plus tant, ils doivent être plus tranquilles.

NINA.

Je ne veux donc point du mariage, il guérit trop tôt.

FATIME.

Hé bien, eſſaïez de l'abſence, elle guérit plus lentement.

NINA.

L'abſence ; qu'eſt-ce que ſte drogue-là

FATIME.

Ce n'eſt pas une drogue, ce n'eſt qu'un regime. Ce ſeroit de ne plus voir Arlequin.

NINA.

Ah ne plus voir Arlequin! Tenez, Mademoiſelle, ce remede-là me feroit encore plutôt mourir que la maladie.

FATIME.

Hé bien, puiſque vous l'aimez mieux, mourez donc de la maladie.

NINA.

Ho je ferons ſi bien en ſorte Arlequin & moi, que je n'en mourons pas.

On appelle Nina des couliſſes

Nina, Nina.

NINA.

Adeſſo, Signora Madre. Non, je ne ſçaurois m'imaginer qu'il n'y ait point d'autres remedes que ceux-là ; vous ne me les voulez pas dire ?

On l'appelle encore.

Nina, Nina.

Vado, vado. Maledetta ſia la matrigna.



SCENE XII.

FATIME, ARLEQUIN, MARIO.

FATIME.

HOm. Voici une petite fille aſſez vive pour trouver ſans moi d'autres remedes, & qui par ignorance pourroit bien s'en ſervir. Il eſt bon d'avertir ſon Pere d'y mettre ordre.

ARLEQUIN.

Signora Fatima, vos remedes ont réuſſi, le Seigneur Mario a baiſé la Lettre cinq fois, cela lui a fait du bien. Le voici qui vient eſſaïer du miſtere, du rendez-vous, des faveurs honnêtes, & de tout le reſte, & moi je vais l'obſerver de loin.

MARIO.

Je vous retrouve enfin, ma chere Fatime, & je dois craindre d'en mourir de joïe, ſi j'en juge par le chagrin que m'a cauſé votre perte. Oui ſi l'eſpoir de vous retrouver ne m'avoit ſoûtenu, j'en ſerois mort de douleur. Mais je ne veux plus m'expoſer à un pareil danger. Suivez-moi belle Fatime, je brave tout le couroux de mon pere. Fuïons

& venez assûrer mon bonheur en des lieux où sa tirannie ne pourra s'étendre.

FATIME.

Mon cher Mario, vous avez tout le mérite qui peut rendre un homme aimable, Je suis d'ailleurs persuadée de toute votre tendresse, & pardessus tout cela, je trouve ma fortune en vous épousant, Ferois-je un grand effort, & vous donnerois-je un sûr témoignage de mon amour, en acceptant ce que vous m'offrez ? Non, je vous le prouverai mieux en surmontant le penchant que j'ai à vous suivre, & en vous donnant par là l'exemple de vaincre une passion qui vous attire le couroux de votre Pere, & vous expose au repentir. Songez à la distance infinie qu'il y a de votre sort à celui d'une Esclave. Devez-vous esperer qu'un mariage si inegal puisse être heureux.

MARIO.

Ah! cruelle que vous êtes, est-ce ainsi que vous me consolez de tout ce que j'ai souffert en vous perdant. Non, vous n'aimez point, vous conservez trop de prudence, vous vous plaisez à me poignarder, à m'assassiner par de tels sentimens.

ARLEQUIN *à part.*

Des sentimens. Voila les sentimens qui operent.

FATIME.

Hé bien vous m'y forcez, il faut vous

obeïr, il faut me sacrifier, car je vous le prédis; vous me haïrez un jour.

MARIO.

Moi, je vous haïrai ? & vous pouvez le penser, fille injuste que vous êtes ?

FATIME.

Doucement, mon cher Mario, ne faites point d'éclat, quelqu'un du Village pourroit vous reconnoître; vous gâteriez tout. Les gens du logis sont à nous, nous pourrons ici nous voir en liberté, & prendre de plus justes mesures. Ne précipitez rien de crainte de nous perdre encore une fois.

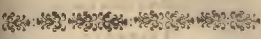
MARIO.

Ah ! ma chere Fatime, vous me rendez la vie, & je me jette à vos genoux pour vous en remercier. Achevez mon bonheur & souffrez que je prenne sur votre belle main un gage de vos promesses. Me voilà l'homme du monde le plus content, vous effacez tous mes chagrins : je suis gueri.

ARLEQUIN *à part.*

Il est gueri, il est gueri.





SCENE XIII.

TRIVELIN *& les precedens.*

FATIME & MARIO *sortent un moment après.*

TRIVELIN.

HE' vite, Seigneur Mario, ſauvez-vous, voila votre Pere qui arrive par la porte du Jardin. Il a fait ſuivre des violons pour faire danſer ſes vendangeuſes, tout le monde ſera ici dans un moment.

Fatime & Mario ſortent.

ARLEQUIN.

Il eſt gueri, courage, nous allons guerir auſſi. Le miſtere, le rendez-vous, les faveurs honnêtes, baiſer la lettre... A propos où trouverai-je une lettre ? Ha! voila Trivelin : Caro Trivelino, fa mi una corteſia. N'as-tu pas ſur toi une lettre.

TRIVELIN.

Une Lettre ?

ARLEQUIN.

Oui, une Lettre, un Billet, un Papier écrit, n'importe.

TRIVELIN.

Oui, je crois que j'ai un Billet que je viens de recevoir d'un de mes malades qui eſt conſtipé.

ARLEQUIN.

Prête-le moi par grace.

TRIVELIN.

Qu'en veux-tu faire.

ARLEQUIN.

C'est pour l'envoïer à Nina, je te la rendrai après, je te le jure. Ha ! la voila, Trivelin mon ami, porte lui la lettre toi-même je t'en prie.

SCENE XIV.

NINA, ARLEQUIN.

TRIVELIN *qui sort aussi-tôt.*

TRIVELIN *à part.*

VOici quelque nouvelle balourderie d'Arlequin qui pourra me divertir. Ouida, je vais lui rendre le billet tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Tu lui diras que c'est un rendez-vous, un rendez-vous. Aprésent faisons le mistere.

Il se cache le nez de son manteau & imite Mario qui se cachoit en entrant.

TRIVELIN.

Belle Nina voila une Lettre qu'Arlequin vous envoïe. Il vous prie de l'attendre ici.

NINA.

Une Lettre ! que veut-il que j'en fasse ?

TRIVELIN.

Je ne sçai : Il va vous l'expliquer

Trivelin sort.

NINA.

C'est je crois pour la donner à quelqu'un du logis.

Arlequin se promene misterieusement autour de Nina.

NINA.

Quelles ceremonies sont-ce là ? Que fais-tu donc ?

ARLEQUIN.

Paix, paix, je fais le mistere. C'est un rendez-vous, un rendez vous ; lis la lettre.

NINA *dit.*

Medico mio caro ; ho pigliato il remedio che m'havete mandato hier sera ; e sta mattina ho fatto una copiosa operatione.

ARLEQUIN.

Baise, baise la lettre.

NINA.

Que je baise la lettre ? si donc, m'est avis qu'elle ne sent pas si bon que la marjolaine. Mais Arlequin, es-tu devenu fou, que veulent dire tes simagrées ?

Arlequin copie burlesquement ce que Mario a dit à Fatime.

ARLEQUIN.

Je te retrouve enfin, Cara Nina, & le

plaisir de ta perte m'auroit fait mourir, si la douleur de l'esperance ne m'avoit échappé, mais je ne veux plus m'exposer à la colere du danger de la tiranhie des lieux. . . mais répons-moi donc ?

NINA.

Tu te mocques de moi ; que veux-tu que je te réponde ?

ARLEQUIN.

Ah cruelle ! Non vous ne m'aimez point, parce que la prudence & la barbarie de l'affliction qui assassine les sentimens, non vous ne m'aimez point.

NINA.

Mais Arlequin ; d'où vient ta colere ?

ARLEQUIN *à genoux.*

Ah ! belle Nina, donnez-moi la promesse du gage du baiser sur votre main blanche ; & les chagrins de mon bonheur sont effacez ; je suis gueri, oui je suis gueri. Et toi es-tu guerie ?

NINA.

Comment guerie ?

ARLEQUIN.

Le mistere, la lettre, l'opération copieuse, les sentimens ; tout cela ne t'a pas guerie de l'amour ?

NINA.

Guerie de l'amour ? vrayment non.

ARLEQUIN.

Hélas ! ni moi non plus.

Il compte par ses doigts, & dit tout haut :

Voilà pourtant tout.

NINA.

Pourquoi me demande-tu cela ?

ARLEQUIN.

Parce que ce sont des remedes pour soulager l'amour, à ce que m'avoit promis Fatime.

NINA.

Cela, des remedes pour soulager l'amour ? Cela ? Cela ? oh non ! je sens bien qu'il m'en faut d'autres.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc ?

NINA.

Ah ! voilà le Seigneur Pantalon notre Maître qui arrive.

SCENE XV.

PANTALON, BERTOLDO.

OR çà, Bertoldo, je suis content de toi, mes vendanges vont bien, j'aurai de bon vin & en abondance. J'ai appris de plus en arrivant de bonnes nouvelles sur le chapitre de Fatime ; tout cela me rend le cœur joïeux, & je veux que chacun s'en ressente. Fais venir toute la famille & toutes les filles du Village, voilà des Violons que je

vous ameine. Que l'on danse, que l'on chante, & que l'on se divertisse.

BERTOLDO.

Signora Fatima, Argentina, Nina, Ganetta, venite tutte.

SCENE XVI.

Les Personnes que Bertoldo a appellées viennent avec les Vendangeurs & les Filles du Village

On danse.

UN VENDANGEUR.

EN Vendange on boit, on rit,
On fait moisson d'allegresse,
Le cœur même s'attendrit,
On n'y voit plus de tigresse,
Au Printemps l'amour nous blesse,
En Automne il nous guerit.

UNE VENDANGEUSE.

Après les dons precieux
De Cerès & de Pomone
Vient le jus delicieux,
Qu'à son tour Baccus nous donne;
Mais l'amour seul assaisonne,
Les presens des autres Dieux.

On danse.

PANTALON.

Allons, Nina, chantez aussi une petite chanson

NINA.

Oh! Monsieur notre Maître, je sis trop honteuse.

BERTOLDO.

Allons petite fille, obeissez quand le Maître le commande.

NINA.

Mais, mon pere, je n'en sçai point

BERTOLDO.

Chantez, Baise, la chanson de Blaise

NINA.

Je n'ose.

BERTOLDO.

Si je prends des Verges.

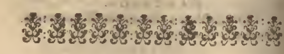
NINA.

chante en tremblant.

Baise-moi donc me disoit Blaise
Nannin, nannin, je ne sis si gniaise.
Ma mere me le défend bien,
Mais, voïez le sot Nicodeme;
La sienne ne lui défend rien.
Que ne me baisoit-il lui-même?

On danse.

Fin du premier Acte.

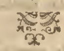


ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VIOLETTE *seule.*

TRivelin mon mari ma promis de ne plus voir Argentine la femme de Bertoldo ; mais je crains que sous pretexte de servir Mario auprès de Fatime, il ne prenne occasion de voir l'autre plus que jamais. Je ne sçai même si je n'ai point lieu d'être jalouse de Fatime, car elle me paroît bien libre & bien éveillée, & mon mari est un drôle qui aime la nouveauté, & qui ne laisse rien échaper. Je viens me cacher dans la maison d'une de mes amies pour observer ce qui se passe. Ah voilà les filles de Bertoldo qui s'avancent, je veux tacher d'en apprendre quelque chose.



SCENE

SCENE II.

NINA, GIANETTA, VIOLETTE. *à part.*

NINA.

GIanetta ?

GIANETTA.

Plaît-il ma grand-sœur.

NINA.

Es-tu bonne fille ?

GIANETTA.

Ah ! bonne, bonne comme vous.

NINA.

M'aimes-tu bien ?

GIANETTA.

Oui, quand vous ne me grondez point,

NINA.

Si tu m'aimes bien, apprens-moi donc quelque chose que je veux sçavoir de toi, & je ne te gronderai jamais.

GIANETTA.

Voïons, quoi ?

NINA.

Mon Pere & notre belle-mere parloient tout-à-l'heure en secret, & tu les entendois, car tu étois tout contre eux ; j'ai bien entendu qu'ils parloient de moi, qu'est-ce qu'ils en disoient ?

Quelque chose qui vous fera bien aise & moi aussi.

NINA.

Eh quoi encore ?

GIANETTA.

Oh je n'ose pas vous en parler, car vous allez tout redire.

NINA.

Moi ? Et qu'est-ce que j'ai tant redit ?

GIANETTA.

Vous avez dit à mon Papa que Monsieur Trivelin venoit chez nous quand il n'y étoit pas.

NINA.

Voiez le grand malheur. Pouvois-je deviner que mon pere s'en fâcheroit ? Eh bien dis-moi ce qu'ils disoient, & je n'en parlerai point en verité.

GIANETTA.

C'est que la Signora Fatima a dit à mon Papa qu'il falloit vous marier, & mon Papa & Maman ont dit qu'ils y alloient songer, à vous marier.

NINA.

A me marier ?

GIANETTA.

Oh ; oui, & tout de bon, & après cela dame, je serai la grande fille, moi.

NINA.

O Ciel ! me marier ! me marier !

GIANETTA.

Comme vous vla ébaubie ! Il ſemble que vous n'en ſoïez pas bien aiſe ?

NINA.

Le Ciel m'en garde, d'être mariée.

GIANETTA.

Ah la drôle de fille ! je crois qu'elle va pleurer de ce qui fait rire toutes les autres.

NINA.

Eh ! ſçais-tu ce que c'eſt que le mariage, innocente ?

GIANETTA.

Si je le ſçai ? oüi, oüi, je le ſçai bien.

NINA.

Eh ! où l'as tu appris ?

GIANETTA.

Où je l'ai appris ? je l'ai appris en joüant à la Madame.

NINA.

En jouant à la Madame ? Qu'eſt-ce que ce jeu-là ?

GIANETTA.

Oh dame ! C'eſt un jeu qui eſt bien joli. Tenez, voilà comme nous y joüons, avec mon frere Pierrot & mes petites Compagnes. Premierement c'eſt Pierrot qui fait le Monſieur ; & puis après : premierement, c'eſt moi qui fait la Madame. Et puis après le Monſieur fait l'amour à la Madame.

NINA.

Comment l'amour ? Tu ſçais auſſi ce que

c'est que l'amour ? Je n'en sçais rien moi.

GIANETTA.

Euh ! Que vous êtes ignorante pour une grande fille.

NINA.

Eh bien ! le Monsieur fait l'amour à la Madame, après ?

GIANETTA.

Oüi, il me fait l'amour à moi, & puis après on fait la nôce. Et puis après le Monsieur & la Madame vont dormir ensemble.

NINA.

Dormir ?

GIANETTA.

Oüi, dormir. Ne sçavez-vous pas que Maman dit que mon vieux Papa dort toûjours.

NINA.

Mais dormir ! eh bien, ensuite.

GIANETTA.

Ensuite, je deviens la Maman moi, & puis après vient la Nourrice qui donne à tetter à l'enfant.

NINA.

A l'enfant ? eh d'où est-il venu, cet enfant ?

GIANETTA.

D'où il est venu ? il est venu en dormant.

NINA.

En dormant ? mais... en dormant ! *Elle hoche la tête.*

GIANETTA.

Dame vla pourtant comme on jouë à ce jeu-là. Demandez plutôt à Pierrot mon mari ?

NINA.

A propos de mari, as-tu entendu nommer qui sera le mien ?

GIANETTA.

Ho dame non, ils disoient seulement qu'ils y vont songer.

NINA.

Giannette, ma mie Gianette, va encore écouter je te prie ?

GIANETTA.

Ho je suis lasse d'écouter, allez-y vous-même, ce sont vos affaires.

NINA.

Helas ! Ma chere petite sœur.

GIANETTA.

Non vous dis-je, on se méfieroit de moi. Tenez, allez tout doucement vous mettre tout contre la porte, pour voir si vous n'entendrez rien ; je resterai ici, & si vous n'entendez rien, j'irai moi-même &, j'entrerai.

NINA.

Attens-moi donc-là.

GIANETTA.

Oüi, oüi, allez.

SCENE III.

VIOLETTE, GIANNETTA.

GIANETTA.

ON sçauroit tôt ou tard que je lui aurois tout dit ; car elle est si bête, si bête, qu'a ne sçauroit rien taire : Et puis je serois grondée ; j'ai bien affaire de cela, moi. Encore si c'étoit moi qu'on voulut marier, ho j'écoutérois. Vertuchou.

VIOLETTE.

Bondí, Gianetta, Bongiorno.

GIANETTA.

Bondi Signora Violetta.

VIOLETTE.

Comme tu deviens grande ! tu l'es bientôt autant que ta sœur ?

GIANETTA.

Ho si je ne suis pas aussi grande qu'elle, j'en sçai bien aussi long.

VIOLETTE.

Je le crois, tu es une fine mouche. Comment se porte-t-on chez toi ?

GIANETTA.

Nous avons tous bon appetit.

VIOLETTE.

On m'avoit pourtant dit que ta Maman

Argentine étoit incommodée ?

GIANETTA.

Non, elle n'a point d'autre incommodité que mon Papa, qui la gronde toûjours.

VIOLETTE.

Pourquoi donc la gronde-t-il toûjo

GIANETTA.

Parce qu'il est vieux.

VIOLETTE.

Non, non, il y a quelqu'autre raison que tu ne dis pas,

GIANETTA.

Il ne faut pas tout dire.

VIOLETTE.

C'est parce qu'elle a quelque Amant ; dis la vérité, car aussi ne faut-il pas mentir ?

GIANETTA.

Quand on ne dit rien, on ne ment pas.

VIOLETTE.

Trivelin m'a pourtant dit qu'elle étoit malade, & qu'il l'alloit voir.

GIANETTA.

Signora Viollella. Vous avez-là un beau mouchoir.

VIOLETTA.

Il est à ton service, mais, répons-moi donc ?

GIANETTA.

C'est dommage de se moucher là dedans il vaudroit mieux en faire un fichû.

VIOLETTE.

Hé bien si tu veux m'avoüer la verité, je te le donnerai pour t'en faire un.

GIANETTA.

Il me feroit trop grand.

VIOLETTE.

Non, non, il t'iroit fort bien. Tu ferois belle avec cela ! Dis-moi où est mon mari & je te le donne.

GIANETTA.

Voïons auparavant si le fichû m'ira bien.

VIOLETTE.

Volontiers, tout à l'heure essaïons. Ah que cela te sied bien ! te voilà une grande fille. Hé bien veux-tu me dire où est Trivelin ?

GIANETTA.

Et si je vous le dis, le fichû est à moi ?

VIOLETTE.

Oüi, il est à toi.

GIANETTA.

Pour toûjours ?

VIOLETTE.

Pour toûjours.

GIANETTA.

Hé bien je vais vous le dire, mais vous ne direz point que je vous l'ai dit.

VIOLETTE.

Non jamais.

GIANETTA.

Jurez en verité.

VIOLETTE.

En verité.

GIANETTA.

Votre Mari est. . Voïons si on ne m'entend point.... (*Elle s'écarte de Violette.*) Votre Mari est dans sa Chemise. Adieu le fichû est à moi.

VIOLETTE.

Ah! la petite masque, elle m'a attrapée: Mais je vois Fatime. Observons tout.

SCENE VII.

FATIME, VIOLETE *à part.*

TRIVELIN *peu après.*

FATIME.

JE suis impatiente de sçavoir ce qu'aura fait Trivelin chez le Pere d'Arlequin où il est allé. Ha le voici qui en revient.

TRIVELIN.

Le Pere d'Arlequin est charmé de l'honneur que vous lui faites de vouloir épouser son fils. Il m'a donné son consentement avec une joïe que je ne puis vous exprimer. Mais je vous l'ai déja dit, vous n'obtiendrez pas de même celui d'Arlequin, il est trop feru de Nina, & trop bête pour n'être point obstiné.

FATIME.

C'est par sa bêtise même que je ferai réussir la chose. Voici comme : il ne sçait rien & n'a jamais vû que ses Chêvres. Il ignore aussi-bien que Nina, que ce n'est qu'en s'épousant qu'ils peuvent être heureux. Je vais l'en instruire, & sous pretexte de lui montrer ce qu'il faut faire pour se marier avec elle, je l'épouserai moi-même, & la feinte deviendra une verité. J'ai déja dit mon dessein au Seigneur Pantalon, qui a bien ri de mon adresse. Nous aurons peut-être besoin de la tienne.

TRIVELIN.

Vous devez être sûre de mon zele. mais je vous prie de faire enforte que Mario ne sçache jamais que je trempe là dedans. La trahison que je lui fais sent les coups de bâtons comme tous les Diables. Mais que ne risquerois-je point dans l'esperance de vous fixer en ce Village, & de pouvoir joüir quelquefois de la presence d'une si belle personne.

FATIME.

Je te tiendrai compte de tout ce que tu fais pour moi.

TRIVELIN.

Si en revanche vous vouliez me donner le moïen de parler un moment à Argentine.

VIOLETTE *à part.*

Ne l'ai-je pas dit.

FATIME.

Ha, ha, tu me donne-là une jolie commission.

TRIVELIN.

Mademoiselle, je vous prie de croire que je n'ai point de mauvaise intention.

VIOLETTE *en fureur.*

Allez-donc Mademoiselle, allez-lui querir Argentine. Corpodel diavolo : Si je sçavois que vous voulussiez vous en mêler je vous devisagerois.

FATIME.

Ohimé ! c'est une furie que cette femme-là. Sauvons-nous

Fatime se retire au fond du Théatre.

VIOLETTE.

Comment traître ! Comment scelerat ! tu n'es pas content de m'être infidele, tu trahis encore le Seigneur Mario ! car j'ai tout entendu, & je vais sur le champ l'informer de toutes tes fourberies.

Le reste de la Scene est en Italien & se joüe impromptu.

TRIVELIN *se jette à genoux, tâche de l'appaiser. Violette continue.*

Non, non, je veux me vanger une bonne fois de tes infidelitez, & de tous les coups que tu m'as donnez injustement. Je n'en aurai jamais une si belle occasion.

TRIVELIN *redouble ses soûmissions & Violette calme un peu sa colere sur la promesse*

que lui fait son Mari de lui être désormais fidele, si elle cache à Mario ce qu'elle sçait de la trahison.

Oüi dit-elle, je me tairai, mais tu feras bien de charier droit. Au logis, vîte que l'on m'obéïsse.

SCENE V.

FATIME *revient* & ARLEQUIN *un peu après.*

FATIME.

L'Orage est passé ; mais je crains que cette femme-là n'ait entendu quelque chose de mon dessein, & que dans la colere, elle n'en avertisse Mario. Au bout du compte, je me console, car la croiroit-il ? Le moïen de s'imaginer qu'il y ait au monde un homme aussi bête qu'Arlequin ? Mais le voici.

ARLEQUIN.

Oïbo, Signora Fatima ! Vous vous mocquez de moi avec vos remedes. Tout cela ne vaut rien, & c'est fort mal fait à vous de rire ainsi aux dépens d'un pauvre garçon qui est affligé du mal d'amour.

FATIME.

Mon cher Arlequin. Mes secrets sont

fort bons, puisqu'à tes yeux même ils ont soulagé Mario. Il faut que tu t'y sois mal pris pour t'en servir. Voions comme tu as fait ?

ARLEQUIN.

J'ai fait ponctuellement tous mes cinq doigts, & tout ce que j'ai vû faire au Seigneur Mario, & tous ces remedes-là ne font que de l'onguent miton mitaine.

FATIME.

Ho bien pour le coup je vais t'en donner un qui réussira ; car afin que tu n'y manques en rien, je me donnerai la peine de te conduire moi-même pendant toute l'operation.

ARLEQUIN

Comment appellez-vous ce remede-là ?

FATIME.

Il Matrimonio. Le Mariage.

ARLEQUIN.

Che cosé sto Matrimonio ?

FATIME.

C'est un remede, te dis-je, qui guérit à coup sûr : Mais qui en guérit bien. Demande-le à tous ceux qui l'ont éprouvé ?

ARLEQUIN.

Come si fa, sto Matrimonio ?

FATIME.

Est-il possible que tu ne connoisse pas le mariage ? N'as-tu jamais été à la nopce ?

ARLEQUIN.

A la nopce ? n'est-ce pas où l'on est

brave ? où l'on boit, où l'on mange tant & tant ? où l'on danſe aux violons ?

FATIME.

Juſtement.

ARLEQUIN.

Et puis encore le lendemain où l'on porte le broüet, & où l'on recommence à faire grand chere.

FATIME.

T'y voilà.

ARLEQUIN.

Quoi ! c'eſt la l'operation du mariage ?

FATIME.

C'en eſt une partie du moins.

ARLEQUIN.

Ho je m'accommoderai bien de cette opération : cela vaut mieux que les Lettres, les rendez-vous, les ſentimens & toute ſte bagatele.

FATIME.

Il y a encore quelques céremonies à faire avant la nopce, & c'eſt-là le plus difficile. Or comme tu as la tête un peu dure, je veux les repeter avec toi, & faire comme ſi je voulois t'épouſer.

ARLEQUIN.

Mais repeterons-nous auſſi la nopce ?

FATIME.

Oui, nous repeterons tout, & quand tu ſeras bien inſtruit tu feras le remede avec Nina.

ARLEQUIN.

Ah ! que je vous ferai obligé. Nous ferons la nopce, ce remede-là me charme. Et le lendemain ?

FATIME.

Et le lendemain. Va donc te faire brave, comme si tu voulois te marier. Je vais avertir le Seigneur Pantalon qui se divertira beaucoup à voir cette Comedie.

ARLEQUIN.

Où est-il, le Seigneur Pantalon ?

FATIME.

Il est au logis avec le Seigneur Lelio, un de ses amis, qu'il n'avoit vû depuis long-tems. Ha ! les voila qui viennent. Va dis-je t'orner pour la nopce, j'en vais faire autant.

SCENE VI.

LELIO, PANTALON, FATIME, BALORDINO.

PANTALON.

TEnez, mon ami, voila Fatime, dont je viens de vous raconter l'histoire, la plus vertueuse fille que je connoisse ; & à qui j'ai tant d'obligations.

FATIME.

Monſieur, ne parlons point de cela, ſongeons plûtôt à terminer l'affaire. Je viens de diſpoſer Arlequin à tout : Hâtons-nous d'en profiter ; car je vous déclare ma foibleſſe, je ne répondrois pas toûjours de moi. Je ſçai que je vais mettre votre fils au déſeſpoir, cela me touche, car je l'aime, mais j'aime encore plus mon devoir, & ne veux point l'obliger à s'écarter du ſien, ni à mériter votre colere.

LELIO.

Ma chere fille, vous avez raiſon. J'ai éprouvé moi-même que les mariages faits ſans le conſentement d'un Pere ſont toûjours malheureux. Etant jeune, j'épouſai en ſecret une Demoiſelle à qui il ne manquoit que du bien Mon Pere eût vent de nos amours ; & pour empêcher un mariage qu'il ne croïoit pas encore fait, m'obligea de faire un voïage au Levant. Je fûs pris dans la traverſe & conduit aux ſept Tours, d'où je ne ſuis échapé que par miracle. Je reviens en ma Patrie chercher ma femme & un enfant que j'avois d'elle, & que nous avions laiſſé en penſion chez Balordino, l'homme que vous voïez qui eſt Tabellion du prochain Village ; mais j'ai trouvé ma femme & ma fille mortes, & vous m'en voïez pleurer la perte. Voilà le ſuccés d'un mariage clandeſtin.

PAN-

PANTALON.

Seigneur Lelio, vous voila, grace au Ciel, revenu en bonne santé. Vous avez retrouvé d'ailleurs tous vos biens. Vous êtes encore assez jeune pour contracter un mariage plus heureux : consolez-vous.

LELIO.

Non, je renonce au mariage pour toute ma vie.

FATIME.

Seigneur Lelio, ne songeons plus au passé. Ma noce avec Arlequin va dissiper du moins pour un temps tous vos chagrins, vous n'aurez jamais vû telle Comedie.

BALORDINO.

Signor Lelio, par parenthese, & pour vous divertir, parlez un peu au Seigneur Pantalon de mon mariage.

LELIO.

A propos, voici le Nourrissier de ma deffunte fille qui est veuf, & voudroit se remarier. Il n'est ni fort beau ni fort jeune, comme vous voïez ; mais il est riche, il a vû Nina, & par votre faveur voudroit bien l'obtenir. Il m'a conduit ici plein de l'esperance, que je pourrois le servir auprès de vous dans son dessein.

FATIME.

Ouais, il faut toûjours des tendrons à ces vieillards.

BERTOLDO.

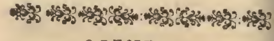
Mademoiſelle, quand l'appetit eſt aſſoupi, il faut bien quelque choſe qui le reveille.

PANTALON.

Mais Cara Fatima, voilà ce qu'il te faut. Il emmeneroit Nina dans ſon Village, Arlequin ne la verroit plus ; & tu ſerois débarraſſée d'une rivalle.

FATIME.

J'apperçois la femme de Trivelin là-bas avec Monſieur votre fils. Rentrons au logis, & ignorez qu'il ſoit ici juſqu'à ce que l'affaire ſoit faite.



SCENE VII.

MARIO, VIOLETTE.

VIOLETTE.

OUI je l'ai entendu de mes propres oreilles. Fatime, ſous pretexte d'inſtruire Arlequin des ceremonies du mariage, va l'épouſer elle-même. Braccolino y conſent, & mon traître de Mari, au lieu de vous avertir de la fourberie, tâche à la faire réuſſir, ſe flattant peut-être de mettre un jour Fatime au nombre de ſes bonnes fortunes, & le mariage ſe va faire tout à l'heure.

MARIO.

Mais cela est incroïable. Comment est-il possible qu'Arlequin ne s'aperçoive pas de la trahison ?

VIOLETTE.

Vous ne le connoissez donc gueres! c'est un innocent, une bête à qui l'on fait croire tout ce que l'on veut. Mais au moins, que mon Mari ne sçache point que je vous ai dit cela, il m'assommeroit.

MARIO.

Il mériteroit d'être roüé de coups lui-même. Si je le tenois, dans la colere où je suis, . . mais non, pour l'amour de vous je ne lui ferai rien.

VIOLETTE.

Quand vous lui donneriez pourtant quelques bastonnades pour me vanger des coups qu'il me donne tous les jours, il n'y auroit pas de mal, mais point trop fort, & seulement sur les épaules.

MARIO.

Il aura de la peine à en échapper, mais songeons au plus pressé. Je vais à mon tour profiter de l'ignorance d'Arlequin pour le dégoûter du mariage, & l'engager, si je puis à me suivre pour le garantir de la fourberie qu'on veut lui faire, & dont je l'avertirai, s'il resiste, j'ai à deux pas d'ici des gens prêts pour l'enlever.

VIOLETTE.

Le voila qu'il vient ; je me retire.

SCENE VIII.

MARIO, ARLEQUIN *orné ridiculement*.

MARIO.

COmment ! mon cher Arlequin, te voila bien beau.

ARLEQUIN.

Eſt-il vrai, me trouvez-vous beau comme cela ?

MARIO.

Beau, te dis-je, comme deffunt Narciſſe. Où vas-tu donc ſi brave ?

ARLEQUIN.

Je vais prendre une leçon de mariage.

MARIO.

Une leçon de mariage ! Que veut dire cela ?

ARLEQUIN.

Oui, me faire apprenti mari.

MARIO.

Je ne t'entends point.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne ſçavez peut-être pas que Nina & moi, nous ſommes malades.

aussi-bien que vous, d'une colique amoureuse. La Signora Fatima nous avoit donné comme à vous, des secrets pour la soulager. Chez vous ses secrets ont réüssi ; mais chez nous néant. Et elle va nous en donner un autre qui nous guerira tout a-fait.

MARIO.

Quel est-il celui qu'elle va vous donner ?

ARLEQUIN.

Il Matrimonio.

MARIO.

Oïbo ! il Matrimonio. La Signora Fatima est une fourbe qui se mocque de vous & de moi, tous ses secrets ne valent rien.

ARLEQUIN.

Mais il me semble que je vous ai vû gueri.

MARIO.

Il est vrai que d'abord je croïois l'être ; mais il n'en est rien. Au contraire je suis beaucoup plus mal qu'auparavant.

ARLEQUIN.

Helas ! & nous aussi.

MARIO.

Eh ! mon pauvre garçon, ce remede-là est le pire de tous. Il est vrai qu'il empoisonne l'amour, qu'il le tuë & l'annéantit dans le cœur ; mais c'est pour y faire naître en sa place les dégoûts ou la jalousie, qui sont des maux mille fois plus cruels.

ARLEQUIN.

Les dégoûts ! Qu'est-ce que les dégoûts ?

MARIO.

C'eſt un changement total qui ſe fait dans le cœur & dans les yeux d'un mari. Par exemple, le plaiſir que tu ſens à preſent à voir Nina, ſe changeroit en un ennui mortel de la voir toûjours. Tes yeux qui apperçoivent en elle des beautez plus qu'elle n'en a peut-être, n'y verroient pas alors celles-mêmes qu'elle pourra conſerver. Elle te paroîtroit à la fin la plus inſipide de toutes les femmes.

ARLEQUIN.

Non, cela n'eſt pas poſſible, Nina me paroîtra toûjours belle aſſûrement.

MARIO.

Hé bien, ſi elle te le paroiſſoit encore, ce ne ſeroit que par le ſecours de la jalouſie, qui ne reveilleroit ton amour, que pour t'en faire un poiſon. Tu craindras à tout moment qu'on ne t'enleve ſon cœur. Les moindres apparences confirmeront tes ſoupçons. Tu deviendras fou, & fou furieux.

ARLEQUIN.

Ohime ! furieux ?

MARIO.

Oui, tu voudras battre & aſſommer tous ceux qui approcheront de ta femme. Voilà le remede que Fatime te prépare.

ARLEQUIN.

Oui ! c'eſt-là ſon remede, & moi je ne m'en ſervirai point. Je veux bien eſſaier de

la nôce avec elle, & après cela, zeste, je m'enfuirai.

MARIO.

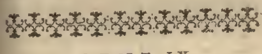
Mais il ne sera plus temps, tu seras pris. Car c'est tout de bon que Fatime veut t'épouser, parce que ton Pere est riche, & qu'elle n'est qu'une pauvre Esclave. Viens avec moi, je vais te mener au Jardin que Trivelin a là-bas sur le rivage. Violette nous y attend, avec une collation qui vaudra mieux que la nôce. Et de là je te menerai à un Medecin qui a les meilleurs secrets du monde pour notre maladie.

ARLEQUIN.

Fatime dit qu'elle ne veut que m'instruire, & que j'épouserai Nina ensuite.

MARIO.

Je te dis que ce n'est qu'une fourberie pour te separer de Nina tout-à-fait.



SCENE IX.

NINA, MARIO, ARLEQUIN.

NINA.

AH! caro Arlequin, je suis perduë, on me veut marier avec ce vieux grigou de Balordino, ce vilain Tabellion, fuïons, Fatime est une traîtresse.

MARIO.

Hé bien, reconnois-tu à present la trahison ? Fatime veut t'épouser pour t'empécher de voir jamais Nina : Fatime veut la donner à Balordino, afin qu'il l'emmene en son Village, & qu'elle ne te voïe de sa vie. Te l'ai-je dit ?

Ici Arlequin entre par dégrez dans une fureur si violente qu'il ne connoît plus personne, & veut battre Mario même qu'il prend pour Balordino.

Comment, ce vilain Notaire vient m'enlever Nina, ma chere Nina que je couve des yeux depuis dix ans ! Ah ! Becco maledetto, avant que cela arrive je t'étranglerai, je te dévorerai, je te . . . Où est-il que je l'assomme ? Ah le voilà !

MARIO.

Doucement donc, Arlequin, tu te trompes je suis ton ami, & non pas le Notaire. Hé bien tu le vois, tu le sens, voila le mariage qui commence à operer en toi. Te voila jaloux, te voila furieux. N'éprouves-tu pas l'effet de la jalousie ?

ARLEQUIN.

Ohime ! je suis jaloux, il est vrai, je le sens, Ah Ciel ! je suis jaloux. Cara Nina me voila jaloux. Ah ! Fatima perfida.

NINA.

Monsieur, il est jaloux, dit-il, quelle maladie est-ce là ?

MARIO.

C'eſt une colere horrible, une fureur contre ceux qui veulent nous enlever ce que nous aimons.

NINA.

Ah, je ſuis jalouſe auſſi, je le ſens bien, depuis que Fatime veut apprendre le mariage à Arlequin.

ARLEQUIN.

Comment! tu es jalouſe, auſſi, toi?

NINA.

Oui aſſûrement. Ah Ciel! voilà encore une maladie que je ne connoiſſions pas.

MARIO.

Fuïez, mes enfans, avant que le mal augmente.

ARLEQUIN.

Signor Mario.

NINA.

Comment, c'eſt-là le Seigneur Mario. Je vous demande pardon Monſieur, je ne vous ai pas reconnû d'abord.

ARLEQUIN.

Signor Mario. Il me vient une fantaiſie de malade. Il me ſemble que ſi je donnois une cinquantaine de coups de bâton à ce maudit Tabellion, je ſerois ſoulagé.

MARIO.

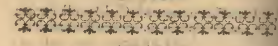
Je le crois, mais cela n'eſt pas permis. Venez, venez, ſuivez-moi tous deux je vous guerirai.

ARLEQUIN.

Non, je ne me soucie ni des nopces ni du festin, ni de la danse, ni du lendemain. Je veux donner cent coups de bâtons à Balordino, ce sera pour moi des nopces. Ah le voilà.

MARIO.

Je crains que ta colere ne t'emporte trop loin, vien, vien. Nina prenez-lui l'autre bras



SCENE X.

BALORDINO, ARLEQUIN.

Un moment après.

BALORDINO.

JE suis le plus content de tous les hommes. J'ai obtenu Nina pour femme. Le Seigneur Pantalon & tous les Parens ou Témoins vont s'assembler ici pour signer le Contrat. J'aurai une femme jeune, jolie, que j'aime comme un fou. Oh ! que nous verrons bien-tôt des fruits de notre mariage.

ARLEQUIN *vient en secret & le rosse.*

Tien, en voilà des fruits de ton mariage.

BALORDINO *fuit en criant.*

A l'aide, au meurtre, aiuto, aiuto.

ARLEQUIN.

Ah ! je sens que cela m'a fait du bien, me voila gueri à demi. Allons à present à la collation.

SCENE XI.

PANTALON, LELIO.

BALORDINO *revient un peu après.*

PANTALON.

IL me semble avoir entendu ici quelque bruit.

LELIO.

Ce n'est rien apparemment. Je reviens donc à ce que nous disions, & je vous felicite, Seigneur Pantalon, d'avoir trouvé tant de vertu, & tant de resolution dans Fatime.

PANTALON.

Je vous avoüe, que pour peu qu'elle fût d'une condition plus proportionnée à celle de mon fils, n'eut-elle aucun bien, j'en ferois sa femme.

LELIO.

Elle le merite. Mais ce qu'elle dit de son enlevement est-il vraisemblable ? Les Turcs osent-ils approcher de si près de Venise ?

PANTALON.

Quelquefois, mais rarement. Ils viennent avec des petits bâtimens legers & qui prennent peu d'eau. Ils rasent le rivage, mettent pied à terre le soir ; prennent ce qu'ils peuvent : Tantôt de jeunes filles qu'ils vont vendre à Constantinople : tantôt des Citadins ou des Nobles, dont ils tirent ensuite de bonnes rançons ; & quand ils ont fait leur coup, ils se sauvent à la faveur de la nuit, sans que nos Galeres puissent les attraper, car elles n'osent approcher si près de terre.

LELIO.

Mais ne craignez-vous rien à present, que nous sommes en Guerre avec la Porte ?

PANTALON.

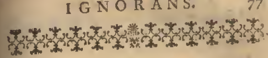
Non, car nous ne sommes qu'à un mille de Ravenne, où nous avons bonne garnison ; & il y a long-temps qu'on n'a vû paroitre de Corsaires dans le Golphe.

LELIO.

Ne vous fiez pas à cela, ces gens-là viennent lors qu'on y pense le moins ; leur métier est de surprendre.

PANTALON.

Au pis-aller, je ne veux pas rester ici long-tems, & je retourne à Venise dès que j'aurai marié Fatime. Ha, la voilà.



SCENE XII.

FATIME, PANTALON, LELIO, BALORDINO

viént un moment après.

FATIME.

ME voilà brave comme une mariée. Qu'en dites-vous, ne suis-je pas assez belle pour un Païsan ?

PANTALON.

Cara Fatima. Vous méritez sans doute un meilleur sort ; aussi vous ferai-je tout le bien que je pourrai, & dés-à-present je vous donne mille écus, en faveur de votre mariage.

FATIME.

Je vous remercie, je suis assez riche. Donnez-les à Nina pour la dédommager du tort que je lui fais.

LELIO.

Je ne puis m'empêcher d'embrasser une fille si genereuse .... Mais que vois-je. O Ciel ! belle Fatime, d'où vous vient cette chaîne ?

FATIME.

Du Corsaire Barbanera qui la mit entre mes ornements en m'envoïant à Constantinople.

Ici Balordino qui est entré un peu après eux approche & est attentif.

LELIO.

Ne vous souvient-il pas du nom de votre Pere ?

FATIME.

Non, car à cinq ans je ne l'appellois que mon Papa. A peine me souvient-il du mien.

LELIO.

Comment vous appelloit-on ?

FATIME.

Je crois que mon nom étoit Flaminia, que l'on a changé à Alger en celui de Fatima.

Ici Balordino se jette aux pieds de Lelio.

BALORDINO.

Ah Seigneur Lelio je vous demande pardon de la menterie que je vous ai faite. Votre fille n'est pas morte, la voila.

LELIO

Je le crois déja, parce que je le sens. Pourquoi donc m'as-tu dis qu'elle étoit morte.

BALORDINO.

Parce que je craignois le reproche de n'en avoir pas eu assez de soin, & parce que j'ai crû que vous seriez moins affligé de la croire morte, que de la sçavoir Esclave & Mussulmane.

LELIO.

Comment fut-elle enlevée.

BALORDINO.

On me l'arracha des bras comme je la

promenois le soir sur le rivage un jour de fete. Je l'avois ornée de cette châine que sa mere lui avoit laissée.

PANTALON.

Seigneur Lelio, à quoi reconnoissez-vous cette châine.

LELIO.

Aux chiffres & à la devise qui sont sur la médaille. Ah! ma cheré fille, je commence à connoître en toi tous les traits de ta mere; & en joüissant de tout l'amour que tu mérites, tu heriteras encore de toute la tendresse que j'eûs pour elle.

SCENE. XIII

A ces mots paroît le Corsaire Barbanera suivi de Soldats Turcs, tous le Sabre à la main. Ils se saisissent de tous les Acteurs. Pantalon veut crier, Barbanera lui dit en le menaçant de le tuer.

TAzzir, tazzir. Se ti parlar mi taillar testa.

FATIME *à part.*

Oüi, c'est mon Corsaire, je le reconnois, c'est Barbanera lui-même. Faignons d'en être bien-aise. O Caro Padron ecco Fatima la tua figlia! O che star mi contenta.

BARBANERA.

Fatima, ftar ti Fatima, mi trovar qua encor una volta Fatima. O che ftar mi felice !

FATIME.

Mi, mi ftar felice. Ti liberar mi delle mani di fti Giaour ti volir mi far Sultana, caro Padron.

PANTALON.

Aïuto, aïuto.

BARBANERA.

Mi levar ti lo capo con la fchiabbola.

FATIME.

No mattar, no mattar, no. Star nôbil Venetiano. Bona ranzonc. (*Elle dit aux Chrêtiens*) Taifez-vous tous, & vous confolez. Barbanera & fes gens font tous des ivrognes. Nous avons de bon vin. Je vais vous les livrer tous yvres morts. Si Forfanti fi Giaours.

BARBANERA.

Che dir ti afti forfanti ?

FATIME.

Dir mi, che fon tutti Giaour, & chi Mufulmani fon virtuofi. Viva i Mufulmani. Viva Barbanera.

LES TURCS

Chantent en Chœur.

D Alla Matina à la Sera,
Viva, viva Barbanera,

ENTRE'E DE TURCS.

BARBANERA.

Sta volta, ti ſtar Sultana.

FATIME.

E mi ti far ricco ricco. Sta caſa ſtar piena d'oro, d'argento é d'ogni roba precioſa. Trivelino. (Laſciar queſto in liberta, é mio ſchiavo fedel, vol far ſi Muſſulmano) Trivelino. Condur ſti bravi Muſſulmani allo gioïe aprir le porte. Fais les paſſer par le ſellier & va avertir Mario.

Les Turcs ſuivent Trivelin, hors ceux qui gardent les Priſonniers.

BARBANERA

Niente garnizone qua, niente ſoldati ?

FATIME.

Joc, Joc, niente, niente garnizon. Star in liberta.

BARBANERA.

Mi voler darti per ſciava una zitella qu'haver pigliata Ruſtan. Condur qua ſta zitella. Condur.



SCENE XIV.

On amène Nina & Arlequin prisonniers des Turcs.

FATIME.

HA, ha ! c'eſt Nina. Mi connoſcir ſtar trop bella per eſſer mia ſchiava, mi far Sultana encor ſta zitella.

ARLEQUIN.

Ancora mi, voglio eſſer Sultana. Che no voglio laſciar mia Nina, mai, mai.

BARBANERA.

Via, via. Chi ſtar ſto matuo ?

FATIME.

No far male à lui no. Star mio amico. Amar ſta zitella. Amor l'haver fatto impazzir : no far male mi ti pregar.

BARBANERA.

Mi non haver fatto niente male a lui niente : lui venir meco per forza : voler ſeguir noi ſempre.

FATIME.

Arlequino, vol tu venir meco à ſtambul à Conſtantinople.

ARLEQUIN.

Si ſi voglio andar dovunque andara la mia Nina.

BARBANERA.

Star buffon ſtarliquin, ſtar bellhumore, venir venir à Stamboul haver ti una bella carica, mi ti far Guardiano di Fatima é di ſta zitella.

ARLEQUIN.

Ti mi far Guardiano diſta zitella ? ô che guſto ! come ſi chiama ſta bella Carica.

BARBANERA.

Eunucho nero.

ARLEQUIN.

O che allegria ! é pur una bella carica, ſignor Moſtachio quella d'Eunucho nero.

BARBANERA.

Si ſi bella, ma cara, cara

SCENE XV.

Les Turcs reviennent yvres chargez de hardes & de bouteilles. Barbanera veut gouter du vin, & petit à petit ſe met en train de boire par l'adreſſe de Fatime.

BARBANERA. *aux Turcs.*

O Imbriachi vituperoſi, é coſi bevete come porchi ?

FATIME.

No gridar, Padron, non gridar, provar ſto vino, provar.

BARBARENA.

E bono, Fatima, ſto vino.

FATIME.

Ha! ha! no ſtar cativo certo.

BARBANERA.

Bono veramente, ſtar bono, é ti, Fatima, bever meco.

FATIME.

Se coſi lo voler ti, volontieri.

BARBANERA.

Niente garnizone qua?

FATIME.

No no Joc joc: mi gia! haver dir a ti.

BARBANERA.

Su ſu, bevir, cantar, balar, goder, ſtar allegri.

FATIME.

Se bevir conmi,
Mi bever conti,
Ti no lo dir al Muſi;
Mi no lo dir al Muſti,

Un Turc & une Turque repetent ces Vers en duo. *Les Turcs danſent yvres, & tombent. Les Italiens ſe déchaînent, & enchaînent les Turcs repouſſez & au fond du Theatre, la Ferme ſe rejoint & fait diſparoître tout le monde.*

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

MA fille, les Corsaires sont en lieu sûr, bien enchaînez, bien gardez, nous n'avons plus rien à craindre, & j'ai quelque chose à te dire.

FLAMINIA.

Signor Padre, avant toutes choses, tirez-moi de peine, je vous prie : dites-moi ce qu'a fait Mario, ce qu'il est devenu ?

LELIO.

Le voici en deux mots. Arlequin & Nina de crainte d'etre mariez fuïoient vers le rivage, Mario les suivoit de loin quand les Corsaires en sortant de leur barque se sont emparez à ses yeux de Nina, qu'Arlequin a voulu suivre. Mario aïant remarqué qu'ils ne laissoient que quatre hommes pour la garde de leur petit bâtiment, a encouragé quelques Païsans qui les suivoient ; les a fait armer à la hâte de fléaux, de haches, de quelques fusils, & de ce qu'ils ont pû trou-

ver, est fondu à leur tête sur la garde, a tout tué & pour ôter la retraite aux autres, a fait couler bas la barque à coups de hache. Il est à present occupé à donner des ordres pour faire venir quelques troupes de Ravenne pour y conduire les Corsaires, & cependant veille à leur garde.

FLAMINIA.

Ah! je respire. Sçait-il qui je suis?

LELIO.

Il étoit trop occupé pour l'en pouvoir informer, va le faire toi-même : attends attends, tu es bien pressée : tu l'aimes donc?

FATIME.

Je crois qu'après ce que je lui dois, vous me permettrez de dire que je l'aime.

LELIO.

J'en suis charmé : j'avois là-dessus quelque scrupule ; car, comment pouvois-tu te résoudre à épouser Arlequin?

FATIME.

Quand on ne peut obtenir ce qu'on aime tout le reste des hommes nous devient indiférent ; tous sont égaux pour nous. Je vous avoüerai pourtant que l'innocence d'Arlequin, ses petites manieres ingénuës, son humeur enjoüée, son cœur tendre & fidele, sa petite taille même, assez fine & assez jolie, tout cela, quoique peu capable de me consoler, ne laissoit pas de flater mon caprice. Le bonheur de Nina me faisoit

presque envie : je sentois un petit plaisir jaloux à le troubler. Quelle injustice ! non, je ne puis y penser sans me haïr moi même.

LELIO.

Eh bien ! ton Roman, tes avantures, ta Comedie, voilà tout fini par ta reconnoissance, & bientôt par ton mariage.

FLAMINIA.

Non mon Pere, s'il vous plaît, le dénouëment est plus loin que vous ne pensez.

LELIO.

Pourquoi donc ?

FLAMINIA.

Parce que je me suis fait un devoir de ne me point marier qu'après qu'Arlequin & Nina le feront, ils sont les vrais héros de la Piece.

LELIO.

Tu me parois un peu capricieuse ; je reconnois mon sang ; je me mariai autrefois par quelque espece de caprice : mais il est aisé de te contenter.

FLAMINIA.

Hom . . pas tant que vous pensez, car j'ai compris par les discours d'Arlequin & de Nina, que Mario les avoit furieusement dégoutez du mariage, & quand des esprits foibles sont frapez d'une opinion, on a bien de la peine à les en guerir.

LELIO.

Je sçavois déja tout ce que tu viens de

me dire, auſſi vais-je de ce pas inſtruire le Notaire du village d'un deſſein comique qui m'eſt venu dans l'eſprit, & ce Notaire de concert avec un Opérateur arrivé d'hier ici pour la Foire, ſçaura bien les y détermi-ner ſi nos raiſons n'y peuvent réüſſir : c'eſt un divertiſſement que la ſaiſon permet. Je vois nos Amans qui s'avancent ; va inſtruire le tien de ton bonheur, je reviens à eux dans un moment.

SCENE II.

ARLEQUIN & NINA.

Entrent d'un air triſte & rêveur : Gianetta les va regarder ſous le nez l'un après l'autre, en ſe moquant d'eux, & s'écrie en éclatant de rire.

GIANETTA.

HA, ha, hà, les drôles d'amoureux ! queu mine ils font !

NINA.

Arlequin, nous vla réchappez des Turcs ! mais on veut nous marier, c'eſt bien pis.

ARLEQUIN.

Oüi, j'aimerois bien mieux être Gouver-neur des Sultanes.

GIANETTA.

L'innocent !

NINA.

Arlequin, es tu encore jaloux ?

ARLEQUIN.

Les coups de bâton que j'ai donnez al Notaïo m'ont fait du bien.

GIANETTA.

Bon ! il eſt retourné à ſon viſage lNotaïo, lNotaio.

ARLEQUIN.

Et toi, n'es-tu plus jalouſe de Fatima ?

NINA.

Non, car elle eſt devenuë une grande Dame : elle t'a planté là.

GIANETTA.

Ah vraiment je crois qu'à préſent elle n'a gueres envie de ſa piau.

NINA.

Arlequin, l'amour te fait-il toûjours mal ?

ARLEQUIN.

Oüi, j'ai toûjours la fievre, & toi ?

NINA.

Et moi ? ça ne paſſe point.

GIANETTA.

Quelle pitié ! eh mariez-vous donc grande niaiſe, & vous auſſi petit nigaud...

ARLEQUIN.

Voïez, voïez ſte morveuſe ! Sçais tu ce qu'a dit le Signor Mario ?

GIANETTA.

Et qu'eſt-ce qu'il peut dire, le Seigneur Mario ?

ARLEQUIN.

Que le mariage ne vaut rien.

GIANETTA.

Ah ciel ! peut-on dire cela ! vous n'en ſçavez donc là-deſſus pas plus que ma ſœur ?

ARLEQUIN.

Je ſçai ce que je ſçai.

GIANETTA.

Vous verrez qu'il faudra que je les inſtruiſe juſqu'au bout l'un & l'autre. Eh ! y a t-il rien qui faſſe plus aiſe que d'être mariée ?

NINA.

Mais comment fait-on donc pour être ſi aiſe ?

GIANETTA.

Comment on fait ? un mari & une femme ſe font des careſſes l'un à l'autre devant tout le monde : ſe diſent des douceurs, mon cœur, ma mignonne, mon petit mari, mon poulet.

ARLEQUIN.

Mon poulet !

GIANETTA.

Oüi mon poulet, mon petit fils. Et puis le mari devient le maître de la maiſon, il gronde quand il veut : il a la clef de la cave, il met le premier la main au plat, il coupe le

pain à son appétit, il ne va plus à l'école.

ARLEQUIN.

Il a la clef de la cave ?

GIANETTA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il met le premier la main au plat ?

GIANETTA.

Belle demande.

ARLEQUIN.

Cela mérite réflexion.

GIANETTA.

Et puis encore : la femme gouverne aussi son ménage à sa fantaisie : elle se leve tard : elle se dorlotte : elle prend des boüillons, & ne mange jamais son pain sec : & puis encore quand on la gronde elle fait la malade ; & à la fin se fait demander pardon.

NINA.

Voiez comme elle sçait tout cela.

GIANETTA.

Le Papa donne le foüet à ses petits Garçons qui sont toûjours méchans ; la Maman donne des poupées à ses petites Filles qui sont toûjours bonnes.

ARLEQUIN.

Elle est drôle, elle est éveillée !

NINA.

Elle a plus d'esprit que moi, j'en suis honteuse. Gianetta, où est ce que mon Papa t'a trouvée ?

GIANETTA.

Oh! il ne m'a pas trouvé sous un chou, je le sçais bien : mais écoutez donc que je vous acheve. Et puis les petites filles deviennent grandes & jolies comme moi & ma sœur. Il leur vient des amans qui font la cour à la Maman, vont boire avec le Papa & le régalent.

ARLEQUIN.

Et pourquoi boire avec le Papa ?

GIANETTA.

Pour avoir leur fille en mariage.

ARLEQUIN.

Ton Papa avec moi ne boira que de l'eau.

GIANETTA.

Eh bien vous n'épouserez pas ma sœur.

ARLEQUIN.

Aussi n'en ai-je pas d'envie.

GIANETTA.

Comment ! vous aimez ma sœur, & ne voulez pas l'épouser ? Qu'est-ce que cela veut donc dire ?

NINA.

Mais Arlequin, examinons auparavant si les gens mariez sont contens !

ARLEQUIN.

Ne sçais-tu pas, toi si ta Belle-Mere & ton pere le sont ?

NINA.

Non, car depuis qu'ils sont mariez je suis toujours aux champs, ou quand je suis

à la maison, je ne songe qu'à notre maladie.

ARLEQUIN.

Pour ce qui est de moi, mon Pere est veuf, mais le Seigneur Mario n'est pas un enfant.

GIANETTA.

Qu'est-ce à dire, me prenez-vous pour un enfant, moi ? Oh je vous vendrois tous deux, afin que vous le sçachiez, & je vous attraperai vous, ne vous mettez pas en peine.

ARLEQUIN.

Là, là, ne te mets pas en colere ; nous nous marierons.

GIANETTA.

Ah ! quand vous parlez comme cela, je vous aime bien. Ecoutez un petit mot tout bas ... Tenez, voilà des dragées de la nôce du grand Mathurin.

ARLEQUIN.

De la nôce.

GIANETTA.

Oüi, mais ne le dites pas à ma sœur, *à part* : il faut bien dén'aiser ce jocrisse-là. Adieu Monsieur Arlequin,

Arlequin mange les dragées goulement, & crache ensuite.

ARLEQUIN.

Nina, je ne veux point me marier, les dragées de la nôce sont ameres, cela est de mauvais présage.

NINA.

N'est-ce point des dragées de Gianette ?

ARLEQUIN.

Oüi

NINA.

Ah la petite malicieuse ! elle m'a attrapée la premiere.

GIANETTA *de loin.*

Ha ha ! je suis donc un enfant ? euh le grand niais

ARLEQUIN.

Petite chienne je te donnerai le foüet.

NINA.

Paix, paix, j'entends mon Papa qui parle, reculons-nous.

SCENE III.

BERTOLDO, ARGENTINA. ARLEQUIN & NINA *à parte vers le milieu du Théatre.* LELIO *entre un moment après, & se tient au fond.*

ARGENTINE.

OUi, je veux avoir un habit neuf pour la nôce, oüi je l'aurai.

BERTOLDO.

Mais Argentine, il ne faut pas crier ainsi en pleine ruë.

ARGENTINE

Je le fais exprès afin que tous le[s] voisins entendent que tu me refuse un habit pour la noce du fils de notre Maître, & pour celle de ta propre fille Oui j'en veux avoir un, & je l'aurai.

BERTOLDO.

Tu auras le diable qui t'emporte. Où veux-tu que je trouve de l'argent ?

ARGENTINE.

Tu en trouve bien pour t'enyvrer tous les jours au Cabaret vieil yvrogne, vieux sac-à-vin.

BERTOLDO.

Tais toi, coquette fiéffée.

ARGENTINE.

Tais-toi, vieux jaloux. Que je suis malheureuse d'être mariée à un vieux fou qui ne fait que gronder, bouire & dormire. Que maudit soit le Notaire qui a fait le mariage.

BERTOLDO.

Oüi le diable me tentoit quand j'épousai sta carogna-la Je serai enfin obligé de deserter la maison. Que maudit soit le jour de ma malheureuse nôce.

ARGENTINE.

Si tu ne me donne un habit neuf, je trouverai peut-être qui m'en donnera.

BERTOLDO.

Si tu ne rentres au logis tu te feras donner quelques soufflets.

SCENE IV.

NINA, ARLEQUIN.

LELIO, *à part quelque temps.*

ARLEQUIN.

MA mignone, Mon poulet.

NINA.

Je n'avois jamais entendu cela. Voilà donc les douceurs du mariage ?

ARLEQUIN.

Non, je ne veux point me marier, & le Seigneur Mario a raison.

NINA.

Et la Signora Flaminia est une trompeuse.

LELIO.

Oüi ma chere Nina, ma fille t'a trompée, il est vrai, elle vouloit épouser ton Amant, mais elle te le rend, & pour réparer le chagrin qu'elle vous a fait à tous deux, elle vous donne non seulement les mille écus que le Seigneur Pantalon lui destinoit, mais encore mille écus du sien propre, en faveur de votre maaiage. Croirez-vous encore qu'elle veuille vous tromper.

ARLEQUIN.

Pour les écus soit, pour le mariage niente

NINA.

NINA.

Non, Monsieur, je n'en voulons point, j'ai opignon que je guerirons bien sans cela.

ARLEQUIN.

Carogne, coquette, vieil yvrogne. Maledetto chi a fatto el matrimonio. Baccio le mani a vossioria.

LELIO.

Je t'entends, c'est le mauvais menage de Bertoldo & d'Argentine qui vous dégoute; mais ne voïez vous pas que votre mariage sera tout diférent du leur. Vous êtes jeune tous deux, vous vous aimez également mais un vieillard & une jeune femme ne peuvent gueres s'accorder; car le moien qu'ils s'aiment comme vous faites?

NINA.

Mais pourquoi ne peuvent-ils pas s'aimer comme nous faisons?

LELIO.

Pourquoi? . . . voilà un pourquoi qui m'embarasse. Demandez-le à de jeunes mariez pourquoi.

ARLEQUIN.

Ce sont donc les jeunes mariez qui disent ma Mignonne, mon Poulet?

LELIO.

Sans doute, ils se flatent, ils se caressent, ou s'ils se querellent quelquefois par hazard, cela ne dure gueres, ils font bientôt la paix.

NINA.

Mais pourquoi ? eſt-ce que les vieillards ne la font pas, la paix ?

LELIO.

Ho, pourquoi, pourquoi, voila encore un pourquoi. C'eſt que les vieillards ſont des chicaniers qui trouvent partout des difficultés, il y a toûjours quelque article qui les arrête. Croïez-moi, mes enfans, vous êtes tous deux de même condition, de même humeur, d'eſprit pareil, & ſurtout d'âge proportionné, vous avez tout ce qu'il faut pour faire bon ménage.

ARLEQUIN.

D'âge prorpotio . . . prorportio . . . che coſa éſto prorpotio . . . . .

LELIO.

D'âge proportionné, d'âge égal.

NINA.

Et cela ſoulagera nôtre maladie ?

LELIO.

Parfaitement, je vous en réponds.

ARLEQUIN.

Mais le Seigneur Mario dit que non.

LELIO.

Si le Seigneur Mario vous a gâté l'eſprit là deſſus, il avoit ſes raiſons pour cela, vous le ſçavez.; mais vous verrez qu'il vous le conſeillera lui-même.

ARLEQUIN.

Nina, que t'en ſemble ?

NINA.

Hé mais, il me semble que je voudrois bien être un peu guerie ?

LELIO.

Hé bien, vous rendez-vous ?

ARLEQUIN.

Elle dit qu'oüi.

LELIO.

Et toi ?

ARLEQUIN

La clef de la cave, le premier la main au plat ... Ferons-nous la nôce ?

LELIO.

Oui vraiment, une grande nôce.

ARLEQUIN.

Et le lendemain

LELIO.

Et le lendemain.

ARLEQUIN.

Hé bien donc soit, puisque Nina le veut.

LELIO.

Vous me comblez de joïe, & je vais l'annoncer au Seigneur Pantalon, qui va venir tout à l'heure vous confirmer la promesse des mille écus, comme je vous donne dés-à-présent la mienne.

SCENE V.

ARLEQUIN, NINA.

Et peu après.,

TRIVELIN & VIOLETE.

NINA.

TU crois donc que le mariage nous sera bon ?

ARLEQUIN.

Oui, càr il dit que nous sommes d'âge portionné prorprotio . . .

NINA.

Proportionné, oüi. Ha voila Trivelin & Violette qui sont d'âge proportionné. Examinons-les.

TRIVELIN.

Violettina mia, tu ne l'as donc pas dit à Mario ?

VIOLETTE.

Oh que non. Le Ciel m'en garde, il t'estropieroit de coups de bâton.

TRIVELIN.

O Cara mia sposa. Je t'aime autant que quand tu ne l'étois pas.

VIOLETTE.

Et moi je t'aime toûjours de plus en plus.

TRIVELIN.

Beni soit le mariage qui m'a lié à une épouse si belle & si bonne.

VIOLETTE.

Tu es donc content ?

TRIVELIN.

Tout ce qu'on peut l'être.

ARLEQUIN.

Nina, voila une autre musique que celle d'Argentine & de Bertoldo.

NINA.

Oui, oui, écoutons.

VIOLETTE.

A présent que nous avons fait la paix, ne la trouble donc plus je t'en prie ?

NINA.

Entends-tu ? il ont fait la paix.

ARLEQUIN.

Mais comment ont-ils fait lapaix ? Demande leur cela ?

NINA.

Oui, oui, tout à l'heure.

TRIVELIN.

Non, je te proteste de ne rentrer jamais en guerre.

VIOLETTE.

Tu n'iras donc plus rendre visite à Argentine ?

TRIVELIN.

Non, ma petite femme, ma chere Poulette

ARLEQUIN.

Ha, ha. Ma Poulette.

TRIVELIN.

Baise-moi donc ?

VIOLETTE.

De tout mon cœur.

NINA.

Oh ! il Signor Lelio a raggion, il Matrimonio est une bonne chose.

ARLEQUIN.

Edil Signor Mario a torto. Certo, certissimo.

VIOLETTE.

Je puis donc compter là-dessus, tu ne la verras jamais.

TRIVELIN.

Non jamais, jamais. Excepté quand elle sera malade.

VIOLETTE.

Mais si elle faisoit semblant tous les jours d'être malade ? non je ne m'accomode point de cela, qu'elle cherche ailleurs un Medecin.

TRIVELIN.

Mais veux-tu qu'on vienne m'enlever mes pratiques sur la moustache ? & quand le mal presse, dois-je la laisser crêver ?

VIOLETTE.

Mais veux-tu que je crêve de jalousie moi ?

TRIVELIN.

Encore faut-il que je fasse mon métier.

Quelle tyrannie eſt-ce là ?

VIOLETTE.

Oui ? c'eſt ainſi que tu te prépares des excuſes pour mener toûjours le même train ?

TRIVELIN.

Et toi, c'eſt ainſi que tu prétens toûjours me rendre eſclave de ta jalouſie.

VIOLETTE.

Prens garde à toi, j'ai de quoi me vanger.

TRIVELIN.

Et que feras-tu, s'il te plaît ?

VIOLETTE.

Je dirai tout au Seigneur Mario, & je te ferai roüer de coups.

TRIVELIN.

Si je prends un bâton ?

VIOLETTE.

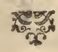
Un bâton ? un bâton ? Oui, oui, je lui dirai tout, & je lui ai déja tout dit.

TRIVELIN.

Tu lui as tout dit ? ah carogne je vais t'eſtropier.

VIOLETTE.

Au voleur ! au meurtre ! on m'aſſaſſine ; Aiuto, aiuto.



SCENE VI.

ARLEQUIN, NINA.

ARLEQUIN.

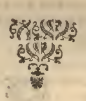
NIna, Nina. Tu trouves donc que le Seigneur Lelio a raison ? & qu'il Matrimonio è bona cosa ?

NINA.

Arlequin. Tu trouves donc que le Seigneur Mario a tort ? certo ? certissimo ? oui, plutôt que de me marier, je me jetterois la tête la premiere au fond de nôtre puits.

ARLEQUIN.

Oui, plutôt que de me marier, je me noïerois dans la cave où l'on fait le vin.





SCENE VII.

MARIO, PANTALON. LELIO, FLAMINIA
Et les précedens.

LELIO.

Ç'A, mes enfans. Voila le Seigneur Mario qui vous confirmeroit encore tout ce que je vous ai dit s'il en étoit besoin; mais graces au Ciel vous voila bien resolus à vous épouser. Seigneur Pantalon, ne donnez-vous pas mille écus à Nina, en faveur de son mariage avec Arlequin?

PANTALON.

Oui, de tout mon cœur, & je ferai de plus les frais de la nôce.

FLAMINIA.

Et moi, je donne mille autres écus à Arlequin, pour n'avoir point voulu de moi.

LELIO.

Et moi par-dessus tout cela un bel habit tout neuf à Arlequin, & un beau clavier d'argent doré à sa femme.

LELIO.

Comment donc, que signifient vos grimaces?

ARLEQUIN.

Rien. Sinon que nous ne voulons ni des écus, ni de l'habit neuf, ni du clavier, ni du mariage.

FLAMINIA.

Quoi donc, il faudra toûjours recommencer à vous faire résoudre ?

NINA.

Tenez, Mademoiselle, puisqu'on donne de l'argent aux personnes pour les marier, il faut que le mariage ne soit pas une bonne chose.

FLAMINIA.

O Ciel !

ARLEQUIN.

Ni votre remede, ni la portion, ni la poprorposition, ni poprorsition d... dis toi, Nina, la prosporsition.

NINA.

Vous disiez Seigneur Lelio, que quand le mari & la femme avient de la proportion dans l'âge, ils vivient en paix.

LELIO.

Oui, je te l'ai dit, & je te le repete, c'est l'égalité en toutes choses qui contribuë le plus à la tranquilité

SCENE VIII.

VIOLETTE,

Et les précedens Acteurs.

VIOLETTE.

Aiuto, aïuto! Ah! Signor Mario, aïuto?

MARIO.

Qu'as-tu donc ma pauvre Violette?

VIOLETTE.

Mon Mari m'a brisé de coups, à cause que je vous ai dit la trahison qu'il vous a faite.

MARIO.

Et qui lui a rapporté que tu me l'avois dit?

VIOLETTE.

Helas, c'est moi-même qui lui ai tout dit par dépit, dans la colere où il m'avoit mise.

MARIO.

Tu as tort, ne t'en prend donc qu'à toi-même; car pour moi je ne lui en aurois jamais parlé.

VIOLETTE.

Bon, voila une bonne consolation. Que je suis malheureuse!

MARIO.

Là, là, appaise-toi, il en sera puni, & nous metrons ordre à cela.

NINA.

Hébien, Seigneur Lelio, dans l'âge, dans la condition, dans l'himeur : Violette & Trivelin n'avont-ils pas toutes leurs proportions ?

LELIO.

Ho pour le coup nous voilà pris sans vert.

FLAMINIA.

Pour moi je n'ai rien à répondre, Signor Mario ; c'est vous qui les avez jettez dans l'embarras, c'est à vous à les en tirer comme vous pourrez.

MARIO.

C'a, ma chere Nina, & toi mon pauvre Arlequin, je vous aime tous deux de tout mon cœur, & je vais vous parler sincerement. Ecoutez bien. Il ne vous est permis de guerir que par le mariage, c'est un point decidé. Et je vous avoüe qu'il n'y en a gueres où l'on ne risque quelque chose : non pas qu'en soi le mariage ne soit excellent, le malheur ne vient que de ceux qui le gâtent, & s'ils ne s'y trouvent pas contents, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

NINA.

Comment donc faire pour ne le point gâter ?

MARIO.

Quand on a fait un bon choix, il faut que chacune des parties travaille de toute sa force à rendre l'autre contente, & que toutes deux soient bien persuadées que du bonheur de l'une, dépend celui de l'autre; Le mariage est tout bon ou tout mauvais, il n'y a gueres de milieu; mais pour preuve que nous croïons, la Signora Flaminia & moi, qu'il en est de bons, c'est que nous allons nous marier nous mêmes.

NINA.

Quoi la Signora Flaminia itou? le mal lui a donc pris d'aujourd'hui.

FLAMINIA.

Oui, Nina, mon tour est venu, & nous allons risquer le remede.

NINA.

Mais encore une fois, est-il bien vrai qu'il n'y en ait point d'autre?

FLAMINIA.

Je n'en connois point du moins. Je ne dis pas que vous ne puissiez trouver plus d'un jeune Charlatan, qui vous en offriroit d'une autre espece; mais je ne vous conseillerois pas de vous en servir.

NINA.

Allons donc puisqu'il n'y a que celui-là, faisons comme les autres, hazard à la blanque.

FLAMINIA.

Et toi Arlequin ?

Arlequin hoche la tête

FLAMINIA.

C'est toûjours le garçon qui a le plus de peine à s'y resoudre.

ARLEQUIN.

Mais le Seigneur Mario m'avoit promis un Operateur qui avoit un autre remede.

MARIO.

Pour un autre remede, non, mais si tu veux, je vais te mener en certain lieu où l'on pourra t'enseigner à faire bon usage de celui-ci.

ARLEQUIN

Quel est ce lieu-là ?

MARIO.

C'est le Païs des nôces. Tien voila un homme qui va t'y introduire.

ARBEQUIN.

Comment vous appellez-vous, Monsieur?

LE TABELLION.

On me nomme Cornelio Cornetto. Je suis Tabellion, c'est-à-dire Commis aux Barrieres, sur les frontieres de l'Himen, c'est moi qui donne les Laissez-passer.

ARLEQUIN.

Par où va-t-on en ce Païs là ?

Le Tabellion lui montre le fond du Théâtre qui represente une Etude de Notaire par dehors. C'est-à-dire une porte entre deux fenêtres cou-

vertes de *grandes grilles.*

LE TABELLION.

Tenez, il faut d'abord passer par ce guichet - là.

ARLEQUIN.

Quoi par cette porte qui est entre ces deux grandes grilles ? vous me faites peur. On diroit d'une prison. Qu'est-ce que cela signifie ?

LE TABELLION.

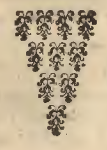
Cela signifie qu'en passant par là vous perdrez en effet votre liberté, mais en récompense vous entrérez dans le Païs des nôces qui est le plus beau Païs du monde & le plus joïeux.

ARLEQUIN.

Allons, passons y donc, peut être que l'envie de me marier m'y redoublera.

LE TABELLION.

Hola qu'on ouvre le guichet, preste



SCENE DERNIERE.

La Ferme s'ouvre. On découvre un lieu preparé pour des Nôces. Un Traiteur, un Chef de Cuisine & sa suite forment le Ballet.

ON DANSE.

Et l'on chante le Vaudeville suivant

LE TRAITEUR.

Le mariage est-il bon?
Oui, non,
C'est selon.

SI vous craignez par avanture,
De porter la Coëffure,
De Vulcain ou de Menelas,
Ne vous mariez pas.

LE CHŒUR.

Ne nous marions pas.

LE TRAITEUR.

SUr ce point êtes-vous tranquille,
Comme dans Paris la grande Ville;
Tout sage époux est, ce dit-on;
Eh mariez-vous donc.

LE CHŒUR.

Eh marions-nous donc.

FLAMINIA *à Mario.*

AU Païs où le mariage,
Est pour mon Sexe un Esclavage,
Si je suis reduite à ce cas,
Ne nous marions pas.

LE CHŒUR.

Ne vous mariez pas.

MARIO.

DU Païs j'abjure la mode,
Je serai plus doux, plus commode
Qu'un époux des Treize Cantons.
Eh marions-nous donc.

LE CHŒUR.

Eh mariez-vous donc.

VIOLETTE.

AVec un époux infidele,
Notre vertu souvent chancelle.
Coquets je vous le dis tout bas,
Ne vous mariez pas.

LE CHŒUR.

Ne vous mariez pas.

K

TRIVELIN.

Le danger souvent nous rappelle.
Pour trouver sa femme plus belle,
Un peu de Cocuage est bon.
Eh mariez-vous donc.

LE CHŒUR.

Eh marions-nous donc.

ARGENTINE.

Barbons d'humeur un peu sauvage,
Qui prenez femme de mon âge,
Vous faites un dangereux pas.
Ne vous mariez pas.

LE CHŒUR.

Ne vous mariez pas.

BERTOLDO.

Quoiqu'au peril mon front s'expose,
Un peu de honte est peu de chose,
Pour jouir d'un joli tendron.
Eh marions-nous donc.

LE CHŒUR.

Eh mariez vous donc.

NINA.

Bien que l'Himen ait dequoi plaire,
Notre ignorance en ce mystere,
Nous causeroit trop d'embarras.
Ne nous marions pas.

LE CHŒUR.

Ne vous mariez pas.

ARLEQUIN.

EN épousant, ça dit ma Tante,
Tout d'un coup notre esprit s'augmente.
On y devine sa leçon.
Eh marions-nous donc.

LE CHŒUR.

Eh mariez-vous donc.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux une Comedie qui a pour titre; *Les Amans Ignorans.* Cette Piece a beaucoup plû dans les Representations, & je crois que l'Impression en sera très agréable au Public. A Paris ce 19. Mars 1723.

Signé, DANCHET.

APPROBATION.

LU & examiné par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux. A Paris 22. Novembre. 1728.

DANCHET.

De l'Imprimerie de GISSEY.

ARLEQUIN
POLI
PAR L'AMOUR,
COMEDIE.

REPRESENTE'E PAR LES Comediens Italiens de Son Altesse Royale, Monseigneur LE DUC D'ORLEANS.

Le prix est de 25. sols.



A PARIS,
Chez la Veuve GUILLAUME, Quai des Augustins, au coin de la ruë Pavée, au Nom de Jesus.

M. DCC. XXIII.
Avec Approbation, & Privilege du Roy.



ACTEURS
de la Comedie.

LA FEE.

TRIVELIN, domeſtique de la Fée.

ARLEQUIN, jeune homme enlevé par la Fée.

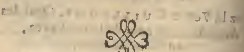
SILVIA, Bergere, Amante d'Arlequin.

Un BERGER, amoureux de Silvia.

Autre BERGERE Couſine de Silvia.

Troupe de DANSEURS & CHANTEURS.

Troupe de LUTINS.





ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

Le Jardin de la Fée est representé.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à la Fée qui soûpire.*



Ous soûpirés, Madame, & malheureusement pour vous, vous risquez de soûpirer longtems si votre raison ni met ordre ; me permettrez-vous de vous dire ici mon petit sentiment ?

LA FE'E.

Parles.

TRIVELIN.

Le jeune homme que vous avez enlevé a ses parens, est un beau brun, bien fait; c'est la figure la plus charmante du monde; il dormoit dans un bois quand vous le vîtes, & c'étoit assûrément voir l'Amour endormi; je ne suis donc point surpris du penchant subit qui vous a pris pour lui.

LA FE'E.

Est il rien de plus naturel que d'aimer ce qui est aimable?

TRIVELIN.

Oh sans doute; cependant avant cette avanture, vous aimiez assez le grand enchanteur Merlin.

LA FE'E.

Eh bien, l'un me fait oublier l'autre: cela est encore fort naturel.

TRIVELIN.

C'est la pure nature; mais il reste une petite observation à faire: c'est que vous enlevez le jeune homme endormi; quand, peu de jours après vous allez épouser le même Merlin qui en a votre parole. Oh! cela devient serieux; & entre nous, c'est prendre la nature un peu trop à la lettre; cependant passe encore; le pis qu'il en pouvoit arriver, c'étoit d'être infidelle, cela seroit très-vilain dans un homme, mais dans une femme, cela est plus supportable: quand une femme est fidelle, on l'admire; mais il y a des fem-

mes modeftes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées ; vous êtes de celles-là, moins de gloire, & plus de plaifir, à la bonne heure.

LA FE'E.

De la gloire, à la place où je fuis, je ferois une grande duppe de me gener pour fi peu de chofe.

TRIVELIN.

C'eft bien dit, pourfuivons : vous portez le jeune homme endormi dans votre Palais, & vous voila à guetter le moment de fon réveil ; vous êtes en habit de conquête, & dans un attirail digne du mépris genereux que vous avez pour la gloire, vous vous attendiez de la part du beau garçon à la furprife la plus amoureufe; il s'éveille, & vous falue du regard le plus imbécile que jamais nigaud ait porté : vous vous approchez, il bâille deux ou trois fois de toutes fes forces, s'allonge, fe retourne & fe rendort ; voilà l'hiftoire curieufe d'un réveil qui promettoit une fcene fi intereffante. Vous fortez en foûpirant de dépit, & peut-être chaffée par un ronflement de baffe-taille, auffi nourri qu'il en foit ; une heure fe paffe, il fe réveille encore, & ne voïant perfonne auprès de lui, il crie : eh ! à ce cris galant, vous rentrez ; l'Amour fe frottoit les yeux : que voulez-vous, beau jeune homme, lui dites-vous, je veux goûter, moi, répond-il,

mais n'êtes-vous point surpris de me voir, ajoûtez-vous, eh mais oüi, répart-il. Depuis quinze jours qu'il est ici, sa conversation a toûjours été de la même force; cependant vous l'aimez, & qui pis est, vous laissez penser à Merlin qu'il va vous épouser, & votre dessein, m'avez-vous dit, est, s'il est possible, d'épouser le jeune homme; franchement si vous les prenez tous deux, suivant toutes les regles, le second mari doit gâter le premier!

LA FE'E

Je vais te répondre en deux mots: la figure du jeune homme en question m'enchante; j'ignorois qu'il eût si peu d'esprit quand je l'ai enlevé. Pour moi, sa bêtise ne me rebute point: j'aime, avec les graces qu'il a déja, celles que lui prêtera l'esprit quand il en aura. Quelle volupté de voir un homme aussi charmant, me dire à mes pieds, je vous aime. Il est déja le plus beau brun du monde: mais sa bouche, ses yeux, tous ses traits seront adorables, quand un peu d'amour les aura retouchez. Mes soins reussiront peut-être à lui en inspirer. Souvent il me regarde; & tous les jours je touche au moment où il peut me sentir & se sentir lui-même: Si cela lui arrive, sur le champs, j'en fais mon mari; cette qualité le mettra alors à l'abri des fureurs de Merlin: mais avant cela, je n'ose mécon-

tenter cet enchanteur, aussi puissant que moi & avec qui je differerai le plus long-tems que je pourrai.

TRIVELIN.

Mais si le jeune homme n'est jamais, ni plus amoureux, ni plus spirituel, si l'éducation que vous tâchez de lui donner ne réussit pas, vous épouserez donc Merlin?

LA FE'E.

Non, car en l'épousant même je ne pourrois me déterminer à perdre de vûë l'autre: & si jamais il venoit à m'aimer, toute mariée que je serois, je veux bien te l'avouer, je ne me fierois pas a moi.

TRIVELIN.

Oh, je m'en serois bien douté, sans que vous me l'eussiez dit: Femme tentée, & femme vaincuë, c'est tout un: mais je vois nôtre bel imbecile qui vient avec son maître à danser.



SCENE II.

ARLEQUIN *entre la tête dans l'estomach, ou de la façon niaise dont il voudra,*

SON MAISTRE A DANSER, LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

EH bien aimable Enfant, vous me paroissez triste : y a-t-il quelque chose ici qui vous déplaise ?

ARLEQUIN.

Moi, je n'en sçais rien.

TRIVELIN *rit.*

LA FE'E *à Trivelin.*

Oh ! je vous prie ne riez pas, cela me fait injure, je l'aime, cela vous suffit pour le respecter.

Pendant ce temps Arlequin prend des Mouches, la Fée continuant à parler à Arlequin:

Voulez-vous bien prendre votre leçon, mon cher enfant ?

ARLEQUIN, *comme n'ayant pas entendu.*

Hem.

LA FE'E.

Voulez-vous prendre votre leçon, pour l'amour de moi ?

ARLEQUIN.

Non.

LA FE'E.

Quoi ! vous me refusez si peu de chose, àmoi qui vous aime ?

Alors Arlequin lui voit une grosse bague au doigt, il lui va prendre la main, regarde la bague, & leve la tête en se mettant à rire niaisement.

LA FE'E.

Voulez-vous que je vous la donne ?

ARLEQUIN.

Oui da.

La Fée tire la bague de son doigt, & lui présente, comme il la prend grossierement elle lui dit :

Mon cher Arlequin, un beau garçon comme vous, quand une dame lui presente quelque chose, doit baiser la main en le recevant.

Arlequin alors prend goulument la main de la Fée qu'il baise :

LA FE'E *dit :*

Il ne m'entend pas, mais du moins sa méprise m'a fait plaisir.

Elle ajoûte :

Baisez la votre à present.

Arlequin alors baise le dessus de sa main.

La Fée soupire, & lui donnant sa bague lui dit

La voila en revanche reçevez votre leçon ; *alors le maître à danser apprend à Arlequin*

à faire la reverence.

Arlequin égaye cette Scene de tout ce que son genie peut lui fournir de propre au sujet.

ARLEQUIN.

Je m'ennuie.

LA FE'E.

En voila donc assez : nous allons tâcher de vous divertir.

Arlequin alors saute de joie du divertissement proposé, & dit en riant :

Divertir, divertir.

SCENE III.

Une Trouppe de Chanteurs & Danseurs,

LA FE'E, ARLEQUIN,

TRIVELIN.

La Fée fait asseoir Arlequin alors auprès d'elle sur un banc de gazon, qui sera auprès de la Grille du Théâtre ; pendant qu'on danse Arlequin siffle.

UN CHANTEUR *à Arlequin.*

BEau brunet, l'amour vous appelle.

A ces vers Arlequin se leve niaisement, & dit :

Je ne l'entends pas, où est-il ? *Il l'appelle*, Hé, hé.

LE CHANTEUR *continuë.*

Beau brunet l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN *en se rassoïant*, *dit* :

Qu'il crie donc plus haut.

LE CHANTEUR *continuë en lui montrant la Fée.*

Voïez-vous cet objet charmant,
Ses yeux dont l'ardeur éteincelle
Vous repetent à tout moment :
Beau brunet l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *alors en regardant les yeux de la Fée*, *dit* :

Dame, cela est drôle.

UNE CHANTEUSE BERGERE *vient*, *& dit à Arlequin* :

Aimez, aimez, rien n'est si doux.

ARLEQUIN *là-dessus répond* :

Apprenez, apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE *continue en le regardant.*

Ah ! que je plains votre ignorance.
Quel bonheur pour moi quand j'y pense !

Elle montre le Chanteur.

Qu'Athis en sache plus que vous.

LA FÉE *alors en se levant dit à Arlequin* :

Cher Arlequin, ces tendres Chansons ne vous inspirent elles rien ? Que sentez-vous ?

ARLEQUIN.

Je sens un grand appetit.

TRIVELIN.

C'eſt-à-dire qu'il ſoûpire après ſa collation, mais voici un païſan qui veut vous donner le plaiſir d'une danſe de village, après quoi nous irons manger.

UN PAYSAN *danſe.*

LA FE'E *ſe raſſit, & fait aſſeoir Arlequin qui s'endort ; quand la danſe finit, la Fée le tire par le bras & lui dit en ſe levant :*

Vous vous endormez, que faut-il donc faire pour vous amuſer ?

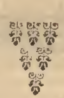
ARLEQUIN *en ſe réveillant pleure.*

Hi, hi, hi, mon pere, eh je ne vois point ma mere !

LA FE'E *à Trivelin.*

Emmenez-le, il ſe diſtraira peut-être en mangeant, du chagrin qui le prend ; je ſors d'ici pour quelques momens ; quand il aura fait collation, laiſſez-le ſe promener où il voudra.

Ils ſortent tous.



SCENE IV.

La Scene change & represente au loin quelques Moutons qui paissent.

Silvia entre sur la Scene en habit de Bergere, une houlette à la main, un Berger la suit.

SILVIA, LE BERGER.

LE BERGER.

VOus me fuïez, belle Silvia?

SILVIA.

Que voulez-vous que je fasse, vous m'entretenez d'une chose qui m'ennuie, vous me parlez toujours d'amour.

LE BERGER.

Je vous parle de ce que je sens.

SILVIA.

Oui, mais je ne sens rien, moi.

LE BERGER.

Voila ce qui me desespere.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute, je sais bien que toutes nos Bergeres ont chacune un Berger qui ne les quitte point; elles me disent qu'elles aiment, qu'elles soûpirent, elles y trouvent leur plaisir, pour moi je suis bien malheureuse, depuis que vous dites que

vous soûpirez pour moi, j'ai fait ce que j'ai pû pour soûpirer aussi, car j'aimerois autant qu'une autre à être bien aise, s'il y avoit quelque secret pour cela, tenez je vous rendrois heureux tout d'un coup, car je suis naturellement bonne.

LE BERGER.

Hélas! pour de secret je n'en sçais point d'autre que celui de vous aimer moi-même.

SILVIA.

Apparemment que ce secret-là ne vaut rien, car je ne vous aime point encore, & j'en suis bien fâchée; comment avez-vous fait pour m'aimer, vous?

LE BERGER.

Moi, je vous ay vûë: voila tout.

SILVIA.

Voïez quelle difference; & moi plus je vous vois & moins je vous aime, n'importe, allez, allez, cela viendra peut-être, mais ne me genez point; par exemple, à present, je vous haïrois si vous restiez ici.

LE BERGER.

Je me retirerai donc puisque c'est vous plaire, mais pour me consoler, donnez-moi votre main que je la baise.

SILVIA.

Oh non! on dit que c'est une faveur, & qu'il n'est pas honnête d'en faire, & cela est vrai, car je sçais bien que les Bergeres

ſe cachent de cela.

LE BERGER.

Perſonne ne nous voit.

SILVIA.

Oui, mais puiſque c'eſt une faute, je ne veux point la faire qu'elle ne me donne du plaiſir comme aux autres.

LE BERGER.

A dieu donc, belle Silvia, ſongez quelquefois à moi.

SILVIA.

Oui, oui.

SCENE V.

SILVIA, ARLEQUIN, *mais il ne vient qu'un moment après que Sylvia a été ſeule.*

SILVIA.

QUe ce Berger me déplaît avec ſon amour! toutes les fois qu'il me parle, je ſuis toute de méchante humeur: *& puis voyant Arlequin*; mais qui eſt-ce qui vient là! ah mon Dieu le beau garçon!

ARLEQUIN *entre en jouant au volan, il vient de cette façon juſqu'aux pieds de Silvia: là il laiſſe en jouant tomber le volan, & en ſe baiſſant pour le ramaſſer, il voit Silvia, il de-*

meure étonné & courbé : petit à petit & par secousses il se redresse le corps : quand il s'est entierement redressé, il la regarde, elle honteuse feint de se retirer dans son embarras, il l'arrête, & dit :

Vous êtes bien pressée ?

SILVIA.

Je me retire, car je ne vous connois pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connoissez pas ? tampis ; faisons connoissance, voulez-vous ?

SILVIA *encore honteuse.*

Je le veux bien.

ARLEQUIN *alors s'aproche d'elle, & lui marque sa joie par de petits ris, & dit*

Que vous êtes jolie !

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant.

ARLEQUIN.

Oh point, je dis la verité.

SILVIA *en riant un peu à son tour.*

Vous êtes bien joli aussi, vous.

ARLEQUIN.

Tant mieux : où demeurez-vous, je vous irai voir ?

SILVIA.

Je demeure tout prêt, mais il ne faut pas venir; il vaut mieux nous voir toûjours ici, parce qu'il y a un Berger qui m'aime, il seroit jaloux, & il nous suivroit.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ce Berger-là vous aime ?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Voïez donc cet impertinent, je ne le veux pas moi : eſt-ce que vous l'aimez, vous ?

SILVIA.

Non, je n'en ai jamais pû venir à bout.

ARLEQUIN.

C'eſt bien fait, il faut n'aimer perſonne que nous deux ; voïez ſi vous le pouvez?

SILVIA.

Oh de reſte, je ne trouve rien de ſi aisé.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

SILVIA.

Oh je ne mens jamais; mais où demeurez-vous auſſi ?

ARLEQUIN *lui montrant du doigt.*

Dans cette grande maiſon.

SILVIA.

Quoi, chez la Fée ?

ARLEQUIN.

Oui.

SILVIA *triſtement..*

J'ai toûjours eû du malheur.

ARLEQUIN *triſtement auſſi.*

Qu'eſt-ce que vous avez, ma chere amie ?

SILVIA.

C'est que cette Fée est plus belle que moi, & j'ai peur que nôtre amitié ne tienne pas.

ARLEQUIN *impatiemment.*

J'aimerois mieux mourir.

Et puis tendrement.

Allez, ne vous affligez pas, mon petit cœur.

SILVIA.

Vous m'aimerez donc toûjours?

ARLEQUIN.

Tant que je serai en vie.

SILVIA.

Ce seroit bien dommage de me tromper, car je suis si simple : mais mes moutons s'écartent, on me gronderoit s'il s'en perdoit quelqu'un : il faut que je m'en aille: Quand reviendrez vous?

ARLEQUIN *avec chagrin.*

Oh! que ces moutons me fâchent.

SILVIA.

Et moi aussi, mais que faire, serez-vous ici sur le soir?

ARLEQUIN.

Sans faute,

en disant cela, il lui prend la main & il ajoûte:

Oh les jolis petits doigts!

Il lui baise la main, & dit:

Je n'ai jamais eû de bonbon, si bon que cela.

SILVIA *rit, & dit:*

A dieu donc, *& puis à part*: voila que je soupire, & je n'ai point eu de secret pour cela.

Elle laisse tomber son mouchoir en s'en allant: Arlequin le ramasse & la rapelle pour lui donner.

ARLEQUIN.

Mon amie?

SILVIA.

Que voulez-vous, mon Amant? *& puis voyant son mouchoir entre les mains d' Arlequin*: Ah! c'est mon mouchoir, donnez.

ARLEQUIN *le tend, & puis retire la main; il hésite, & enfin il le garde, & dit*:

Non je veux le garder, il me tiendra compagnie: qu'est-ce que vous en faites?

SILVIA

Je me lave quelquefois le visage, & je m'essuie avec.

ARLEQUIN *en le dèployant*:

Et par où vous sert-il, afin que je le baise par-là.

SILVIA *en s'en allant*:

Par tout, mais j'ai hâte, je ne vois plus mes Moutons; à dieu, jusqu'à tantôt.

ARLEQUIN *la salüe en faisant des singeries, & se retire aussi.*

SCENE VI.

La Scene change, & represente le Jardin de la Fée.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

EH bien ! notre jeune homme, a-t-il goûté ?

TRIVELIN.

Oui, goûté comme quatre : il excelle en fait d'appétit.

LA FE'E.

Où est-il à present ?

TRIVELIN.

Je crois qu'il joue au volan dans les prairies; mais, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA FE'E

Quoi, qu'est-ce que c'est ?

TRIVELIN.

Merlin est venu pour vous voir.

LA FE'E.

Je suis ravie de ne m'y être point rencontrée, car c'est une grande peine que de feindre de l'amour pour qui l'on n'en sent plus.

TRIVELIN.

En verité, Madame, c'est bien dommage

que ce petit innocent l'ait chassé de votre cœur ? Merlin est au comble de la joie, il croit vous épouser incessamment. Imagines-tu quelque chose de si beau qu'elle, me disoit-il tantôt, en regardant votre portrait ? Ah ! Trivelin, que de plaisirs m'attendent? mais je vois bien que de ces plaisirs-là il n'en tâtera qu'en idée, & cela est d'une triste ressource quand on s'en est promis la belle & bonne réalité. Il reviendra, comment vous tirerez-vous d'affaire avec lui ?

LA FE'E.

Jusqu'ici je n'ai point encore d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Eh ! n'en sentez-vous pas quelque remords de conscience?

LA FE'E.

Oh ! j'ai bien d'autres choses en tête, qu'à m'amuser à consulter ma conscience sur une bagatelle.

TRIVELIN *à part*.

Voila ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

LA FE'E.

Je m'ennuie de ne point voir Arlequin ; je vais le chercher, mais le voila qui vient à nous : Qu'en dis-tu Trivelin ? il me semble qu'il se tient mieux qu'à l'ordinaire:



SCENE VII.

Arlequin arrive tenant en main le mouchoir de Silvia qu'il regarde, & dont il se frotte tout doucement le visage.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E *continuant de parler à Trivelin.*

JE suis curieuse de voir ce qu'il fera tout seul, mets-toi à côté de moi, je vais tourner mon anneau qui nous rendra invisibles.

ARLEQUIN *arrive au bord du Theatre, & il saute en tenant le mouchoir de Silvia, il le met dans son sein, il se couche, & se roule dessus, & tout cela gayement.*

LA FE'E *à Trivelin.*

Qu'est-ce que cela veut dire, cela me paroît singulier ; où a-t il pris ce mouchoir ? ne seroit-ce pas un des miens qu'il auroit trouvé? ah ! si cela étoit, Trivelin, toutes ces postures-là seroient peut-être de bonne augure?

TRIVELIN.

Je gagerois moi que c'est un linge qui sent le musc.

LA FE'E.

Oh non ! je veux lui parler, mais éloignons-

nous un peu, pour feindre que nous arrivons.

Elle s'éloigne de quelques pas, pendant qu'Arlequin se promène en long en chantant,

Ter li ta ta li ta.

LA FE'E.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN *en tirant le pied, & mettant le Mouchoir sous son bras:*

Je suis votre trés-humble Serviteur.

LA FE'E *à part à Trivelin:*

Comment! voila des manieres, il ne m'en a jamais tant dit depuis qu'il est ici.

ARLEQUIN *à la Fée.*

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on est quand on aime bien une personne?

LA FE'E *charmée à Trivelin.*

Trivelin, entends-tu? *& puis à Arlequin;* quand on aime, mon cher enfant, on souhaite toujours de voir les gens, on ne peut se séparer d'eux; on les perd de vûë avec chagrin: enfin on sent des transports, des impatiences, & souvent des desirs.

ARLEQUIN *en sautant d'aise, & comme à part.*

M'y voila.

LA FE'E.

Est-ce que vous sentez tout ce que je dis-là?

ARLEQUIN *d'un air indifferent.*
Non, c'est une curiosité que j'ai.

TRIVELIN.
Il jase vraiment!

LA FE'E.
Il jase, il est vrai, mais sa réponse ne me plaît pas : mon cher Arlequin, ce n'est donc pas de moi que vous parlez?

ARLEQUIN.
Oh! je ne suis pas un niais, je ne dis pas ce que je pense.

LA FE'E *avec feu, & d'un ton brusque.*
Qu'est-ce que cela signifie, ou avez-vous pris ce mouchoir?

ARLEQUIN *la regardant avec crainte.*
Je l'ai pris à terre.

LA FE'E.
A qui est-il?

ARLEQUIN.
Il est à ... *& puis s'arrêtant* : je n'en sçais rien.

LA FE'E
Il y a quelque mistere désolant là-dessous! Donnez-moi ce mouchoir? *elle lui arrache, & après l'avoir regardé avec chagrin, & à part*, il n'est pas à moi & il le baisoit, n'importe, cachons-lui mes soupçons, & ne l'intimidons pas, car il ne me découvriroit rien.

ARLEQUIN *alors va le Chapeau bas, & humblement lui redemande le Mouchoir.*
Aïez la charité de me rendre leMouchoir.

LA FE'E *en soûpirant en secret.*

Tenez, Arlequin, je ne veux pas vous l'ôter puisqu'il vous fait plaisir.

ARLEQUIN *en le recevant baise la main, la saluë, & s'en va.*

LA FE'E *le regardant.*

Vous me quittez ; où allez-vous ?

ARLEQUIN.

Dormir sous un arbre.

LA FE'E *doucement.*

Allez, allez.

SCENE VIII.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

Ah ! Trivelin, je suis perduë.

TRIVELIN.

Je vous avoüe, Madame, que voici une avanture où je ne comprends rien ; que seroit-il donc arrivé à ce petit peste-là ?

LA FE'E *au desespoir & avec feu.*

Il a de l'esprit Trivelin, il en a, & je n'en suis pas mieux, je suis plus folle que jamais. Ah ! quel coup pour moi, que le petit ingrat vient de me paroître aimable ! As-tu vû comme il est changé ? As-tu remarqué de quel air il me parloit ? Combien sa phisionomie étoit

devenuë fine ? & ce n'est pas de moi qu'il tient toutes ces graces là ? il a déja de la délicatesse de sentiment, il s'est retenu, il n'ose me dire à qui appartient le mouchoir, il devine que j'en serois jalouse; ah! qu'il faut qu'il ait pris d'amour pour avoir déja tant d'esprit : que je suis malheureuse, une autre lui entendra dire, ce, je vous aime, que j'ai tant desiré, & je sens qu'il meritera d'être adoré; je suis au desespoir, sortons Trivelin; il s'agit ici de découvrir ma rivale, je vais le suivre & parcourir tous les lieux où ils pourront se voir, cherches de ton côté, va vîte, je me meure.

La Scene change, & represente une prairie, où de loin paissent des Moutons.

SCENE IX.

SILVIA, UNE DE SES COUSINES.

SILVIA.

ARrêtes-toi un moment, ma cousine, je t'aurai bien-tôt conté mon histoire,& tu me donneras quelqu'avis; tiens, j'étois ici quand il est venu, dés qu'il s'est approché le cœur m'a dit que je l'aimois, cela est admirable : il s'est approché aussi, il m'a parlé; sçais tu ce qu'il m'a dit ? Qu'il m'aimoit aussi; j'étois plus contente que si on

m'avoit donné tous les moutons du Hameau : vraiment je ne m'étonne pas si toutes nos Bergeres sont si aises d'aimer ; je voudrois n'avoir fait que cela depuis que je suis au monde, tant je le trouve charmant, mais ce n'est pas tout, il doit revenir ici bientôt, il m'a déja baisé la main, & je vois bien qu'il voudra me la baiser encore ? donne moi conseil, toi qui a eu tant d'amans ; dois-je le laisser faire ?

LA COUSINE.

Gardes-t'en bien, ma Cousine, sois bien severe, cela entretient l'amour d'un amant.

SILVIA.

Quoi, il n'y a point de moien plus aisé que cela pour l'entretenir.

LA COUSINE.

Non; il ne faut point aussi lui dire tant que tu l'aimes.

SILVIA.

Eh ! comment s'en empêcher, je suis encore trop jeune pour pouvoir me gêner.

LA COUSINE.

Fais comme tu pourras, mais on m'attend, je ne puis rester plus long-temps, à dieu ma Cousine.

SCENE X.

SILVIA *un moment après.*

QUe je suis inquiete, j'aimerois autant ne point aimer que d'être obligée d'être severe; cependant elle dit que cela entretient l'amour, voila qui est étrange; on devroit bien changer une maniere si incommode; ceux qui l'ont inventée n'aimoient pas tant que moi.

SCENE XI.

SILVIA, ARLEQUIN.

Arlequin arrive.

SILVIA *en le voyant:*

VOici mon amant, que j'aurai de peine à me retenir!

*Dès qu'*ARLEQUIN *l'apperçoit, il vient à elle en sautant de joie, il lui fait des caresses avec son chapeau, auquel il a attaché le mouchoir, il tourne autour de Silvia, tantôt il baise le mouchoir, tantôt il caresse Silvia:*

Vous voila donc, mon petit cœur?

SILVIA *en riant.*

Oüi mon amant.

ARLEQUIN.

Estes-vous bien aise de me voir?

SILVIA.

Assez.

ARLEQUIN *en repetant ce mot:*

Assez, ce n'est pas assez.

SILVIA.

Oh! si fait, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN *ici lui prend la main, Silvia paroît embarrassée, Arlequin en la tenant dit:*

Et moi je ne veux pas que vous disiez comme cela. *Il veut alors lui baiser la main, en disant ces derniers mots.*

SILVIA *retirant sa main:*

Ne me baisez pas la main au moins.

ARLEQUIN *fâché.*

Ne voila-t-il pas encore? allez, vous êtes une trompeuse. *Il pleure.*

SILVIA *tendrement, en lui prenant le menton:*

Hélas! mon petit Amant, ne pleurez pas.

ARLEQUIN *continuant de gemir:*

Vous m'aviez promis votre amitié.

SILVIA.

Eh! je vous l'ai donnée.

ARLEQUIN.

Non, quand on aime les gens, on ne les empêche pas de baiser sa main, *en lui offrant la sienne:* tenez, voila la mienne, voïez si

je ferai comme vous.

SILVIA *en se ressouvenant des conseils de sa Cousine.*

Oh ! ma Cousine dira ce qu'elle voudra, mais je ne puis y tenir ; là, là, consolez-vous, mon Amant, & baisez ma main, puisque vous en avez envie ; baisez, mais écoutez, n'allez pas me demander combien je vous aime, car je vous en dirois toûjours la moitié moins qu'il n'y en a, cela n'empêchera pas que dans le fond je ne vous aime de tout mon cœur, mais vous ne devez pas le sçavoir, parce que cela vous ôteroit votre amitié, on me l'a dit.

ARLEQUIN *d'une voix plaintive.*

Tous ceux qui vous ont dit cela ont fait un mensonge: ce sont des causeurs qui n'entendent rien à notre affaire, le cœur me bat quand je baise votre main, & que vous dites que vous m'aimez, & c'est marque que ces choses-là sont bonnes à mon amitié.

SILVIA.

Cela se peut bien, car la mienne en va de mieux en mieux aussi, mais n'importe, puisqu'on dit que cela ne vaut rien, faisons un marché de peur d'accident, toutes les fois que vous me demanderez si j'ai beaucoup d'amitié pour vous, je vous répondrai que je n'en ai gueres, & cela ne sera pourtant pas vrai, & quand vous voudrez me baiser la main, je ne le voudrai pas, & pourtant

j'en aurai envie.

ARLEQUIN *en riant.*

Eh ! eh ! cela ſera drôle, je le veux bien, mais avant ce marché-là, laiſſez-moi baiſer votre main à mon aiſe, cela ne ſera pas du jeu.

SILVIA.

Baiſez, cela eſt juſte.

ARLEQUIN *lui baiſe & rebaiſe la main, & après faiſant réflexion au plaiſir qu'il vient d'avoir, il dit :*

Oh ! mais, mon amie, peut-être que le marché nous fâchera tous deux.

SILVIA.

Eh ! quand cela nous fâchera tout de bon, ne ſommes-nous pas les maîtres ?

ARLEQUIN.

Il eſt vrai, mon amie ; cela eſt donc arrêté ?

SILVIA.

Oüi.

ARLEQUIN.

Cela ſera tout divertiſſant, voïons pour voir. *Arlequin ici badine, & l'interroge pour rire.* M'aimez-vous beaucoup ?

SILVIA.

Pas beaucoup.

ARLEQUIN *ſerieuſement.*

Ce n'eſt que pour rire au moins, autrement...

SILVIA *riant :*

Eh ! ſans doute.

ARLEQUIN *pourſuivant toûjours la badinerie, & riant :*

Ah, ah, ah ! *& puis pour badiner encore :* donnez-moi votre main ma mignonne.

SILVIA.

Je ne le veux pas.

ARLEQUIN *ſoûriant.*

Je ſçais pourtant que vous le voudriez bien.

SILVIA.

Plus que vous, mais je ne veux pas le dire.

ARLEQUIN *ſoûriant encore ici, & puis changeant de façon, & triſtement.*

Je veux la baiſer, ou je ſerai fâché.

SILVIA.

Vous badinez mon Amant ?

ARLEQUIN *comme triſtement toûjours.*

Non.

SILVIA.

Quoi ! c'eſt tout de bon ?

ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA *en lui tendant la main.*

Tenez donc.



SCENE

SCENE XI.

Ici LA FE'E *qui les cherchoit arrive, & dit à part en retournant son Anneau ;*

AH ! je vois mon malheur !

ARLEQUIN *après avoir baisé la main de Silvia.*

Dame, je badinois.

SILVIA.

Je vois bien que vous m'avez attrapée, mais j'en profite aussi.

ARLEQUIN *qui lui tient toûjours la main.*

Voila un petit mot qui me plaît comme tout.

LA FE'E *à part.*

Ah ! juste ciel, quel langage ! Paroissons.

Elle retourne son Anneau.

SILVIA *effraïée de la voir fait un cris.*

Ah !

ARLEQUIN *de son côté.*

Ouf !

LA FE'E *à Arlequin avec alteration.*

Vous en sçavez déja beaucoup ?

ARLEQUIN *embarrassé.*

Eh! eh! je ne sçavois pourtant pas que vous étiez-là.

LA FE'E *en le regardant fixement.*

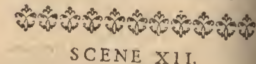
Ingrat. *Et puis le touchant de sa Baguette.* Suivez-moi.

Après ce dernier mot elle touche aussi Silvia sans lui rien dire.

SILVIA *touchée dit :*

Misericorde?

La Fée alors part avec Arlequin qui marche devant en silence, & comme par compas.



SCENE XII.

SILVIA *seule, tremblante & sans bouger.*

AH! la méchante femme; je tremble encore de peur: hélas! peut-être qu'elle va tuer mon Amant, elle ne lui pardonnera jamais de m'aimer, mais je sçai bien comment je ferai: je m'en vais assembler tous les Bergers du Hameau, & les mener chez elle; Allons.

Silvia là-dessus veut marcher, mais elle ne peut avancer un pas, elle dit :

Qu'est-ce que j'ai donc, je ne puis me remuer.

Elle fait des efforts, & ajoûte:

Ah! cette Magicienne m'a jetté un sortilege aux jambes.

A ces mots deux ou trois Lutins viennent pour l'enlever.

SILVIA *tremblante.*

Ahi! ahi! Messieurs, aïez pitié de moi: au secours, au secours.

UN DES LUTINS.

Suivez-nous, suivez-nous.

SILVIA.

Je ne veux pas, je veux retourner au logis.

UN AUTRE LUTIN.

Marchons.

Ils l'enlevent en criant.

SCENE XIII.

La Scene change, & represente le Jardin de la Fée.

LA FE'E *parait avec* ARLEQUIN, *qui marche devant elle dans la même posture qu'il a fait cy-devant, & la tête baissée.*

LA FE'E

Fourbe que tu es, je n'ai pû paroître ai-

mable à tes yeux, je n'ai pû t'inspirer le moindre sentiment, malgré tous les soins & toute la tendresse que tu m'as vûë, & ton changement est l'ouvrage d'une miserable Bergere : réponds, ingrat, que lui trouves-tu de si charmant? Parles.

ARLEQUIN *feignant d'être retombé dans sa bêtise.*

Qu'est-ce que vous voulez?

LA FE'E.

Je ne te conseille pas d'affecter une stupidité que tu n'as plus, & si tu ne te montres tel que tu es, tu vas me voir poignarder l'indigne objet de ton choix.

ARLEQUIN *vîte & avec crainte.*

Eh! non, non, je vous promets que j'aurai de l'esprit autant que vous le voudrez.

LA FE'E.

Tu trembles pour elle?

ARLEQUIN.

C'est que je n'aime à voir mourir personne.

LA FE'E.

Tu me verras mourir, moi, si tu ne m'aimes.

ARLEQUIN *en la flattant.*

Ne soïez donc point en colere contre nous.

LA FE'E *en s'attendrissant.*

Ah! mon cher Arlequin, regardes-moi, repens-toi de m'avoir desesperée, j'oublie-

rai de quelle part t'eſt venu ton eſprit, mais puiſque tu en as, qu'il te ſerve à connoître les avantages que je t'offre.

ARLEQUIN.

Tenez dans le fond, je vois bien que j'ai tort ; vous êtes belle & brave cent fois plus que l'autre : mais j'enrage.

LA FE'E.

Eh ! de quoi ?

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai laiſſé prendre mon cœur par cette petite friponne qui eſt plus laide que vous.

LA FE'E *ſoûpire en ſecret, & dit.*

Arlequin, voudrois-tu aimer une perſonne qui te trompe, qui a voulu badiner avec toi, & qui ne t'aime pas ?

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela ſi fait, elle m'aime à la folie.

LA FE'E.

Elle t'abuſoit, je le ſçais bien, puiſqu'elle doit épouſer un berger du village qui eſt ſon amant : ſi tu veux, je m'en vais l'envoïer chercher, & elle te le dira ellemême.

ARLEQUIN *en ſe mettant la main ſur la poitrine, ou ſur ſon cœur.*

Tic, tac, tic, tac ; ouf, voila des paroles qui me rendent malade, *& puis vîte,* allons, allons, je veux ſçavoir cela, car ſi

elle me trompe, jarni je vous caresserai, je vous épouserai devant ses deux yeux pour la punir.

LA FE'E.

Eh bien ! je vais donc l'envoïer chercher ?

ARLEQUIN *encore ému.*

Oüi, mais vous êtes bien fine, si vous êtes là, quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle vous craindra, & elle n'osera me dire rondement sa pensée.

LA FE'E.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

La peste, vous êtes une sorciere, vous nous jouerez un tour comme tantôt, & elle s'en doutera, vous êtes au milieu du monde & on ne voit rien ; oh ! je ne veux point que vous trichiez ; faites un serment que vous n'y serez pas en cachette.

LA FE'E.

Je te le jure foi de Fée.

ARLEQUIN.

Je ne sçais point, si ce juron là est bon, mais je me souviens à cette heure quand on me lisoit des histoires, d'avoir vû qu'on juroit par le six, le tix, oui le Styx.

LA FE'E.

C'est la même chose.

ARLEQUIN.

N'importe, jurez toujours ; dame puis-

que vous craignez, c'eſt que c'eſt le meilleur.

L A F E'E *après avoir rêvé.*

Eh bien! je n'y ſerai point, je t'en jure par le Styx, & je vais donner ordre qu'on l'ameine ici.

A R L E Q U I N.

Et moi en attendant je m'en vais gémir en me promenant.

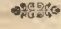
Il ſort.



SCENE XIV.

L A F E'E *ſeule.*

MOn ferment me lie, mais je n'en ſçais pas moins le moïen d'épouvanter la Bergere ſans être preſente, & il me reſte une reſſource; je donnerai mon Anneau à Trivelin qui les écoutera inviſible, & qui me rapportera ce qu'ils auront dit : Appellons-le, Trivelin, Trivelin.



SCENE XV.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN *vient* :

QUe voulez-vous, Madame ?

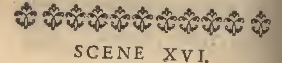
LA FE'E

Faites venir ici cette Bergere, je veux lui parler; & vous, prenez cette Bague, quand j'aurai quitté cette fille, vous avertirez Arlequin de lui venir parler, & vous le suivrez sans qu'il le sache pour venir écouter leur entretien, avec la précaution de retourner la Bague, pour n'être point vû d'eux, après quoi vous me redirez leurs discours : Entendez-vous, soïez éxact je vous prie ?

TRIVELIN.

Oui, Madame.

Il sort pour aller chercher Silvia.



SCENE XVI.

LA FE'E *un moment seule.*

ESt-il d'avanture plus triste que la mien-

ne, je n'ai lieu d'aimer plus que je n'aimois, que pour en souffrir d'avantage; cependant il me reste encore quelque esperance, mais voici ma rivale.

Silvia entre.

LA FE'E *en colere.*

Approchez, approchez.

SILVIA.

Madame, est-ce que vous voulez toûjours me retenir de force ici? Si ce beau Garçon m'aime, est-ce ma faute; il dit que je suis belle, dame, je ne puis pas m'empêcher de l'être?

LA FE'E *avec un sentiment de fureur.*

Oh! si je ne craignois de tout perdre, je la déchirerois; Ecoutez-moi, petite fille, mille tourmens vous sont préparez, si vous ne m'obéïssez.

SILVIA *en tremblant.*

Hélas! vous n'avez qu'à dire.

LA FE'E.

Arlequin va paroître ici, je vous ordonne de lui dire que vous n'avez voulu que vous divertir avec lui, que vous ne l'aimez point, & qu'on va vous marier avec un Berger du Village; je ne paroîtrai point dans votre conversation, mais je serai à vos côtez sans que vous me voïez, & si vous n'observez mes ordres avec la derniere rigueur; s'il vous échape le moindre mot qui lui fasse deviner que je vous aye

forcée à lui parler comme je le veux, tout est prêt pour votre suplice.

SILVIA.

Moi, lui dire que j'ai voulu me mocquer de lui ? cela est-il raisonnabe ? il se mettra à pleurer & je me mettrai à pleurer aussi : vous sçavez bien que cela est immanquable.

LA FE'E *en colere.*

Vous osez me résister ? paroissez esprits infernaux, enchaînez-la, & n'oubliez rien pour la tourmenter.

DES ESPRITS ENTRENT.

SILVIA *pleurant, dit.*

N'avez-vous pas de conscience de me demander une chose impossible ?

LA FE'E *aux Esprits.*

Ce n'est pas tout ; allez prendre l'ingrat qu'elle aime, & donnez lui la mort à ses yeux.

SILVIA *avec exclamation.*

La mort ! Ah ! Madame la Fée, vous n'avez qu'à le faire venir, je m'en vais lui dire que je le haïs, & je vous promets de ne point pleurer du tout ; je l'aime trop pour cela.

LA FE'E.

Si vous versez une larme, si vous ne paroissez tranquille, il est perdu & vous aussi : *aux Esprits* : ôtez-lui ses fers : *à Silvia*, quand vous lui aurez parlé je vous ferai re-

conduire chez vous si j'ai lieu d'être contente. Il va venir, attendez ici.

La Fée sort, & les Diables aussi.

SCENE XVII.

SILVIA,

un moment seule.

Achevons vîte de pleurer, afin que mon Amant ne croïe pas que je l'aime, le pauvre enfant, ce seroit le tuer moi-même. Ah ! maudite Fée ; mais essuïons mes yeux, le voilà qui vient.

Arlequin entre alors triste & la tête penchée, il ne dit mot jusqu'auprès de Silvia, il se présente à elle, la regarde un moment sans parler, & après Trivelin invisible entre.

ARLEQUIN.

Mon amie ?

SILVIA *d'un air libre.*

Eh bien.

ARLEQUIN.

Regarde-moi.

SILVIA *embarrassée.*

A quoi sert tout cela, on m'a fait venir

ici pour vous parler ; j'ai hâte, qu'est-ce que vous voulez ?

ARLEQUIN *tendrement.*

Est-ce vrai que vous m'avez fourbé ?

SILVIA.

Oui, tout ce que j'ai fait, ce n'étoit que pour me donner du plaisir.

ARLEQUIN *s'approche d'elle tendrement, & lui dit :*

Mon amie, dites franchement, cette coquine de Fée n'est point ici, car elle en a juré, *& puis en flattant Silvia* : là, là, remettez-vous, mon petit cœur : dites, êtes-vous une perfide ? Allez, vous êtes la femme d'un vilain Berger.

SILVIA.

Oui, encore une fois, tout cela est vrai.

ARLEQUIN *là-dessus pleure de toute sa force.*

Hi, hi, hi.

SILVIA *à part.*

Le courage me manque.

ARLEQUIN *en pleurant sans rien dire, cherche dans ses poches, il en tire un petit Coûteau qu'il éguise sur sa manche.*

SILVIA *le voïant faire.*

Qu'allez-vous donc faire ?

Alors ARLEQUIN *sans répondre allonge le bras comme pour prendre sa secousse, & ouvre un peu son estomach.*

SILVIA *effraïée.*

Ah ! il se va tuer ; arrêtez-vous, mon

Amant ? j'ai été obligée de vous dire des menteries : *& puis en parlant à la Fée qu'elle croit à côté d'elle* : Madame la Fée, pardonnez-moi en quelque endroit que vous soïez ici, vous voïez bien ce qui en est.

ARLEQUIN *à ces mots cessant son desespoir, lui prend vîte la main, & dit.*

Ah ! quel plaisir, soûtenez moi ma mour, je m'évanoüis d'aise.

SILVIA *le soûtient.*

TRIVELIN *alors paroît tout d'un coup à leurs yeux.*

SILVIA *dans la surprise dit :*

Ah ! voilà la Fée.

TRIVELIN.

Non, mes enfans, ce n'est pas la Fée, mais elle m'a donné son Anneau, afin que je vous écoutasse sans être vû ; ce seroit bien domage d'abandonner de si tendres Amans à sa fureur : aussi-bien ne mérite-elle pas qu'on la serve, puisqu'elle est infidelle au plus genereux Magicien du monde à qui je suis dévoüé : soïez en repos, je vais vous donner un moïen d'assûrer votre bonheur. Il faut qu'Arlequin paroisse mécontent de vous, Silvia, & que de votre côté, vous feigniez de le quitter en le raillant, je vais chercher la Fée qui m'attend, à qui je dirai que vous vous êtes parfaitement acquittée de ce qu'elle vous avoit ordonnée, elle sera témoin de votre retraite : Pour

vous, Arlequin, quand Silvia ſera ſortie, vous reſterez avec la Fée, & alors en l'aſſûrant que vous ne ſongez plus à Silvia infidelle, vous jurerez de vous attacher à elle, & tâherez par quelque tour d'adreſſe, & comme en badinant de lui prendre ſa Baguette, je vous avertis que dès qu'elle ſera dans vos mains, la Fée n'aura plus aucun pouvoir ſur vous deux; & qu'en la touchant elle-même d'un coup de la Baguette, vous en ſerez abſolument le maître, pour lors vous pourrez ſortir d'ici, & vous faire telle deſtinée qu'il vous plaira.

SILVIA.

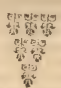
Je prie le ciel qu'il vous récompenſe.

ARLEQUIN.

Oh! quel honnête homme; quand j'aurai la Baguette, je vous donnerai votre plein chapeau de liards.

TRIVELIN.

Préparez-vous, je vais emmener ici la Fée.



SCENE XVIII.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

MA chere amie, la joie me court dans le corps, il faut que je vous baise, nous aurons bien le temps de cela.

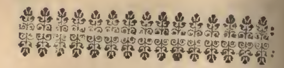
SILVIA *en l'arrêtant.*

Taisez-vous donc mon ami, ne nous caressons pas à cette heure, afin de pouvoir nous caresser toûjours : on vient, dites-moi bien des injures, pour avoir la Baguette.

LA FE'E *entre.*

ARLEQUIN *comme en colere.*

Allons, petite coquine.



SCENE XIX.

LA FE'E, TRIVELIN, SILVIA, ARLEQUIN.

TRIVELIN *à la Fée en entrant.*

JE crois, Madame, que vous aurez lieu d'être contente.

ARLEQUIN *continuant à gronder Silvia.*

Sortez d'ici, friponne, voïez cette petite effrontée : Sortez d'ici, mort de ma vie.

SILVIA *se retirant en riant.*

Ah! ah! qu'il est drôle : à dieu, à dieu, je m'en vais épouser mon Amant : un autrefois ne croïez pas tout ce qu'on vous dit, petit garçon.

Et puis Silvia dit à la Fée.

Madame, voulez-vous que je m'en aille ?

LA FE'E *à Trivelin.*

Faites-la sortir, Trivelin.

Elle sort avec Trivelin.



SCENE XX.

LA FE'E, ARLEQUIN.

LA FE'E.

JE vous avois dis la verité, comme vous voïez.

ARLEQUIN *comme indifferent.*

Oh! je me soucie bien de cela: c'est une petite laide qui ne vous vaut pas, allez: allez à present, je vois bien que vous êtes une bonne personne: fy, que j'étois sot; laissez faire, nous l'attrapperons bien quand nous serons mari & femme.

LA FE'E.

Quoi! mon cher Arlequin, vous m'aimerez donc?

ARLEQUIN.

Eh! qui donc? j'avois assûrément la vûë trouble: tenez, cela m'avoit fâché d'abord, mais à present je donnerois toutes

les Bergeres des Champs pour une mauvaise épingle : *& puis doucement*, mais, vous n'avez peut-être plus envie de moi à cause que j'ai été si bête ?

LA FE'E *charmée.*

Mon cher Arlequin, je te fais mon maître, mon mari ; oüi je t'épouse, je te donne mon cœur, mes richesses, ma puissance ; es-tu content ?

ARLEQUIN *en la regardant sur cela tendrement.*

Ah ! ma mie, que vous me plaisez : *& lui prenant la main*, moi, je vous donne ma Personne, & puis cela encore, *c'est son Chapeau*, & puis encore cela, *c'est son Epée.*

Là-dessus en badinant il lui met son Epée au côté, & dit en lui prenant sa Baguette :

Et je m'en vais mettre ce bâton à mon côté.

Quand il tient la Baguette, LA FE'E *inquiete lui dit :*

Donnez, donnez-moi cette Baguette, mon fils, vous la casserez.

ARLEQUIN *se reculant aux approches de la Fée, tournant au tour du Théatre & d'une façon reposée :*

Tout doucement, tout doucement.

LA FE'E *encore plus allarmée.*

Donnez donc vîte ? j'en ai besoin.

ARLEQUIN *alors la touche de la Baguette adroitement, & lui dit :*

Tout beau, affoïez-vous là ? & foïez fage.

LA FE'E *tombe sur le fiege de gazon mis au près de la grille du Théatre, & dit :*

Ah ! je fuis perduë, je fuis trahie.

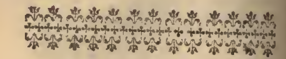
ARLEQUIN *en riant.*

Et moi je fuis on ne peut pas mieux : oh ! oh ! vous me grondiez tantôt, parce que je n'avois pas d'efprit ; j'en ai pourtant plus que vous.

Arlequin alors fait des fauts de joie, il rit, il danfe, il fifle, & de temps en temps v : au tour de la Fée, & lui montrant la Baguette.

Soïez bien fage, Madame la Sorciere, car, voïez bien cela : *alors il appelle tout le monde.* Allons, qu'on m'apporte ici mon petit cœur ; Trivelin, où font mes Valets & tous les Diables auffi, vîte, j'ordonne, je commande, ou par la fembleu . . .

Tout accourt à fa voix.



SCENE DERNIERE.

SILVIA *conduite par* TRIVELIN, LES DANSEURS, LES CHANTEURS ET LES ESPRITS.

ARLEQUIN *courant au devant de de Silvia, & lui montrant la Baguette.*

MA chere amie, voilà la machine, je suis Sorcier à cette heure, tenez, prenez, prenez, il faut que vous soïez Sorciere aussi.

Il lui donne la Baguette.

SILVIA *prend la Baguette en sautant d'aise, & dit :*

Oh ! mon Amant, nous n'aurons plus d'envieux.

A peine Silvia a-t-elle dit ces mots, que quelques ESPRITS *s'avancent, & l'un d'eux dit :*

Vous êtes notre Maîtresse, que voulez-vous de nous ?

Silvia surprise de leur approche se retire, & a peur, & dit :

Voilà encore ces vilains hommes, qui me font peur.

ARLEQUIN *fâché.*

Jarni, je vous apprendrai à vivre.

A Silvia.

Donnez-moi ce Bâton, afin que je les rosse.

Il prend la Baguette, & ensuite bat les Esprits avec son épée, il bat après les Danseurs, les Chanteurs, & jusqu'à Trivelin même.

SILVIA *lui dit en l'arrêtant :*

En voilà assez, mon ami.

ARLEQUIN *menace toûjours tout le monde, & va à la Fée qui est sur le banc, & la menace aussi.*

SILVIA *alors s'approche à son tour de la Fée & lui dit en la saluant.*

Bon jour, Madame, comment vous portez-vous ? Vous n'êtes donc plus si méchante ?

LA FE'E *retourne la tête en jettant des regards de fureurs sur eux.*

SILVIA.

Oh ! qu'elle est en colere !

ARLEQUIN *alors à la Fée.*

Tout doux, je ſuis le maître ; allons qu'on nous regarde tout à l'heure agréablement.

SILVIA.

Laiſſons-la, mon amie, ſoïons genereux : la compaſſion eſt une belle choſe.

ARLEQUIN.

Je lui pardonne, mais je veux qu'on chante, qu'on danſe, & puis aprés nous irons nous faire Roi quelque part.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comedie qui a pour titre : *Arlequin poli par l'Amour* ; & j'ai crû que l'impreſſion en feroit agréable au Public. A Paris ce 2. Juin 1723.

Signé DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut : Nôtre bien Amé le Sieur CARLET DE MARIVAUX nous aïant fait exposer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *Arlequin poli par l'Amour ; & la Surprise de l'Amour* s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre cy-dessus énoncé, en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparement & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout nôtre Roïaume, pendant le tems de six Années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance : Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre cy-dessus spécifié en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sr. Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans ; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant,

& de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, és mains de nôtre tres-Cher & Féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville : Et qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés-cher & féal Chevalier-Garde des sceaux de France, le sieur Fleuriau d'Armenonville : Le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens : Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original ; Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NÔTRE PLAISIR. Donné à Paris le quatriéme jour du mois de Juin, l'An de grace mil sept cens vingt-trois, & de nôtre Régne le huitiéme.

Signé, Par le Roi, en son Conseil, DE S.HILAIRE.

Il eſt ordonné par l'Edit du Roi, du mois d'Août 1686. & Arreſt de ſon Conſeil, que les Livres dont l'impreſſion ſe permet par Privilege de Sa Majeſté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Regiſtré ſur le Regiſtre V. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 270. No. 544. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris le 19. Juin 1723.

BALLARD, Syndic.

ACTEURS
DE LA COMEDIE.

BELPHEGOR, Démon, sous la figure de Rodric.
TRIVELIN, Paysan, amoureux de Colette.
COLETTE, jeune Paysane.
JAQUET, jeune Paysan, Rival de Trivelin.
LE MAGISTER, Pere de Colette.
DEUX SERGENS & plusieurs ARCHERS.
PLUTON, Dieu des Enfers.
PROSERPINE, sa femme.
MINOS, } Juges infernaux.
RADAMANTHE, } Juges infernaux.
ASCALAPHE, Habitant des Enfers.
ARLEQUIN, Valet de Belphegor.
L'OMBRE DE VIOLETTE, femme d'Arlequin.
M. TURCARET, riche Agioteur.
Madame TURCARET, sa femme.
LE DOCTEUR, ami de M. Turcaret.

Acteurs des Divertissemens.

TROUPE de Bergers, de Paysans, d'Ombres, de Lutins, de Démons & de Masques, chantans & dansans.



BELPHEGOR
COMEDIE-BALET.

❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖

ACTE PREMIER.

Le Theatre represente un Boccage, la Maison de Trivelin est dans le fonds.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN *seul.*

Dieux inéxorables, que vous me traitez cruellement dans ce jour. Je vous ai imploré tous les uns après les autres ; diable emporte si aucun s'est remué de sa place pour me rendre service. Tous les Sacrifices que j'ai fait à Mercure ont été inutiles : tout l'encens que j'ai brûlé dans le Temple de l'Amour s'en est allé en fumée. Il n'y a pas jusqu'à Vulcain qui a refusé de me mettre de

sa confrerie ; c'est pourtant une grace qu'il accorde généreusement à tout le monde, & même à beaucoup qui ne lui demandent pas, enfin malgré tous mes vœux & toutes mes prieres le jeune Jaquet épouse aujourd'hui Colette à ma barbe, après l'avoir amusée deux ans entiers du doux son de ma Musette. Jaquet l'a charmée dans un moment avec son flageolet. Mais voici l'infidelle.

SCENE II.

TRIVELIN, COLETTE.

COLLETTE.

QU'as-tu donc, Trivelin, il semble que tu sois fâché à cause que j'épouse Jaquet auparavant toi.

TRIVELIN.

J'ai grand tort en effet.

COLLETTE.

Va, va, laisse faire, si-tôt que je serai veuve, je t'épouserai en secondes nôces.

TRIVELIN.

Voilà une belle assurance que tu me donnes-là,

COLLETTE.

Sans doute, la Bohémiene qui passa dernierement dans notre Village m'assura que mon mari mourroit le premier, & tu dois m'avoir obligation de ne pas vouloir t'exposer à ce malheur.

TRIVELIN.

Tu n'aimes donc pas Jaquet, puisque tu l'expose à te rendre veuve?

COLLETTE.

Oh! c'est que j'aime Jaquet par raport à moi, & toi je t'aime par raport à toi même.

TRIVELIN.

C'est-à-dire par pitié, par une espece de reconnoissance; (qui croiroit que dans un Village on fit ces distinctions-là,) mais après tout, tu aimes donc l'un & l'autre?

COLLETTE.

Il me semble que oüi; & je voudrois qu'il me fût permis de vous épouser tous deux à la fois, pour ne point faire de mécontent.

TRIVELIN.

Voilà une fille bien charitable. C'est pour le coup que tu voudrois nous contenter tous deux, par raport à toimême. Mais je t'avertis que si tu épou-

ſe Jaquet, j'en ſerai ſi chagrin que je ne vivrai pas huit jours.

COLLETTE.

Ah ! Si je ſçavois cela, je t'épouſerois le premier.

TRIVELIN.

A ce que je vois tu as autant d'envie d'être veuve que mariée. Il n'importe, quoiqu'il en ſoit, je veux bien m'expoſer à remplir la prédiction qui t'a été faite.

COLLETTE.

Et moi je ne veux pas.

TRIVELIN.

Ah ! traîtreſſe, tu as beau déguiſer. Je connois que tu aime plus Jaquet que moi.

COLETTE.

En verité Trivelin, je crois que tu as raiſon.

TRIVELIN.

Cependant je ſuis le premier en datte.

COLETTE.

Eh ! c'eſt à cauſe de cela, il y avoit deux ans que nous nous aimions, cela commençoit à m'ennuyer, & ſi tu étois devenu mon mari, je connois que dans la ſuite cela m'auroit bien ennuyé davantage.

TRIVELIN.

Ainsi il faudra que j'attende que Jaquet t'ait ennuyé à son tour, encore si jusqu'à ce tems tu voulois que je fusse toûjours ton amant, je prendrois patience.

COLETTE.

Paix, voici Jaquet.

SCENE III.

TRIVELIN, JAQUET, COLETTE.

JAQUET.

Quel marché faites-vous donc-là, ensemble ?

TRIVELIN.

Nous parlions du tems passé, & nous prenions des mesures pour l'avenir.

JAQUET.

Il me semble Mademoiselle Colette que je vous avois défendu de parler à Monsieur Trivelin.

TRIVELIN.

Comment, tu es déja jaloux ? mes affaires iront bien.

JAQUET

Qu'entendez-vous par-là ?

TRIVELIN.

J'entens que si tu es jaloux, c'est signe que tu auras raison de l'être, & je ne suis plus si fâché que je l'étois. Les jaloux sont comme les bouchons qui enseignent le bon vin.

JAQUET

Est-ce que je ne puis pas être jaloux sans sujet ?

TRIVELIN.

Cela est bien rare.

JAQUET.

Et si je veux l'être sans raison ?

TRIVELIN.

La raison vient avec le tems, & Colette dans la suite justifiera tes soupçons.

JAQUET.

Eh bien ! moi, je vous déclare que je me marie pour avoir une femme à moi seul.

TRIVELIN.

Tes intentions sont fort bonnes.

JAQUET

C'est ce que mon amour se propose en épousant Colette,

TRIVELIN.

Dans le mariage l'amour propose, mais Vulcain dispose : par exemple, je me proposois d'épouser Colette, & tu me l'enleves. Tu te proposes qu'elle sera pour toi seul, & j'espere que tu auras à ton tour compté sans ton hôte ?

JAQUET.

Si je sçavois cela, ...

COLETTE.

Va, va, Jaquet, ne crains rien, je te répons de tout.

JAQUET.

Ah ! d'abord que Colette m'en répond, je compte là-dessus, une honnête femme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Un honnête femme n'a que sa parole, mais elle n'est plus obligée de la tenir, quand elle veut cesser de l'être.

JAQUET.

Tout ce que tu dit c'est pour me faire enrager, parce que tu enrages toi-même de ce que j'épouse Colette. Tu as beau dire, je ne t'écoute plus, & je ne vais songer qu'à ma nôce.

TRIVELIN.

Va, va songer à ta nôce, & moi je songerai au lendemain.

Seul.

Quelque mine que je faſſe, je ſuis au déſeſpoir, & je crois que je me donnerois volontiers au diable pour empêcher ce mariage; mais que cherche ici cet étranger, il me paroît bien effaré?

SCENE IV.

BELPHEGOR *ſous la figure de Rodric,*

TRIVELIN.

BELPHEGOR.

AH! mon ami, je n'ai recours qu'à toi: je ſuis pourſuivi par nombre d'Archers qui me veulent prendre priſonnier, il eſt bien vrai qu'ils ſont encore loin d'ici; mais ils ne manqueront pas de prendre ce chemin-ci à coup ſûr. Je ſuis perdu ſi je tombe entre leurs mains, je ne peux courir davantage.

TRIVELIN.

Je le crois bien. De quoi diable auſſi vous êtes-vous aviſé de prendre des bottes pour courir la poſte à pied.

BELPHEGOR.

Mon cheval étoit trop las pour pouvoir pousser plus loin, je l'ai abandonné dans le bois prochain, & je suis venu jusqu'ici comme j'ai pû pour te demander azile. Ta fortune est faite, & ton bonheur assûré, si tu peux me cacher dans quelqu'endroit où l'on ne puisse me trouver.

TRIVELIN.

N'êtes-vous point quelque agioteur qui se sauve en payis étranger ?

BELPHEGOR.

Au contraire je suis un pauvre diable qui n'ai pas le sol, & qui fuit sa femme & ses créanciers.

TRIVELIN.

Vous avez bien raison, ce sont de terribles animaux, mais vous parlez de faire ma fortune, & vous dites que vous n'avez pas le sol.

BELPHEGOR.

Il n'importe.

TRIVELIN.

Il est vrai que vous ne seriez pas le premier qui auroit fait la fortune des autres sans avoir l'esprit de faire la sienne.

BELPHEGOR.

Je ferai plus pour toi que si je te donnois de l'argent comptant.

TRIVELIN.

Il n'y a pourtant rien au-dessus de cela aujourd'hui.

BELPHEGOR.

Et si dans ce moment je te faisois épouser Colette ?

TRIVELIN.

Diable, ce seroit un grand coup. Mais d'où sçavez-vous que j'aime Colette ?

BELPHEGOR.

Il n'y a gueres de choses cachées pour moi dans le monde.

TRIVELIN.

Vous êtes donc sorcier ?

BELPHEGOR.

Je suis bien plus que tout cela, je suis lutin, démon.

TRIVELIN.

Ah ! je tremble.

BELPHEGOR.

Rassûre toi, je ne suis pas un démon mal faisant, je me nomme Belphegor ; il y a dix ans que Pluton m'a envoyé des Enfers sur la terre, pour sçavoir

par moi-même si tous les maris qui se plaignoient là-bas de leurs femmes, avoient raison.

TRIVELIN.

Il ne falloit pas rester ici dix ans pour en être convaincu; eh bien! l'avez-vous éprouvez enfin?

BELPHEGOR.

Que trop: j'ay, sous le nom de Rodric, épousé une certaine Madame Honesta qui m'a ruiné.

TRIVELIN.

Quoi, vous êtes le Seigneur Rodric; cet étranger si renommé par ses malheurs, & par les chagrins que lui a causé sa femme? Je sçavois votre histoire sur le bout du doigt, sans avoir l'honneur de vous connoître: & de quoi s'agit-il?

BELPHEGOR.

Il s'agit de me cacher promptement où tu pourras, car j'entens deja le pas des chevaux de ceux qui me poursuivent. Si tu me sers fidellement, j'employerai mon pouvoir de lutin pour te faire épouser Colette dans ce jour, & te procurer une fortune considerable.

TRIVELIN.

Allons, cela me détermine ..., com-

mencez donc par entrer dans maCour.

BELPHEGOR.

Après.

TRIVELIN.

Après ? vous trouverez un gros tas de fumier à la porte de l'écurie.

BELPHEGOR.

Eh bien ?

TRIVELIN.

Eh bien ? vous vous fourerez dedans.

BELPHEGOR.

Comment donc ?

TRIVELIN.

Et j'irai vous recouvrir le plus proprement qu'il me sera possible.

BELPHEGOR.

Tu te moques de moi avec ta propreté.

TRIVELIN.

Faisons mieux : j'allois mettre le pain dans notre four, je vous enfournerai en même-tems.

BELPHEGOR.

Mal peste, il y feroit trop chaud.

TRIVELIN.

Est-ce que les démons craignent la brûlure ?

BELPHEGOR.

En prenant la figure de l'homme, j'en ai pris toute la ſenſibilité.

TRIEVELIN.

Eh bien ! jettez-vous dans notre puits, il eſt froid comme glace.

BELPHEGOR.

Tu vas d'une extrêmité à l'autre.

TRIVELIN.

Eſt-ce ma faute, ſi vous ne pouvez ſouffrir ni le froid ni le chaud ?

BELPHEGOR.

N'a tu pas un Grenier ?

TRIVELIN.

Et des plus grands, il y a plus d'un millier de foin.

BELPHEGOR.

Je ne demande pas autre choſe, & je vas m'y cacher au plus vîte.

TRIVELIN.

Allez donc ? moi je vais cependant faire paſſer outre ceux qui vous pourſuivent.

SCENE V.

TRIVELIN.

APrès tout je ne ſçai pas ſi je fais bien de me fier à un lutin, c'eſt une engeance bien maligne, s'il m'alloit tordre le col pour ma récompenſe. Mais non, ce démon-là m'a l'air d'un honnête homme ; d'ailleurs l'eſpoir d'épouſer Colette, & de m'enrichir, m'ôte la crainte de tous les malheurs qui pourroient m'en arriver : Voici apparemment le troupeau de Sergens qui le pourſuivent. Il faut un peu m'en divertir ; en voilà trois qui mettent pied à terre : ils me paroiſſent bien réſolus, mais ils n'ont pas à faire à un ſot.

SCENE VI.

UN SERGENT, *pluſieurs* ARCHERS, TRIVELIN.

LE SERGENT.

EH ! l'ami, dis-nous un peu ? ..

TRIVELIN.

Messieurs je n'ai rien à vous dire, je n'ai point vû l'homme que vous cherchez pour le mettre en prison.

LE SERGENT.

Ah! ah! & qui t'a dit que nous cherchions un homme pour le mettre en prison?

TRIVELIN.

C'est vous qui le dites.

LE SERGENT.

Nous ne t'avons point encore parlé de cela.

TRIVELIN.

Non! Je l'ai donc rêvé?

LE SERGENT.

Eh bien! tu as rêvé juste, & nous allons t'assommer, si tu ne nous dis tout à l'heure où il peut être?

TRIVELIN.

N'est-ce pas un homme à cheval vêtu de rouge?

LE SERGENT.

Justement.

TRIVELIN.

Eh bien! celui que j'ai vû est à pied, vêtu de noir.

LE SERGENT.

Vêtu de rouge, ou vêtu de noir, à pied ou à cheval, où est-il enfin ?

TRIVELIN.

Il est bien loin, s'il court toûjours.

LE SERGENT.

Et de quel côté a-t-il tourné ?

TRIVELIN.

Voyez-vous bien ce Moulin à main droite ?

LE SERGENT.

Oüi.

TRIVELIN.

Eh bien ! il a tourné vers ce bois à main gauche.

LE SERGENT.

Y a-t-il long tems ?

TRIVELIN.

Il y a environ . . . cinq ou six jours.

LE SERGENT.

Ce Faquin-là se mocque de nous ? Et l'homme que nous poursuivons n'est parti que de ce matin.

TRIVELIN.

Que de ce matin ? Ce n'est donc pas celui-là ?

LE SERGENT.

Oh ! parbleu nous t'allons roüer de

coups, si tu ne nous répons comme il faut. N'est-il pas dans ta maison?

TRIVELIN.

Oh! pour cela non, il n'y a ici ni homme, ni chevaux, que moi & vous.

LE SERGENT *aux Archers.*

Je vois bien que la menace n'y fera rien, & qu'il faut toucher une autre corde: tiens mon ami, voilà deux pieces d'or que je te donne, dis-nous la verité, & nous enseigne où est celui que nous cherchons?

TRIVELIN.

Ah! vous parlez tout d'or. Eh bien, l'homme en question vient de passer par ici, il a pris le chemin de la montagne, & c'est tout ce qu'il peut avoir fait que d'y être à présent, car son cheval étoit crevé, Messieurs.

LE SERGENT.

Allons Camarades, remontons à cheval, & faisons diligence, nous l'aurons bientôt ratrapé. Je sçavois bien qu'avec ces sortes de gens, on ne faisoit rien qu'à force d'argent.

TRIVELIN.

Messieurs, bon voyage. Le Ciel vous tienne en joye.

SCENE VII.

TRIVELIN.

VOilà de l'argent bien gagné. C'eſt toûjours un commencement de fortune ; après tout je ſuis un drôle bien habile de tirer de l'argent de ceux qui ruinent les autres.

SCENE VIII.

BELPHEGOR, TRIVELIN.

TRIVELIN.

EH bien, ne vous ai-je pas ſervi comme il faut ?

BELPHEGOR.

Tu a fais des merveilles, & il n'y a rien que je ne faſſe à mon tour pour reconnoître le ſervice que tu viens de me rendre.

TRIVELIN.

Ma foi, ſi vous voulez me rendre ſervice il faut vous hâter, car j'entens déja les violons qui vont ſe rendre ici,

où l'on va célébrer les nôces de Jaquet & de Colette.

BELPHEGOR.

J'ai envoyé ce matin mon valet Arlequin aux Enfers, pour demander à Pluton la permiſſion de me rendre inviſible pour le peu de tems qui me reſte à demeurer ſur la terre.

TRIVELIN.

Vous avez envoyé Arlequin aux Enfers ? je crois qu'il y a bien loin d'ici en ce payis-là ?

BELPHEGOR.

Pas trop, on y va dans un moment.

TRIVELIN.

Je le crois. Mais c'eſt le retour qui eſt difficile à ce que je m'imagine ?

BELPHEGOR.

Oh que non ! étant allé de ma part, Pluton lui fournira une voiture pour s'en revenir par les airs.

TRIVELIN.

Quelque diligence qu'il faſſe, j'ai bien peur qu'il n'arrive trop tard, car voici déja tous les gens de la nôce aſſemblez.

BELPHEGOR.

J'ai ici près un lutin de mes amis qui a pouvoir ſur les élémens, je vais

le prier de troubler la fête.

TRIVELIN.

Parbleu vous me la donnez belle ; & si cela étoit que ne le priez-vous tantôt d'arrêter les Sergens qui vous poursuivoient ?

BELPHEGOR.

Il n'en auroit rien fait ; ce lutin-là a été Sergent lui-même, & c'est en récompense de ses services que Pluton lui a donné le pouvoir de tourmenter les ombres aux Enfers, comme il tourmentoit autrefois les corps sur la terre.

TRIVELIN.

Et que fait-il à présent dans ce monde ?

BELPHEGOR.

C'est lui qui fait grêler sur les vignes en faveur de ceux qui ont fait de grosses provisions.

TRIVELIN.

J'entens, c'est le démon des Marchands de vin, & sera-ce lui qui m'enrichera ?

BELPHEGOR.

Non, c'est moi qui prendrai ce soin, quand j'aurai le pouvoir de me rendre invisible, je passerai dans le corps de M. Turcaret.

TRIVELIN.

Quelle bête est-ce que ce Monsieur Turcaret?

BELPHEGOR.

C'est le plus riche & le plus inhumain de tous les Agioteurs. C'est celui qui me fait poursuivre avec tant de cruauté pour les sommes que je lui dois, & dont je prétens me vanger en t'enrichissant à ses dépens.

TRIVELIN.

Et comment vous y prendrez-vous?

BELPHEGOR.

Je t'instruirai de cela dans autre tems, voici la nôce qui s'avance, ne songeons maintenant qu'à te faire épouser Colette, demeure ici, & ne t'embarasse de rien, tu auras bien-tôt de mes nouvelles.

SCENE IX.

TRIVELIN.

MA foi je crains bien que Monsieur le lutin ne se soit moqué de moi. Mais tout coup vaille; voyons jusqu'au bout.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

UNE NÔCE DE VILLAGE.

JAQUET, COLETTE, le Magister, Troupe de Bergers & de Bergeres, & de Gens de la Nôce qui entrent en dançant.

LE CHŒUR.

Vive Jaquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jaquet.

UN BERGER.

Colette, quitte la Musette,
Pour écouter le flageolet,
Jaquet déniche la fauvette,
Qu'un autre attend au trebuchet.

LE CHŒUR.

Vive Jaquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jaquet.

UNE BERGERE.

Parmi la grandeur inquiette
L'amour ne regne qu'à regret,
Il aime mieux notre retraite,
Il y goûte un plaisir parfait.

LE CHŒUR.

Vive Jaquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

UN

UN BERGER.

Avec la Bergere folette,
Ce Dieu va cueillir le muguet,
Il fait des traits de sa houlette,
Un bandeau de son bavolet.

LE CHŒUR.

Vive Jaquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jaquet.

ENTRE'E DE PAÏSANS.

Il s'éleve une tempête, & le tonnerre gronde.

LE CHŒUR chante pendant la tempête.

Ah! quels terribles coups!
La gresle & le tonnerre
Vont ravager la terre,
La vigne est sans dessus dessous,
Bachus, Bachus, secourez-nous.

UN LUTIN paroît en l'air & chante.

Contre un injuste himen le destin se déclare,
La vigne va pér r dans cet orage affreux.
Si dans ce jour Trivelin n'est heureux;
Qu'à lui donner la main Colette se prépare,

Le Lutin disparoît.

LE CHŒUR.

Obéïssons au destin dans ce jour.
Craignons qu'il ne se vange,

Aux dépens de l'Amour,
Conservons la Vendange.

JAQUET.

Je me moque de cela, j'aime mieux ne boire que de l'eau, que d'abandonner Colette.

LE MAGISTER.

Oh parbleu Monsieur Jaquet, buvez de l'eau tant qu'il vous plaira, nous n'en voulons pas boire nous, & je donne ma fille en mariage à Trivelin.

JAQUET.

Y consens-tu, Colette?

COLETTE.

Il le faut bien: tout ce que je puis faire pour toi, c'est de te donner les mêmes esperances que je donnois à Trivelin quand je croyois devenir sa femme.

JAQUET

Eh! quelles esperances?

COLETTE.

De t'épouser quand je serai veuve.

JAQUET.

Oh! sur ce pied-là, je me console, & te voyant dans ces sentimens, je ne desespere pas de t'épouser même avant sa mort.

TRIVELIN.

L'épouser avant ma mort.

JAQUET.

A la cérémonie près.

TRIVELIN.

Oh ! je ne crains rien je ne suis pas jaloux comme toi. Allons, allons continuons nos danses & nos chants.

BELPHEGOR, *bas à Trivelin.*

Tu peux aussi achever ton mariage ; & nous partirons ensuite pour nous rendre chez Monsieur Turcaret, où mon valet Arlequin se doit trouver à son retour des Enfers.

Le Divertissement continue.

VAUDEVILLE.

JAQUET.

Colette je resens pour toi
Plus que de la tendresse,
Un trouble, une ardeur qui me presse ;
Qui me fera mourir je croi ;
Ah ! c'est un certain je ne sçai qu'est ce,
Ah ! c'est un certain je ne sçai quoi.

LE CHŒUR.

Ah ! c'est un certain je ne sçai qu'est-ce,
Ah ! c'est un certain je ne sçai quoi.

COLETTE, SILVIE.

Jaquet, quoiqu'un autre ait ma foi ;
Laisse moi faire, laisse,
Je me reprocherois sans cesse

Que quelqu'Amant fut mort pour moi,
Faute d'un certain je ne sçai qu'est-ce,
Faute d'un certain je ne sçai quoi.

LE CHŒUR.

Faute d'un certain je ne sçai qu'est-ce,
Faute d'un certain je ne sçai quoi.

UN BERGER.

La beauté ne sçauroit de soy
Attirer ma tendresse,
L'esprit & la délicatesse,
Peuvent encore moins sur moi,
Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce;
Il faut un certain je ne sçai quoi.

LE CHŒUR.

Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce,
Il faut un certain je ne sçai quoi.

UN BERGER.

Pour attirer la duppe à soi,
Iris fait la tigresse;
Montrer d'abord trop de tendresse,
C'est faire mal valoir l'emploi,
Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce,
Il faut un certain je ne sçai quoi.

UNE BERGERE.

En vain tu voudrois tout pour toi,
Importune sagesse,
Quand l'amour de ses traits nous blesse;
L'occasion enfraint ta loi,
On cede à certain je ne sçai qu'est-ce,
On cede à certain je ne sçai quoi,

LE CHŒUR.

On cede à certain je ne sçai qu'est-ce,
On cede à certain je ne sçai quoi.

TRIVELIN *au Parterre.*

Que le public de bonne foi
Applaudisse une piéce,
Le fâcheux critique ne cesse
D'exercer toûjours son emploi,
Il trouve un certain je ne sçai qu'est-ce;
Il blâme un certain je ne sçai quoi.

LE CHŒUR.

Il trouve un certain je ne sçai qu'est-ce,
Il blâme un certain je ne sçai quoi.

ACTE II.

Le Théâtre représente les Enfers.

SCENE I.

PLUTON, MINOS. RADAMANTHE.

PLUTON.

OUi, depuis que Belphegor a quitté les Enfers par mon ordre, pour aller habiter là-haut parmi les

hommes, dix ans se sont écoulez, si j'ai bonne mémoire; qu'en dites-vous, Minos?

MINOS.

Oui, Seigneur, le terme que vous lui avez prescrit pour rester sur la terre, finit dans le jour, & il ne peut retourner ici, s'il n'envoie quelqu'un vous en demander la permission.

PLUTON.

Remettons donc à demain à prononcer l'Arrêt que tous les maris mécontens de leurs femmes attendent depuis si long-tems.

RADAMANTHE.

Pourquoi ne le pas prononcer aujourd'hui, vous êtes suffisamment instruit?

PLUTON.

Mon cher Radamanthe, je ne puis rien faire sans le consentement de Proserpine, elle prend un si grand interêt à son sexe, que je n'ose lui déplaire.

MINOS.

Quoi! le Maître des Enfers aura la foiblesse des Juges de la Terre? & une femme lui dictera ses Arrêts?

PLUTON.

Je suis le Maître des Diables, mais

ma femme eſt une diableſſe devant qui je n'oſe ſoufler, je l'ai épouſé par amour, je n'oſe lui réſiſter.

RADAMANTHE.

Cependant vous devez rendre la Juſtice.

PLUTON.

Le terme n'eſt pas long d'ici à demain, attendons le retour de Belphegor, ſelon ſon rapport je me déterminerai.

MINOS.

Qu'en avez vous beſoin? ce genie qui lui ſervoit autrefois de Coureur, ne vous en a-t-il pas aſſez rapporté? c'eſt par lui que vous avez ſçû que Belphegor ſous la figure de Rodric avoit épouſé Madame Honeſta, la plus raiſonnable femme de ſon tems, & que cette femme ſi raiſonnable lui avoit fait perdre la raiſon, en pouſſant à bout ſa diabolique patience.

RADAMANTHE.

Bon! & tous ces petits Diablotins déguiſez en Pages, qui groſſiſſoient ſon train, n'ont-ils pas mieux aimé revenir aux Enfers que de ſervir plus long-tems une telle Maîtreſſe!

PLUTON.

Cela ne prouve rien; il ſuffit d'a-

voir l'habit de Page pour ne pouvoir long tems demeurer en place, & je trouve même que tous nos Diablotins sont devenus plus malins depuis qu'ils ont eu la livrée, qu'ils n'étoient auparavant. Mais que nous veut Ascalaphe ?



SCENE II.

PLUTON, MINOS, RADAMANTHE, ASCALAPHE.

ASCALAPHE.

AH ? Seigneur pluton, tout est perdu, un chetif mortel ayant eu l'audace d'excroquer le tribut qu'il devoit à la mort, vient d'arriver vivant dans votre Empire. Sa figure & ses propos sont si boufons, qu'à son arrivée toutes nos tristes ombres se sont mises à rire.

PLUTON.

Eh ! que vient chercher ici ce téméraire ?

ASCALAPHE.

Vous le sçaurez de lui-même : le voilà.

SCENE III.

PLUTON, MINOS, RADAMANTHE, ASCALAPHE; ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entrant comme à tâton.*

GArre le pot au noir. Bon ſoir, Monſieur Pluton, car il ſeroit inutile de vous ſouhaitter le bon jour puiſqu'il n'y en a point chez vous.

PLUTON.

L'abord eſt familier.

ARLEQUIN.

Que le diable vous emporte de bon cœur, Seigneur Pluton; parbleu; vous devriez bien faire allumer les lanternes dans votre Empire; je n'ai jamais vû d'enfer ſi mal policé; ce n'eſt pourtant pas manque que vous ayez ici nombre de Commiſſaires.

PLUTON.

Je te conſeille de te plaindre.

ARLEQUIN

J'en ai ſujet, j'ai penſé cent fois me rompre le coup, pour arriver juſ-

qu'ici. En entrant je me suis donné du nés contre l'ame d'un Procureur, qui étoit dure comme une enclume, & sans vos furies qui ont eu la charité de m'éclairer un bout de chemin avec leurs flambeaux, je ne serois arrivé de trois heures.

PLUTON.

Tu es encore arrivé trop tôt pour ton malheur.

ARLEQUIN.

Oh! je ne crains rien, je viens ici de bonne part.

PLUTON.

Et qui peut t'avoir envoyé?

ARLEQUIN.

Un lutin de vos amis, le Seigneur Belphegor, dont j'ai l'honneur d'être le premier Valet de Chambre.

MINOS.

Il vient de la part de Belphegor; ah! nous allons apprendre des nouvelles.

PLUTON.

J'en ai autant d'impatience que vous. Mais je suis encore plus curieux de sçavoir comment ce miserable a pû faire pour pénétrer jusqu'ici.

ARLEQUIN.

Je vais vous l'apprendre: j'ai com-

mencé par enyvrer le bon homme Caron, j'avois apporté un morceau de fromage, d'un appetit charmant qui lui a fait oublier que j'avois un corps. Heureux mortels ! s'est-il écrié en le grugeant, que j'envie votre bonheur, de pouvoir vous rassasier de mets si délicieux ! puis vuidant en deux coups deux bouteilles de vin de Champagne : ah ! que toutes les eaux du Styx, a-t-il dit, ne sont-elles semblables !

PLUTON.

Mais comment as-tu fait pour endormir mon chien Cerbere ?

ARLEQUIN.

Je me suis servi d'un autre stratagême. Je suis un homme de précaution, voyez vous, & je n'aime point à m'embarquer sans biscuit. Ayant appris la haut, que votre chien Cerbere étoit de complexion amoureuse, j'ai amené avec moy ma petite chienne qui est amoureuse comme une chatte.

PLUTON.

En voici bien d'un autre.

ARLEQUIN

contrefait la Chienne & le gros Mâtin.

Je l'ai fait passer devant moi, elle

a été amoureusement agacer votre Mâtin, oua, oua, oua ? Monsieur Cerbere aussi-tôt lui a répondu tendrement, aou, aou, aou, ils ont fait plusieurs caracolles ensemble, & tandis qu'il lui comptoit son glorieux martire. Zeste, j'ai franchi le pas de la porte.

PLUTON.

Ah ! malheureux qu'as-tu fait ?

ARLEQUIN.

Ne vous fâchez pas, ma chienne est de bonne race & Madame Proserpine en aura un épagneuil.

PLUTON.

Un épagneuil ?

ARLEQUIN.

Ou bien un Arlequin ; c'est à présent la grand-mode.

PLUTON.

Peut-on rien de plus extravagant ? En faveur de l'invention je te le pardonne ; mais sans courir tant de risque, que ne te dépouillois-tu de ton corps pour venir ici ?

ARLEQUIN.

C'est ce qu'un Médecin de mes amis m'avoit conseillé, il s'étoit même offert à me prêter son assistance, mais mon corps m'est si cher & me

va si bien que je n'ai jamais pû me résoudre à m'en séparer.

PLUTON.

Revenons à Belphegor, qu'as-tu à m'apprendre de sa part ?

ARLEQUIN.

Il sera demain ici.

PLUTON.

Et comment se porte-til ?

ARLEQUIN.

Hélas ! le pauvre Diable est bien chagrin, & Madame Honnesta sa femme lui a fait bien des malhonnêtetez.

PLUTON.

On dit qu'elle étoit si vertueuse.

ARLEQUIN.

Il a payé bien cher cette vertu-là ; c'est une marchandise bien rare au moins, que la vertu dans le payis d'où je viens, nous n'avons point de marchand qui en tienne de Magazin,

PLUTON.

Acheve donc ?

ARLEQUIN.

Monsieur Belphegor est devenu amoureux de sa femme après son mariage. Malheur le plus grand qui puisse arriver à un honnête homme. C'est ce qui fait aussi que les Maris d'aujour-

d'hui se gardent le plus qu'ils peuvent de tomber dans le cas.

PLUTON

Mais quel mal lui a-t-elle fait encore?

ARLEQUIN.

Oh ? tous les maux ensemble, & pour vous le persuader, il suffit de vous dire qu'elle avoit plus de malice que Sathan, plus de fourberie qu'Astarot, & plus d'orgueil que Lucifer.

PLUTON.

C'est beaucoup dire; & comment pouvoit-il souffrir cela?

ARLEQUIN.

Quand il osoit lever la crête, il avoit pour réponse : je suis honnête femme.

PLUTON.

Que ne la quittoit-il?

ARLEQUIN.

C'est ce qu'il a voulu faire plusieurs fois, mais elle avoit le diable au corps pour le venir trouver par tout où il étoit.

PLUTON.

Il falloit s'en séparer par justice.

ARLEQUIN.

Elle étoit jolie femme, elle auroit toûjours gagné son procès.

PLUTON.

Et que fait à présent ce malheureux ?

ARLEQUIN.

Quand je suis parti de l'autre monde, il se préparoit encore à prendre la fuite pour se dérober d'elle, & de ses créanciers, il attendoit avec impatience la fin du tems que vous lui avez prescrite pour s'en revenir ici, & jusques-là il vous prie de lui permettre de se rendre invisible, & c'est pour cela qu'il m'a député vers vous.

PLUTON.

Je lui accorde, Minos, allez promptement lui en expédier la permission. Et vous Radamanthe, dressez un Passeport pour que cet homme s'en retourne sûrement dans l'autre monde.

SCENE IV.

PLUTON, ARLEQUIN.

PLUTON.

MAis mon ami, tu me surprens de me dire que Belphegor avoit des Créanciers, qu'a-t-il donc fait de tout l'or & l'argent qu'il a emporté des Enfers.

ARLEQUIN.

Madame Honnesta l'a dissipé dès la premiere année, elle en a employé une partie à ses ajustemens, une autre à avancer sa nombreuse famille, & le reste au jeu.

PLUTON.

Et ce benest de mari souffroit tout cela tranquilement.

ARLEQUIN.

Il avoit une honnête femme.

PLUTON.

Ah! je commence à voir que les maris ont quelque raison de se plaindre; & quoique Proserpine en puisse dire ... mais la voici.

SCENE V.

PLUTON, PROSERPINE, ARLEQUIN.

PROSERPINE.

Que vient-on m'apprendre mon mari! On dit que malgré mes prieres tu te prépares à prononcer un Arrêt contre notre Sexe? Voudrois-tu me faire ce chagrin là, mon cher Plutonichet?

PLUTON.

Que veux-tu ma chere Proserpinette, il faut bien que je rende la justice.

PROSERPINE.

Vous avez d'autres causes à juger ; sans vous embarasser de celles-là ; & d'ailleurs pourquoy condamner les femmes, dont la plûpart travaillent tous les jours à grossir Votre Empire, en faisant mourir leurs maris de chagrin ?

PLUTON.

Quelque obligation que je puisse leur avoir, je ne pourrai me dispenser de prononcer contre elles.

PROSERPINE.

Par la mort non d'un diable, ne vous en avisez pas, vous vous en repentiriez, vous & tous vos Juges infernaux.

ARLEQUIN *à part.*

Peste, Madame Proserpine est une maîtresse diablesse à ce que je vois ; c'est une seconde Honnesta.

PROSERPINE.

Et quand vous prononceriez contre les femmes, à quel suplice pouvez-vous les condamner ? en est-il de plus rude pour elles que celui qu'elles souffrent dans votre Empire.

PLUTON.

Quel supplice extraordinaire les femmes souffrent-elles donc dans les enfers ?

PROSERPINE.

Celui de ne pouvoir parler.

PLUTON.

Ah ! vous avez raison.

PROSERPINE.

Mais je parle assez pour toutes, & ce n'est qu'à cette condition que je n'ai pas voulu profiter du semestre que Jupiter m'avoit accordé pour retourner sur la terre. C'étoit pourtant un grand avantage pour une femme que d'être six mois de l'année absente de son mari, & je vous déclare que je m'en servirai si vous ne me contentez pas sur ce que je vous demande.

PLUTON.

Mais que voulez vous de moi ma chere femme ?

PROSERPINE.

Je veux mon mari, que vous traîniez cette affaire en longueur, si vous ne la trouvez pas à notre avantage.

PLUTON.

Fort bien.

PROSERPINE.

Ou que vous la jugiez sur le champ si vous y pouvez donner un bon tour.

ARLEQUIN.

Ma foi c'est une bagatelle que ce que Madame vous demande, & nous avons la haut des rapporteurs qui ne se font point de scrupule de ces sortes de vetilles.

PROSERPINE.

Ah! ah! quel est ce diable de nouvelle espece, que je ne connois point?

ARLEQUIN.

Ah! Madame, je ne suis pas si diable que je suis noir.

PLUTON.

C'est un homme, ma Mie, qui vient ici de la part de Belphegor.

PROSERPINE.

C'est encore un bon impertinent que votre Belphegor. Eh bien mon ami, tu viens apparemment nous dire qu'il est bien mécontent de sa femme?

ARLEQUIN.

Moi, Madame, point du tout, je suis plus poli que cela; je vous dirai seulement qu'il brûle d'impatience de revenir aux Enfers.

PROSERPINE.

C'eſt-à-dire qu'il a la maladie du païs.

ARLEQUIN.

Cela eſt aſſez naturel, le païs eſt ſi beau ! Mais vous le verrez demain qui vous en informera lui-même.

PROSERPINE.

Je ne veux m'informer de rien. Il ſuffit que je recommande à Monſieur mon mari l'affaire dont il s'agit, & que la recommandation d'une Déeſſe comme moi, doit l'emporter ſur tous les bons droits du monde.

ARLEQUIN.

Sans doute, & Monſieur Pluton doit y avoir égard, un Dieu de ſa figure ne doit rien refuſer à une Déeſſe de la vôtre, & il doit tout ſacrifier pour vous plaire.

PROSERPINE.

Ce garçon-là a de l'eſprit ; je gage qu'il ne ſe plaint pas des femmes lui ?

ARLEQUIN.

Moi, Madame, je n'ai garde, j'en ai toûjours été trop bien traité, j'en avois une pour mon compte. Ah la bonne femme ! la bonne femme !

PROSERPINE, *ſe réjouiſſant.*

Où eſt Monſieur Pluton pour en-

tendre un mari se louer de sa femme ? Et quelle plus grande preuve t'a-t-elle donné de sa bonté ?

ARLEQUIN.

Celle de se laisser mourir au bout de l'année.

PROSERPINE.

Tu l'as bien pleurée, je crois ?

ARLEQUIN.

Oh ? tant pleuré, que je serois au desespoir de la retrouver ? cela me rappelleroit tous mes chagrins.

PROSERPINE.

Il boufonne agréablement ! Comment te nommes-tu, mon ami ?

ARLEQUIN.

Madame on * m'appelle Arlequin.

PROSERPINE.

Arlequin ! voilà un nom qui me réjoüit. J ai envie de te retenir à mon service.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur, Madame ; j'ai aussi la maladie du païs. Il faut que je m'en retourne au plus vîte.

PROSERPINE.

Mais comme tu viens de faire un grand voyage, il faut du moins te rafraîchir auparavant.

ARLEQUIN.

Et quel rafraîchissement peut-on trouver ici parmi les feux & les flâmes?

PROSERPINE.

Si tu veux boire un coup, nous avons ici du vin de Nuis charmant? Nos Caves sont d'une fraîcheur!

ARLEQUIN.

Elles sont assez profondes du moins; mais votre vin n'est-il pont frelaté?

PROSERPINE.

Pourquoy?

ARLEQUIN.

C'est que vous avez ici bien des Cabaretiers.

PROSERPINE.

Ils n'ont pas dans ce païs la même liberté qu'en l'autre monde.

ARLEQUIN.

Cependant, quand on trouve du vin mauvais, on dit voilà du vin du diable.

PROSERPINE.

Je vois bien que le récit qu'on t'a fait des Enfers t'a prévenu contre la beauté de notre Empire, mais nous t'allons faire voir les plaisirs qu'on y goûte. Il faut que tu sçaches que nous

avons ici les plus excellens maîtres de tous les Arts. Nous avons sur tout un Opera des plus complets...

ARLEQUIN.

C'est donc ce qui a si fort affoibli les nôtres.

PROSERPINE.

Et puisque tu as eu le bonheur de me plaire, je veux que tu rapportes quelque chose des Enfers, je te veux faire un don.

ARLEQUIN.

Et quel don, s'il vous plaît?

PROSERPINE.

Celui d'être Poëte & Musicien.

ARLEQUIN.

Je vous remercie, je suis déja assez fou sans cela.

PROSERPINE.

Eh bien je te donne la science de dire la bonne avanture, & de deviner en regardant dans la main le passé, le présent, & le futur.

ARLEQUIN.

Ah! bon pour celui là.

PROSERPINE.

Va prendre place pour voir le divertissement. Impitoïables Furies, cessez de tourmenter les criminels! & vous, Ombres fortunées faites de

votre mieux pour régaler le Seigneur Arlequin, qui a eu le bonheur de gagner les bonnes graces de Proserpine.

ARLEQUIN *à part.*

Voilà une bonne Déesse ! Je crois ma foi que si je restois plus longtems ici, je ferois Pluton cocu.

DIVERTISSEMENT.

TROUPE D'OMBRES.

ENTRE'E DE LUTINS.

UN LUTIN chante.

QUe les Ombres se réjouissent ;
Chantez, dansez, Peuple démon ;
Que de Sisiphe & d'Ixion,
Aujourd'hui les tourmens finissent :
Que les Danaïdes remplissent
Leurs Brocs & leurs Cruches de vin ;
Et que Tantale puisse enfin,
Sans que les Enfers l'en punissent,
Boire a la santé d'Arlequin.

SCENE VI.

SCENE VI.

ARLEQUIN, L'OMBRE *de Violette.* TROUPE D'OMBRES ET DE LUTINS.

L'OMBRE *de Violette.*

ARlequin, quel nom a frappé mon oreille? Eſt-ce donc pour lui que la fête ſe fait? Seroit-ce un ſecond Orphée qui viendroit chercher ſon épouſe aux Enfers?

ARLEQUIN.

Non, je vous aſſûre, ce ſeroit plûtôt un ſecond Rhadamiſte qui viendroit noïer la ſienne dans le Cocite, ſi elle n'étoit pas morte tout-à-fait. Mais Dieu merci nous avons une bonne quittance du Juré-Crieur.

L'OMBRE *de Violette à part.*

Ah! l'indigne époux!

ARLEQUIN.

Morbleu, ne ſeroit-ce pas là l'Ombre de ma femme? Il faut que cela ſoit, car je ſens une certaine révolution par tout le corps.

L'OMBRE *de Violette.*

C'est sûrement Arlequin mon mari, car mon ame est agitée d'une maniere .... mais il faut filer doux, & comme il est dans les bonnes graces de Proserpine, tâcher qu'il lui demande la permission de m'emmener ; je ne serois pas fâchée de revoir la lumiere, quand ce ne seroit que pour le faire encore enrager.

ARLEQUIN.

La mort n'a point détruit ses bonnes intentions pour moi, & je vois bien qu'elle n'a pas encore bû de l'eau du Fleuve d'oubli.

L'OMBRE *de Violette.*

C'est donc toi, mon cher Arlequin! Quel excès de tendresse d'avoir entrepris un si grand voïage pour venir chercher ta chere Violette, car je ne doute point que tu ne vienne ici demander ta femme à Pluton!

ARLEQUIN.

Ah! voïez donc.

L'OMBRE *de Violette.*

Le bon mari! es-tu venu seul?

ARLEQUIN.

Et qui diable m'auroit voulu tenir compagnie, supposé que je fusse venu aux Enfers pour y chercher ma

femme ? ce n'auroit pas été à coup sûr les Maris veufs du Païs d'où je viens. Oüi ma mie, je suis venu très seul, & je m'en retournerai de même.

L'OMBRE *de Violette.*

Quoi ! mon cher petit mari, tu aurois la cruauté de me laisser ici, où je m'ennuie à la mort ?

ARLEQUIN.

Pour vous désennuïer vous n'avez qu'à faire des nœuds.

L'OMBRE *de Violette.*

Toi qui peux tout auprès de Proserpine . . .

ARLEQUIN.

Eh bien ! pour vous procurer de l'emploi dans ce païs-ci, je prierai le Seigneur Pluton de créer en votre faveur une quatriéme Charge de Furie.

L'OMBRE *de Violette.*

Quoi ! traître, scelerat, infâme, tu oses . . .

ARLEQUIN.

Eh ! là, là, bellement notre femme. Il semble que vous soyez encore en vie ?

L'OMBRE *de Violette.*

Elle lui ôte sa batte, & le frappe.

Il faut que je t'étrangle, ou que je t'arrache les yeux.

ARLEQUIN.

A l'aide, au secours, on m'assomme.

PROSERPINE.

Comment! quel bruit est-ce là?

ARLEQUIN.

C'est l'Ombre de ma femme qui fait le diable à quatre.

PROSERPINE.

Comment?

ARLEQUIN.

Elle vouloit que je vous priasse de la laisser retourner avec moi en l'autre monde; mais je vous prie au contraire de la garder bien soigneusement, C'est un trésor pour les Enfers qu'une femme de son humeur, elle servira à tourmenter les damnez.

L'OMBRE *de Violette.*

Apprens maraut que je me moquois de toi; que je suis trop heureuse ici; que j'y joüis d'un repos que rien ne pouvoit troubler que ta maudite présence, & que le véritable enfer des femmes est celui de vivre avec des maris faits comme toi.

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, ah, la plaisante ombre!

L'OMBRE *de Violette le contrefaisant.*

Ah, ah, ah, le drôle de corps!

PROSERPINE *à Violette.*

Allons, qu'on se retire, & qu'on acheve la fête, que cette Ombre est venuë troubler assez mal-à-propos.

ARLEQUIN *se plaignant.*

Elle m'a étrillé de la bonne sorte; & je m'en sentirai long-temps. Ah! ouf!

PROSERPINE.

Estes-vous fou de vous imaginer qu'elle vous ait fait du mal? Avez-vous oublié que ce n'est qu'une ombre?

ARLEQUIN *riant.*

Cela est vrai, je n'y songeois pas. Parbleu il faut que je sois bien fou en effet de croire que cette ombre, m'ait pû faire du mal, parce que j'en ressens! Ce n'est que mon bâton qui par malheur s'est trouvé un corps & des plus durs.

PROSERPINE *aux Ombres.*

Continuez vos jeux.

LE DIVERTISSEMENT continuë.

L'Ombre d'une Pucelle.

JE ſuis une Ombre du vieux temps ;
Qui jadis fut aimable & belle ;
Rebuttant toujours mes Amans ,
Je ſuis enfin morte Pucelle ,
Pucelle à l'âge de trente ans !
Si des Dieux la bonté ſuprême
Me rappelloit de mon tombeau ;
En ferois-je encore de même ?
Diable zot.

L'Ombre d'un Avare.

Je ſuis l'Ombre d'un vieux Creſus
Qui me plaignoit le néceſſaire ;
J'amaſſois écus ſur écus
Pour faire un neveu légataire
Qui joue & fonds & revenus :
Si je repaſſois l'onde noire ;
Mourrois-je auprès de mon magot
Faute de manger & de boire ?
Diable zot.

L'Ombre d'une femme mariée.

Je ſuis l'Ombre d'une beauté ,
Femme d'un vieux jaloux ſans bornes ;
Il étoit brutal , emporté ,

Son front méritoit bien des cornes,
Pourtant il n'en a pas porté.
Si j'avois encor la puissance,
Echaperoit-il d'être sot?
Aurois-je autant de patience?
Diable zot.

L'Ombre d'un Cocu.

Vous voiez l'Ombre d'un cocu
Qui fut toujours d'humeur jalouse;
Je méprisai le revenu
De la beauté de mon épouse,
Et fus geux tant que j'ai vécu.
Mais à present que c'est la mode;
Que l'époux partage au gâteau,
Voudrois-je n'être pas commode?
Diable zot.

L'Ombre d'un débauché.

Nous ne sommes pas sans desirs;
Heureux dans ces demeures sombres,
Nos Jeux sont mêlez de soûpirs:
Les plaisirs que goûtent les Ombres
Ne sont que l'Ombre des plaisirs.
Quand ces lieux seroient plus aimables;
Sans Bachus & sans l'abeau,
Est-il de plaisirs véritables?
Diable zot.

L'Ombre d'une Veuve.

Aux Ombres s'il étoit permis
De prendre là-haut leur vollée;
Combien de morts seroient surpris

De voir leurs Veuves consolées,
Par leurs Clercs ou par leurs Commis.
Près d'un mourant on se désole,
Jurant de le suivre au tombeau ;
Après sa mort tient-on parole ?
Diable zot.

Arlequin.

Que je vais bien à mon retour,
A Belphegor chanter sa gamme ;
Quoi, m'envoyer dans ce sejour,
Pour m'y faire trouver ma femme !
C'est me joüer d'un vilain tour.
Lorsque là-haut il fuit la sienne,
Pourroit-il me croire assez sot,
Pour tirer d'ici-bas la mienne ?
Diable zot.



ACTE III.

Le Théâtre représente un Jardin illuminé, où Monsieur Turcaret se prépare à donner le bal.

SCENE I.

ARLEQUIN *en l'air, monté sur un monstre qui jette du feu par les Narines.*

LA, là, là, tout doux mon ami ? nous approchons de la terre ; prenons garde aux Ornieres.

Il descend.

Voilà un animal si fatigué, qu'il ne bat plus que d'un aîle. Hola, Valets, Servantes. Est-ce qu'il n'y a ici personne pour mener mon cheval à l'écurie, mais le drôle a déja pris son parti, & il s'en retourne aux Enfers au grand galop. * Mes baise-mains à Madame Proserpine. Ma foi, voilà une voiture assez commode, cela ne coûte ni foin ni avoine ; pour moi j'aurois

* *Le Monstre s'envolle.*

les dents bien longues si je n'avois eu de l'esprit : j'ai attrapé en chemin des Cailles à la vollée, & ne trouvant point de rotisseurs sur la route, je les ai fait cuire au feu d'Enfer qui sortoit des nazeaux de mon Cheval. Mais c'est ici le Jardin où Monsieur Turcaret doit donner le bal. Je ne sçai si je trouverai mon Maître Belphegor... Ah ! le voici.

SCENE II.

BELPHEGOR, TRIVELIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! Seigneur Belphegor, que j'ai de joie de vous revoir.

BELPHEGOR.

J'attendois ton retour avec impatience ; hé bien ! quelle nouvelle ? que t'a dit Pluton ?

ARLEQUIN.

Il vous attend demain à dîner ; il est arrivé du Gibier, & il vous prépare un Greffier sauvage à la daube, avec un accolade de témoins du Mans qui sont d'un fumet excellent.

BELPHEGOR.

Que tu es badin.

ARLEQUIN.

Et voilà votre permiſſion de vous rendre inviſible, bien ſignée, paraphée & ſcellée du grand ſceau infernal.

BELPHEGOR.

Cela va à merveille.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas tout, Madame Proſerpine, (qui je crois eſt amoureuſe de moi,) m'a régalé comme un Prince, & m'a fait don du pouvoir de deviner, & de dire la bonne avanture.

TRIVELIN.

Ah ! Monſieur le Devin, dites-moi la mienne, je vous prie.

ARLEQUIN.

Volontiers : il faut que j'éprouve mes talens ſur toi ; donne moi ta main.

TRIVELIN.

Vous ne me connoiſſez pas, dites-moi d'abord le paſſé, je verrai bien ſi je vous dois croire pour l'avenir.

ARLEQUIN *lui regardant dans la main.*

Tu as été juſqu'ici un grand fripon ; tu ſors de bon pere & de bonne mere, mais tu ne vaut gueres.

TRIVELIN.

Cela eſt vrai.

ARLEQUIN.

Cependant tu as ſervi fidelement Belphegor, voilà le paſſé ; tu es marié par ſon ſecours à une jeune fillette de ton Village, voilà le preſent ; il t'enrichira ce ſoir, voilà le futur.

TRIVELIN.

C'eſt la vérité.

ARLEQUIN *ſe réjoüiſſant.*

C'eſt la vérité ? ah ! Madame Proſerpine, que je vous ai d'obligation.

TRIVELIN.

Devinez encore, je vous prie, & me dites quelque choſe de plus poſitif.

ARLEQUIN *lui regardant encore dans la main.*

Je le veux bien ; hier garçon, voilà le paſſé ; aujourd'hui marié, voilà le preſent ; & demain cocu, voilà le futur, il n'y a rien de plus poſitif.

TRIVELIN.

Voilà un avenir qui me chagrine.

ARLEQUIN.

Que tu es benêt mon ami ! ne vaut-il pas mieux être cocu que d'avoir une femme vertueuſe comme celle de mon Maître ?

BELPHEGOR.

Arlequin a raison. Mais il ne s'agit pas de cela maintenant ; il faut songer à notre affaire. Monsieur Turcaret va donner le bal dans ce Jardin, & c'est le temps que je prends pour me venger de lui. Allez promptement vous déguiser, pour vous trouver à ce bal.

TRIVELIN.

Et quel déguisement prendrons-nous?

BELPHEGOR.

Le premier qui vous viendra dans l'esprit, déguisez-vous en Bohémiens. Mettez une espece de toilette sur votre épaule, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN.

C'est bien dit, & je dirai la bonne avanture si quelqu'un est curieux de la sçavoir ; & vous, qu'allez-vous devenir ?

BELPHEGOR.

Je vais passer dans le corps de Monsieur Turcaret, dont je ne sortirai que par le commandement de Trivelin, afin de lui procurer une somme considerable.

ARLEQUIN.

Que nous partagerons ensemble ;

TRIVELIN.

Ah ! j'y consens, vous allez donc

bien tourmenter ce Monſieur Turcaret?

BELPHEGOR.

Au contraire, ce ſera un poſſedé de bonne-humeur, qui ne fera que parler en chantant. Je ne ſuis pas un démon mal-faiſant.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai.

BELPHEGOR.

Cependant tout bon que je ſuis, je veux avertir Trivelin d'une choſe ; c'eſt que, quand je ſerai ſorti du corps de Monſieur Turcaret pour entrer dans un autre par ſon commandement, il ſe garde bien de me commander rien d'avantage, je ne lui obéïrois pas.

TRIVELIN.

Ne craignez rien, j'éxigerai une ſomme ſi forte de Monſieur Turcaret pour vous faire ſortir, que je n'aurai plus beſoin de rien quand on me l'aura païée.

BELPHEGOR.

Ce ſont tes affaires ; mais voici déja des Maſques ; le bal va commencer, éloignons-nous, & allons nous concerter enſemble ſur la maniere dont nous devons nous conduire dans tout ceci.

SCENE III.

LE BAL.

Plusieurs Masques entrent en dansans.
Un Masque chante.

LA nuit tous Chats sont gris,
Le Bal est l'assemblage
Des Jeux & des Ris;
Sous un beau Masque un laid Visage
Y passe souvent pour Cypris;
On y prend Fanchon pour Cloris,
Le Magot pour un Adonis,
L'Agioteur pour le Marquis,
Et le Fou pour le Sage;
La nuit tous Chats sont gris.
On danse.

SCENE IV.

Le Bal continuë.
ARLEQUIN & TRIVELIN *en Bohémiens, l'un a un tambour de Basque, & l'autre des Cliquettes.*
ARLEQUIN *chante.*

AU bruit de nos tambours & de nos cliquettes,

Accourez Amans curieux :
Si sur la foi de nos sornettes
Vous croïez devenir heureux ;
Déja vous l'êtes.

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, TROUPE DE MASQUES.

LE DOCTEUR.

AH ! Messieurs tout est perdu ; Monsieur Turcaret est devenu fou, il ne peut plus dire un mot sans chanter.

TRIVELIN.

Bon, voilà un tour de Monsieur Belphegor ; & contez-nous un peu cela ?

LE DOCTEUR.

Nous nous étions retirez ensemble au bout du Jardin pour concerter une mascarade, lorsque tout-à-coup son visage a changé, il s'est plaint d'une colique affreuse ; il est tombé évanoüi sur un lit de gason, & dans le temps que j'appellois du secours, il s'est relevé, & s'est mis à chanter.

ARLEQUIN *riant.*

Mais vraiment, voilà une folie bien agréable.

LE DOCTEUR.

Comment, il semble que vous vous réjoüissiez de son malheur ?

ARLEQUIN.

Nous rions de votre erreur; vous croïez Monsieur Turcaret fou, & il est possedé d'un Lutin.

LE DOCTEUR.

Possedé d'un Lutin ? Qui vous a dit cela ?

ARLEQUIN.

Bon ! est-ce que nous ne devinons pas tout nous autres ?

LE DOCTEUR.

Mais, pourquoi ce Lutin s'est-il addressé plûtôt à Monsieur Turcaret qu'à un autre ?

ARLEQUIN.

Je devine que c'est pour le punir des cruautez qu'il exerce tous les jours envers le malheureux Rodric.

LE DOCTEUR.

Comment, ce Rodric a donc des amis en Enfer ?

ARLEQUIN.

Bon, tous les Diables sont ses confreres.

LE DOCTEUR.

Je n'entends point cette énigme-là ?

ARLEQUIN.

On vous l'expliquera.

LE DOCTEUR.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt moi qui fait les affaires de Monſieur Turcaret, & je vais le porter à ſe déſiſter de ſes pourſuites, & à laiſſer en paix le malheureux Rodric. Quoiqu'à parler franchement je ne le trouve gueres en état d'entendre raiſon ; le voici, voïez comme il a les yeux hagards !

SCENE VI.

M. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, TROUPE DE MASQUES.

M. TURCARET *entre en chantant.*

QU'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne,
Rien déſormais ne m'étonne ;
Je ne crains ni le froid ni le chaud,
J'ai réaliſé comme il faut.

LE DOCTEUR.

C'eſt fort bien fait à vous, Monſieur Turcaret, mais laiſſez-là vos Chanſons pour m'écouter vous n'êtes

pas si heureux que vous pensez, croïez-moi.

TURCARET *chante.*

J'ai toûjours ma Caisse remplie,
J'ai de la santé, je suis vigoureux;
Tantôt Cloris, tantôt Silvie,
Je bois de tous vins, je jouë à tous jeux;
Qui peut ainsi passer la vie,
Peut avec raison se dire heureux.

LE DOCTEUR.

Mais M. Turcaret, au milieu de l'opulence où vous êtes, je m'étonne que vous poursuiviez avec tant de rigueur le malheureux Rodric, pour les sommes que vous prétendez qu'il vous doit; les interêts que vous avez éxigez de lui, ont passé de beaucoup le principal, il est dans la derniere misere, & vous devriez avoir pitié de lui.

TURCARET *chante.*

C'est un plaisir pour mes semblables
De voir les autres miserables,
Ils ne s'embarrassent que d'eux:
En moi la pitié ne peut naître;
Si tout le monde étoit heureux,
Quel plaisir aurois-je de l'être!

LE DOCTEUR.

Hélas! on voit bien que cet homme-là a le Diable au corps; mais à propos de Diable, voici sa femme.

SCENE VII.

Monsieur TURCARET, *Madame* TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, TROUPE DE MASQUES.

Madame TURCARET.

AH! Messieurs, que viens-je d'apprendre? on dit que mon mari est possedé d'un Lutin.

LE DOCTEUR.

Il n'est que trop véritable.

Madame TURCARET.

Et où est il ce Lutin, que je lui arrache les yeux?

LE DOCTEUR.

Il est dans le corps de votre mari.

Madame TURCARET.

Oh! je l'en ferai bien sortir à bons coups de bâton.

ARLEQUIN *frappant sur Monsieur Turcaret & sur le Docteur.*

Je m'en vais me charger de ce soin. Allons Monsieur le Lutin, sortez au plus vîte.

Madame TURCARET.

Et à quoi songez-vous donc? vous batez mon mari.

LE DOCTEUR.

Et vous me frappez auſſi ; avez-vous perdu l'eſprit ?

ARLEQUIN.

C'eſt que je voulois toucher le Diable par bricolle.

LE DOCTEUR.

Cela n'eſt pas néceſſaire, je vais le conjurer, moi. Eſprit malin, dis-nous qui tu es? il nous va répondre par la bouche de Monſieur Turcaret, apparemment!

BELPHEGOR *par la bouche de Monſieur Turcaret chante :*

Je ſuis un Démon
Invifible,
Mais ſenſible :
Belphegor eſt mon nom.

LE DOCTEUR.

Belphegor ! ce Diable ne m'eſt pas inconnu ? . .

BELPHEGOR *par la bouche de Monſieur Turcaret, chante :*

Je ſuis dans le Corps
De ce galant homme,
Et l'on ne m'en mettra dehors
Qu'avec une très-groſſe ſomme.

LE DOCTEUR.

Ah ! ah ! le Diable eſt interreſſé.

Madame TURCARET.

Mais, pourquoi a-t-il choiſi le corps

de mon mari, plûtôt qu'un autre ?

ARLEQUIN.

Il est permis de prendre son bien où on le trouve.

Madame TURCARET.

Comment ?

TRIVELIN.

Eh ! oüi : ne sçavez-vous pas qu'il y a long-temps que tout le monde donne votre mari à tous les Diables ?

Madame TURCARET.

Que je suis malheureuse ? mais n'y a-t-il point de remede à cela ?

LE DOCTEUR.

Laissez-moi faire, je vais conjurer l'esprit en latin, c'est une langue qui a beaucoup de force sur les Lutins :

Cacodemon exi ex isto corpore ?

BELPHEGOR *par la bouche de Turcaret.*

Nolo.

LE DOCTEUR.

Il dit qu'il ne veut pas en sortir.

Et hoc te non tedet habitare ?

BELPHEGOR *par la bouche de Turcaret.*

Non tedeo.

LE DOCTEUR.

Ah ! Messieurs, le Diable a fait un solécisme ; il ne sçait pas la Grammaire, il ignore la regle des Verbes *Pœnitet, Tædet, Pudet, Miseret.*

ARLEQUIN.

Il n'eſt pas ſurprenant que le Diable devienne ignorant en parlant par la bouche d'un Financier.

TRIVELIN.

Aſſûrément ; mais ſans tant vous tourmenter, ſi l'on me veut païer la ſomme que je demanderai ; je vais dans le moment envoïer le Diable à tous les Diables.

Madame TURCARET.

Comment ! Eſt-ce que vous avez pouvoir ſur les Eſprits ?

TRIVELIN.

Sans doute.

Madame TURCARET.

Et que me demandez-vous, pour délivrer mon mari ?

TRIVELIN.

Rien quand l'affaire ſera faite, . .

Madame TURCARET.

Voilà un galant homme.

TRIVELIN.

Mais je veux cent mille écus avant de l'entreprendre.

Madame TURCARET.

Cent mille écus ! il vaut autant que le Diable emporte mon mari.

ARLEQUIN.

Voilà une femme terriblement tendre.

LE DOCTEUR.

Allons, Madame, il faut faire un effort : si vous étiez en pareil cas, Monsieur Turcaret ne vous abandonneroit pas ainsi.

TRIVELIN.

C'est ce qu'il faut éprouver ; je vais faire passer le Lutin dans le corps de Madame : mais quand il y sera, il n'en sortira pas si aisément, & il me faudra le double de ce que je demande.

Madame TURCARET.

Ne vous avisez pas de me jouer ici quelque tour de votre métier ?

TRIVELIN.

Allez donc me chercher les cent mille écus.

Madame TURCARET.

Mais je voudrois sçavoir auparavant si vous avez le pouvoir que vous dites?

TRIVELIN.

Comment, vous en doutez ? je vais vous en donner des preuves? Hust, Must.

Le Théatre paroît tout en feu, les Isses du Jardin poussent des Gerbes d'artifice.

Madame TURCARET.

Miséricorde ! qu'est-ce que tout ceci ? Voilà mon Jardin tout en feu ; il va se communiquer à la maison : je suis ruinée.

TRI-

TRIVELIN.

Cela vous apprendra à douter de mon pouvoir.

ARLEQUIN.

Ma foi, cela eſt effroïablement beau.

Madame TURCARET.

Ah! Monſieur, je vais vous chercher les cent mille écus, éteignez au plûtôt cet embraſement.

TRIVELIN.

Allez donc au plus vîte.

SCENE VIII.

Monſieur TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, MASQUES.

LE DOCTEUR.

JE ſuis tout effraïé de ce que je viens de voir, mais Monſieur, qui vous a donné ce pouvoir ſurprenant?

TRIVELIN.

C'eſt l'aſtre prédominant, qui, au jour de ma naiſſance... influant perpendiculairement... comme qui diroit... mais il eſt inutile de vous expliquer cela, vous n'y comprendriez rien.

LE DOCTEUR.

Non, assûrément, de la maniere dont vous vous engagez à me l'expliquer. Mais je conçois que votre pouvoir s'étend bien loin.

ARLEQUIN.

Oh ! si loin, que si vous voulez, il vous va faire prendre racine dans ce Jardin, & vous y métamorphoser en concombre.

LE DOCTEUR.

Qu'il n'en fasse rien. Mais que cherchent ici ces gens ?

TRIVELIN.

Parbleu ce sont les Sergens de ce matin qui poursuivoient Monsieur Belphegor, je les reconnois.

SCENE IX.

M. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, DEUX SERGENS, PLUSIEURS ARCHERS & MASQUES.

Premier SERGENT.

BOn soir Monsieur le Docteur; nous venions dire à Monsieur Turcaret

que ce matin nous avons manqué son homme par la fourberie d'un certain manant qui s'est moqué de nous ; mais ce manant-là tombera quelque jour sous nos pattes.

TRIVELIN.

Tu passeras auparavant par les miennes.

ARLEQUIN *à Trivelin.*

Changes-moi ce drôle-là en cornichon ?

LE DOCTEUR.

Ah ! Monsieur le Sergent, il n'est pas temps de parler d'affaires, Monsieur Turcaret est possedé d'un Lutin qui fait ici des ravages effroïables ; tout-à-l'heure ce Jardin étoit tout en feu.

UN SERGENT.

Ah ! que m'apprenez-vous, & ne peut-on pas remedier à cela ?

LE DOCTEUR.

Voilà un Magicien qui s'est engagé à le faire, moïennant cent mille écus que Madame Turcaret lui est allé chercher.

UN SERGENT.

Comment, & c'est notre homme de ce matin, ne vous y fiez pas, c'est un coquin qui a reçû notre argent pour nous tromper, & d'ailleurs comment auroit-il ce pouvoir, c'est un Païsan ?

Arlequin *lui donnant de sa batte.*
Apprenez à respecter la Magie.

SCENE X.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, DEUX SERGENS, ARCHERS, *Monsieur* TURCARET, *Madame* TURCARET, MASQUES.

Madame Turcaret *apportant deux sacs.*

Tenez, Monsieur, voilà cent mille écus en or bien comptez.

Trivelin.

Cela me va diablement charger ?

Arlequin *prenant un sac.*

Je vais vous soulager de la moitié.

Trivelin *faisant quelques lazis.*

Remarquez bien, Messieurs, ce tour-ci. Démon, je te commande de sortir du corps de Monsieur Turcaret, & de passer dans celui de ces Messieurs.

Bephegor *par la bouche de Monsieur Turcaret, chante :*

Sans que rien me retienne
J'obëis à ta voix,

Mais qu'il te souvienne
Que c'est pour la derniere fois.

TURCARET.

Ah ! que je me sens soulagé ! où suis-je ! & d'où viens-je !

Premier SERGENT *chante, sentant Belphegor entrer dans son corps.*

Ah ! je ressens des douleurs effroïables,
Je ne sçai point ce que c'est que cela ;
J'ai dans mon corps une troupe de Diables ;
Et c'est à qui plus me tourmentera :
L'un me déchire,
L'autre me tire,
Et je ne sçai qui d'eux m'emportera.

Second SERGENT.

Qu'est-ce que cela signifie, & qu'est-ce que vous avez fait entrer dans le corps de mon camarade ?

ARLEQUIN.

Le Démon Belphegor : Et comme il a trouvé la place occupée par d'autres Diables, ils se battent là-dedans ... comme tous les Diables ; mais je vais les mettre d'accord.

Il donne des coups de sa batte sur le dos du Sergent.

Second SERGENT *à Trivelin.*

Ah ! malheureux, qu'as-tu fait ?

TRIVELIN.

J'ai donné un Sergent au Diable, voïez le grand malheur.

Second SERGENT.

Le malheur retombera fur toi, car je l'ai bien entendu, ton pouvoir eft fini, & nous t'allons mettre entre les mains de la Juftice pour te faire brûler comme Sorcier.

TRIVELIN *au premier Sergent.*

Monfieur Belphegor ne fouffrira pas cela, n'eft-il pas vrai ?... mais il ne répond rien.

ARLEQUIN.

C'eft qu'il ne peut plus rien pour toi ; qu'il te fouvienne de ce qu'il t'a dit tantôt.

TRIVELIN.

Ah ! je l'avois oublié : Seigneur Belphegor ; aïez pitié de moi, & fortez promptement du corps que vous poffedez.

ARLEQUIN.

Il n'en fortira pas, il s'y trouve trop bien.

TRIVELIN.

Et je vous promets de ne vous plus rien demander de ma vie, fortez, je vous en conjure.

ARLEQUIN.

Il n'en fera rien; il eft dans fon creux.

TRIVELIN *aux Sergens.*

Meffieurs, vous voïez que je fais ce que je puis pour réparer la faute que j'ai faite ?

Second SERGENT.

Nous ne nous embarrassons point de cela, nous t'allons mener en prison, si tu ne délivre tout à l'heure notre camarade.

TRIVELIN.

Seigneur Belphegor, encore un coup.

ARLEQUIN.

Comme si tu ne parlois pas.

TRIVELIN.

Est-ce-là la récompense de l'avoir servi si fidelement ?

à part.

Mais je vois bien qu'il faut user ici de stratagême. Messieurs, que je vous dise un mot en particulier ? Eloignons-nous un peu.

SCENE XI.

Monsieur TURCARET, *Madame* TURCARET, ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, SERGENS, ARCHERS, MASQUES.

ARLEQUIN *à part.*

Que Diable va-t-il faire : je ne sçaurois le diviner sans lui avoir regardé dans la main. Que je plains ce misérable ?

LE DOCTEUR.

Et pourquoi Belphegor ne ſort-il pas d'où il eſt.

ARLEQUIN.

Il faudroit qu'il retournât aux enfers ; il ne peut plus paſſer dans aucun corps, ſon pouvoir eſt limité.

LE DOCTEUR.

Quel malheur ſeroit-ce pour lui de retourner aux Enfers, puiſque c'eſt ſon païs ?

ARLEQUIN.

S'il y retournoit avant le tems qui lui eſt preſcrit, Pluton lui feroit ſouffrir des tourmens terribles, il eſt ſevere en diable ſur ces matieres ; mais quel bruit entens-je ?

On entend le bruit du tambour.

SCENE XII.

Monſieur TURCARET, *Madame* TURCARET, ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, *Premier* SERGENT, *Second* SERGENT, *& les autres Acteurs.*

Second SERGENT.

C'Eſt une femme qui fait battre la Caiſſe pour retrouver un mari perdu.

AR-

ARLEQUIN.

Ah ! bon pour cela. Il n'y a gueres de mari qui en fît autant.

TRIVELIN.

Grande, grande nouvelle, Seigneur Belphegor, Madame Honnesta votre femme vient d'arriver, & c'est elle qui vous fait reclamer.

BELPHEGOR *par la bouche du premier Sergent.*

Ah! retournons au plus vîte aux Enfers.

TRIVELIN.

Bon, le voilà parti, mon stratagême a réüssi, je sçavois bien qu'il aimeroit mieux retourner à tous les diables que de revoir sa femme.

LE DOCTEUR.

Expliquez-nous tout ceci, nous connoissons Madame Honnesta, & son mari Rodric ?

TRIVELIN.

Eh bien ! ce Rodric n'étoit autre que Belphegor, que Pluton avoit envoïé sur la terre pour éprouver si les maris qui se plaignoient de leurs femmes avoient raison. Mais nous vous conterons tout cela une autre fois, ne songez maintenant qu'à vous réjoüir, puisque le Diable vous a fait le plaisir de vous abandonner.

FIN.

On continuë le Bal, & le tout finit par des Vaudevilles.

Premier Masque.

AMans que rien ne vous étonne,
Quoiqu'on oppose à vos raisons
Des Chansons:
Lorsque l'Horloge carillonne,
L'heure du Berger n'est pas loin,
Aïez soin,
De saisir l'instant qu'elle sonne.

Second Masque.

Il n'est qu'un certain temps pour plaire,
Iris vendés cher aux Amans
Vos beaux ans;
Vers la fin de votre carriere,
Vous payerez à votre tour
A l'Amour,
Tous les frais qu'il aura pû faire.

Troisiéme Masque.

Lorsque dans l'Hymen on s'engage
Tout plaît parce qu'il est nouveau,

C'est le beau;
Mais deux jours après on enrage
Du mauvais marché qu'on a fait.
C'est le laid:
On n'a plus d'espoir qu'au Veuvage.

Quatriéme Masque.

Femme trop sage me désole,
Et sa vertu fait trop de bruit,
Jour & Nuit;
J'aime mieux une jeune fole,
Et si je suis, d'être Cocu,
Convaincu,
Nombre que je vois m'en console.

Arlequin au Parterre.

Si l'on vous demande à la porte,
Belphegor a-t'il réjoüi;
Dites oüi,
Si quelqu'un parle d'autre sorte
Et veut par contradiction,
Dire non,
Dites .... Que le Diable l'emporte.

❧

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, une Comedie intitulée : *Belphegor*, qui a été représentée sur le Théatre Italien., & j'ai crû que l'impression en pouvoit être permise. A Paris ce 21. Mars 1723.

Signé DANCHET.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Theatre Italien*; j'ai examiné en particulier les différentes piéces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.

